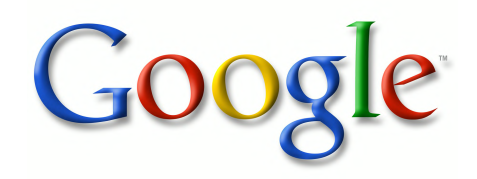




CAMBO

ET

SES ALENTOURS

PAR

C. DUVOISIN.

BAYONNE,

IMPRIMERIE DE VEUVE LAMAIGNÈRE NÉE TEULIÈRES,

Rue Pont-Mayou, 39.

1858.



CAMBO

ET

SES ALENTOURS.

CAMBO

ET

SES ALENTOURS

PAR

C. DUVOISIN.

BAYONNE,

Imprimerie de veuve Lamaignère née Teulières

Rue Pont-Mayou, 39.

—

1858.

PRÉFACE.

La première édition de *Cambo et ses alentours* avait paru à la fin de l'année 1852 : elle reçut alors un si favorable accueil du public, qu'au bout de quelques mois elle fut complétement épuisée. Cependant ce livre, fort modeste par lui-même, mais indispensable à ceux qui désirent connaître bien nos Pyrénées, ne cessait pas d'être demandé ; et, à chaque demande, on était réduit à répondre qu'il ne se trouvait plus dans le commerce de la librairie. C'est ce qui nous a décidé à le livrer, cette fois encore, à l'impression.

Mais l'accueil même qu'il avait reçu lors de son apparition, nous imposait le devoir de le rendre aussi digne que possible de la faveur dont il avait été l'objet. D'ailleurs, nous comprenions d'autant mieux la nécessité d'accorder de nouveaux soins à cette seconde édition, que cet ouvrage avait été

écrit sans aucune prétention, avec tout l'abandon et la rapidité d'une correspondance ordinaire. Nous avons donc revu le texte tout entier, vérifié chaque fait historique ou anecdotique, rectifié quelques inexactitudes, ajouté des développements considérables auxquels le défaut de temps nous avait obligé de renoncer en 1852.

Quant à l'exécution matérielle du livre, nous la croyons propre à satisfaire des goûts même difficiles : caractères neufs et fondus exprès, choix d'un bon papier, impression soignée, rien n'a été épargné pour aller au devant de toutes les exigences.

Puissions-nous avoir donné à cette nouvelle édition de *Cambo et ses alentours* tous les perfectionnements dont elle était susceptible! Si ce livre est destiné à instruire et à guider le touriste, le voyageur, qui visitent nos Pyrénées, il a également pour but de les délasser et de les récréer. Heureux serions-nous, si nous avions réussi à procurer à ceux qui le liront un passe-temps à la fois agréable et utile. C. D.

CAMBO.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

CAMBO, le 11 Septembre 1852.

MON CHER THÉODÓRE,

C'est hier seulement que je suis arrivé à Cambo. Quel admirable pays ! Nulle part la campagne n'est plus riante et plus gaie, l'air plus pur et plus sain. Tout y respire la fraîcheur, tout contribue à dérider l'imagination, tout invite à une douce joie et à la sérénité d'esprit. Ici la nature se montre vraiment prodigue de ses trésors et de ses bienfaits. Elle a répandu partout, avec une sorte de profusion, les sites les plus pittoresques et les plus délicieux. Il n'est pas jusqu'au cimetière du village, placé tout à l'entour de l'église, qui ne présente un aspect charmant. Cultivé, paré comme un jardin, il cache la terre des morts sous un manteau de verdure et de fleurs, et rappelle bien plutôt à l'âme les pures jouissances du ciel que les tristes horreurs du trépas.

De ma chambre, j'aperçois un joli vallon tout entrecoupé de champs fertiles et de vertes prairies. Des collines couronnées d'habitations, d'arbres et de vignes le protégent, au nord et au midi, contre l'effort des vents violents qui s'élèvent quelquefois. Il est baigné à l'une de ses extrémités par la Nive, gentille rivière aux flots purs et limpides, qui descend avec rapidité des montagnes de la Navarre, et roule en grondant sur un lit rocailleux. Arrivée à Cambo, la Nive passe sous un ignoble pont de bois, sous lequel elle paraît toute honteuse de faire couler ses eaux transparentes, et loin duquel on dirait qu'elle se hâte de s'enfuir. Mais, pénétrant dans le vallon, elle ralentit tout à coup l'impétuosité de ses flots comme pour contempler à loisir ces bords enchantés, et ce n'est qu'avec lenteur et en serpentant le long des collines, qu'elle s'éloigne pour reprendre bientôt sa course rapide, et se précipiter vers l'Océan. A l'extrémité opposée du vallon, de nombreuses maisons blanches s'élèvent, parsemées de hauts peupliers: jetées çà et là sans ordre et comme au hasard, elles ne pouvaient être mieux placées pour attirer et charmer les regards. Ce groupe de maisons forme ce qu'on appelle le Bas-Cambo, lieu qu'enrichissaient autrefois l'industrie des fers et celle des cuirs, mais devenu bien pauvre, depuis que le malheur des temps les a fait disparaître toutes deux.

Le Haut-Cambo a moins d'étendue et plus d'importance que le Bas-Cambo. Il est situé sur un plateau d'une admirable fertilité, où l'on rencontre plusieurs jolis domaines parfaitement cultivés et dont les produits sont magnifiques. Le Haut-Cambo est le séjour favori des étrangers qui viennent faire usage des bains ou des eaux minérales. C'est là qu'ils sont sûrs de trouver des maisons toujours propres, des logements commodes, un accueil affable et prévenant; et vous savez que rien ne remplace ces avantages pour l'étranger qui est venu de loin chercher la santé ou simplement le plaisir. Et puis, on y jouit de la plus délicieuse vue du monde. Voici ce que j'ai entendu dire dernièrement à un homme qui a beaucoup voyagé: « J'ai parcouru « bien des contrées, j'ai contemplé les plus belles « perspectives de la Suisse, je n'ai rien trouvé, « nulle part, d'aussi enchanteur que Cambo. » Y avait-il quelque exagération dans les paroles de ce voyageur? je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est qu'en 1728 Marie-Anne de Neubourg, reine douairière d'Espagne, étant venue prendre les eaux de Cambo, voulut y retourner l'année suivante; qu'elle aimait à multiplier ses promenades dans tous les environs; qu'elle se plaisait surtout à admirer la belle perspective qu'on découvre du salon du presbytère, d'où les regards plongent avec délices sur le charmant vallon dont je vous ai déjà fait la description.

Que n'êtes-vous ici pour partager avec moi le bien-être que l'on ressent en ce pays ! Comme nous jouirions bien mieux à deux, que je ne saurais le faire tout seul !

Adieu, mon cher Théodore, dans ma prochaine lettre je vous parlerai des eaux minérales de Cambo et de leurs effets.

Tout à vous. JULES.

N. B. Nous croyons que l'étymologie du mot Cambo n'est point basque ; il nous paraît dériver plutôt de *Campus* qui, en terme de basse latinité, signifie camp.

LES EAUX MINÉRALES.

CAMBO, le 12 Septembre 1852.

Je vous ai promis, mon cher Théodore, de vous parler des eaux minérales de Cambo. Elles ne sont éloignées du village que d'environ l'espace d'un kilomètre. J'y suis allé ce matin au moment où baigneurs et baigneuses, buveurs et buveuses d'eaux s'y rendaient par petits groupes ou isolément ; mais quand je suis arrivé au point culminant, d'où l'on découvre l'établissement des bains dans un creux vallon arrosé par la Nive, de quel magnifique spectacle n'ai-je pas été frappé ! Le soleil se levait dans toute sa splendeur derrière le monticule appelé la *Montagne des Dames*. Sous ses rayons, les gouttes de rosée étincelaient comme des milliers de perles et de diamants, qu'une main puissante aurait semés sur les feuilles des arbres et le gazon des prairies. Les eaux argentées de la Nive reflétaient avec force ses feux éblouissants, et, mugissantes, se précipitaient à travers le vallon, comme indignées de voir la vitesse de leur cours retardée par les cailloux et les blocs

de rocher. Des vapeurs légères, se dégageant de la rivière et des prés humides, montaient lentement vers le ciel; et, à mesure qu'elles approchaient du soleil, elles s'évaporaient et s'effaçaient sous l'action croissante de la chaleur. En même temps mille oiseaux divers, cachés et muets durant ces derniers jours sombres, étaient sortis de leurs retraites; et, voltigeant d'arbre en arbre, de rameau en rameau, ils faisaient retentir l'air de leurs chants joyeux. On aurait dit que, dans un élan de reconnaissance, ils voulaient célébrer par ce concert matinal le retour du soleil et du beau temps. Cependant l'astre du jour, s'élevant au-dessus de l'horizon, inondait le vallon des flots de sa lumière, tandis que les collines circonvoisines, avec les chênes touffus, les superbes peupliers et les platanes aux larges feuilles, semblaient lui disputer l'empire de ces lieux en projetant au loin leur ombre. Jamais la nature ne m'était apparue entourée de plus de grâces et d'attraits. Jugez, mon cher Théodore, comme ce spectacle devait remuer délicieusement un malheureux habitant des villes, condamné à ne respirer le plus souvent qu'un air épais et lourd, à ne contempler que des rues étroites, où des maisons, invariablement rangées sur deux lignes, arrêtent sans cesse les regards. Je m'arrachai avec peine au magique tableau que j'avais sous les yeux, et je descendis lentement aux bains en regrettant que

les esprits mélancoliques et les imaginations assombries ne vinssent pas de tous côtés à Cambo pour se retremper en quelque sorte au sein de la nature et y puiser des idées fraîches et sereines.

Les deux sources d'eaux minérales, situées dans un pays boisé (1), inconnu, éloigné des grands centres de population, et où l'on n'aboutissait qu'à travers des chemins presque impraticables, se sont trouvées par là même dans des conditions qui ne leur permettaient point d'étendre leur renommée. Aussi, bien qu'elles aient attiré de loin en loin quelques personnages célèbres, tels que la reine d'Espagne, Marie-Anne de Neubourg, l'abbé de Montesquiou, Richer-Serizy, le fameux général espagnol Mina, etc., pendant longtemps elles n'ont guère été visitées que par les habitants de la Basse-Navarre, du Labourd et des provinces d'Espagne limitrophes de la partie sud-est de la France. C'est depuis qu'une route départementale en a rendu l'accès plus facile et plus commode, que les étrangers ont véritablement commencé d'y affluer.

Dans le dernier siècle, Raulin, Théophile Bordeu, l'un des plus illustres enfants du Béarn, Laborde, médecin militaire d'un haut mérite,

(1) Tout ce pays était couvert de bois jusqu'en 1814.

ont parlé avec éloge des eaux de Cambo. Depuis, le Dr Alibert, de Paris, en a plus d'une fois conseillé l'usage. Don Ramon Robiralta et Don Vicente Asuero, professeurs de la Faculté de Médecine de Madrid, qui en ont constaté par eux-mêmes les salutaires effets, ne cessent pas encore d'y envoyer des malades. Le Dr Ducasse, homme d'une science incontestable, M. Salaignac, chimiste distingué, le Dr Délissalde, inspecteur de ces eaux, ont publié des considérations pleines d'intérêt tant sur leurs propriétés et leur emploi que sur les substances qui les composent. Plusieurs essais pour déterminer la température des eaux de Cambo ont été faits, notamment par M. Salaignac, dans différentes saisons et à diverses heures du jour. Il en est résulté qu'on a reconnu que celle de l'eau sulfureuse varie de 22 à 23 degrés centigrades, et celle de l'eau ferrugineuse de 15 à 16 degrés centigrades. Le Dr Délissalde assure, dans son opuscule sur *les Eaux minérales de Cambo*, que la température de l'eau sulfureuse peut s'élever jusqu'à 35° centigrades, sans perdre ses propriétés hydro-sulfuriques. Je ne veux pas vous effaroucher, mon cher Théodore, par d'autres détails scientifiques. Mais si vous me demandez quelles sont les vertus des eaux de Cambo, je vous répondrai que j'ai entendu émettre là-dessus trois opinions différentes. Quelques braves gens croient, de la meilleure foi du monde,

qu'elles sont efficaces pour guérir à peu près tous les maux imaginables ; d'autres soutiennent, au contraire, que leurs effets sont fort peu sensibles ; mais les hommes de l'art et les esprits sérieux disent simplement que leur action est très-puissante en certains cas, bien qu'elle ne le soit pas en tous. Quant à moi, comme je ne vois nul inconvénient à suivre les hommes de savoir et d'expérience, je me range volontiers de leur avis. N'êtes-vous pas aussi de ce sentiment ? D'ailleurs plusieurs sels, employés par la médecine, sont contenus dans les eaux minérales de Cambo. Pourquoi, puisés dans le laboratoire de la nature, n'auraient-ils pas la même vertu que pris chez le pharmacien ? C'est la réflexion du Dr Délissalde ; et je la crois fort juste. J'ajouterai que Cambo me paraît être dans d'excellentes conditions pour la guérison des malades. Un air toujours pur, un climat doux et tempéré, une belle et brillante nature, le voisinage de deux sources, l'une sulfureuse, l'autre ferrugineuse, rare et précieux privilége, qui permet au médecin de rendre ses chances de succès plus nombreuses et plus sûres, tout, en un mot, semble avoir été réuni à Cambo par la main libérale de la Providence pour le rétablissement des santés délabrées.

Adieu, cher Théodore. Je vous suis dévoué de loin comme de près.

JULES.

LA BERGERIE.

CAMBO, le 14 Septembre 1852.

Bien que je ne sois point touriste pour mon plaisir, mais uniquement par déférence aux prescriptions du médecin, la vie que je mène, mon cher Théodore, est loin de m'être désagréable. Beau temps, bons soins, bon logement, bonne compagnie ne me manquent point; et n'est-ce pas déjà quelque chose? n'est-ce pas même beaucoup? Et puis, ne suis-je pas dans le plus délicieux canton peut-être des Pyrénées, qui en ont de si riants et en si grand nombre? Hier, avant-hier j'ai exploré, tout en me promenant, les environs du village thermal. Plus je les connais, plus j'admire la charmante et prodigieuse variété de sites dont la nature semble avoir pris plaisir à doter ce pays privilégié. Quelle source de douces jouissances pour qui a la faculté d'user de ses jambes et qui sait apprécier les beautés de la campagne!

Aujourd'hui je suis monté à la Bergerie; c'est ainsi qu'on appelle une colline qui domine le Haut-

Cambo, et qui emprunte son nom d'une bergerie entourée d'arbres, sous lesquels les promeneurs aiment à se reposer, après avoir gravi le sentier qui y conduit.

La Bergerie est ici un des premiers buts de promenade vers lequel se dirigent les buveurs d'eau après leur arrivée ; et ils ont raison. De ce point on jouit d'une vue véritablement ravissante : on a devant soi le Haut-Cambo qui éparpille ses blanches maisons sur le bord des coteaux au pied desquels serpente la Nive en baignant de ses flots argentés la riche plaine du Bas-Cambo. Sur la droite paraît l'établissement thermal avec ses grandes et belles allées d'arbres. D'un autre côté, le regard suit au loin le cours précipité de la rivière, qu'on dirait empressée d'arriver à Bayonne pour confondre ses eaux avec celles de l'Adour. On distingue un grand nombre de maisons et plusieurs clochers disséminés sur ses deux rives ; ce sont les villages de Halsou, de Larressore, de Jatsou, d'Ustaritz, de Villefranque avec leurs églises. Voilà le Séminaire de Larressore assis dans une position pittoresque sur le penchant d'un coteau, puis le château de Saint-Martin non moins heureusement situé, celui de Haïtze sur la hauteur d'Ustaritz; la colline de Sainte-Barbe tout isolée et ombragée d'arbres; et, dans le lointain, le superbe bosquet qui s'élève derrière le château de M. Miguel d'Arcangues comme pour le protéger contre

le souffle des vents de l'hiver. En se tournant vers le midi, on voit un spectacle plus grandiose ; c'est la longue chaîne des Pyrénées, qui pousse ses cimes vers le ciel, et qui, se dentelant à l'horizon, affecte les silhouettes les plus bizarres.

Au retour de cette charmante promenade, j'ai retrouvé ma compagnie habituelle, dont je ne vous ai pas encore parlé. Elle se compose du chevalier de Cauna, ancien capitaine d'état-major, et d'un juge de paix des Landes, qui tous deux sont venus comme moi prendre les eaux de Cambo. Ils ne m'ont précédé ici que de deux ou trois jours, et ils se trouvent logés dans la même maison que moi : ces deux circonstances m'ont aidé à établir, dès mon arrivée, des rapports avec eux, et je dois bien m'en féliciter.

Le chevalier de Cauna est un homme qui a fait la guerre pendant bon nombre d'années et qui porte plusieurs décorations. Il a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup observé; ce qui lui a donné une instruction à la fois solide et variée. Son langage a quelque chose de bref et d'incisif comme celui de la plupart des hommes de guerre. Ses manières sont polies, son caractère franc et loyal, sa ponctualité toute militaire : c'est à la même heure que le chevalier de Cauna se couche chaque soir et se lève chaque matin ; à la même heure qu'il descend à l'établissement pour prendre son bain et ses eaux ; qu'il remonte pour déjeûner, qu'il fait ses autres repas, ses lec-

tures, ses promenades. Il serait bien aise que le juge de paix, qu'il connaît beaucoup et auquel il est affectionné, adoptât comme lui un genre de vie un peu régulier. Mais celui-ci n'est nullement ami de la discipline, et il ne le fut jamais, dit-il, pas même sur les bancs de l'école : c'est ce que je n'ai pas de peine à croire : car il me fait bien voir chaque jour que sa première règle est de n'en avoir aucune.

Le chevalier de Cauna fut malade il y a quelques années ; il vint à Cambo, y trouva la guérison, et se promit bien d'y revenir chaque automne passer un mois entier. Depuis, il n'a jamais failli à cette promesse qui est pour lui comme une sorte d'engagement d'honneur. (1)

Quant au juge de paix, c'est pour la première fois qu'il use des eaux minérales de Cambo. Aimant passionnément la chasse, se livrant, pour satisfaire son goût, à des fatigues excessives, tantôt nageant dans des sueurs abondantes, tantôt marchant au milieu d'étangs et de marécages presque glacés à la poursuite du gibier, il a contracté des fièvres intermittentes dont il ne

---

(1) Le chevalier Xavier de Cauna retourna encore à Cambo l'année suivante, mais ce fut pour la dernière fois. Il mourut le 13 novembre 1854, regretté de tous ceux qui le connurent, et ne laissant qu'une fille unique, mariée à M. le baron de Navailles.

peut plus se défaire. La médecine et la pharmacie ont épuisé, pour l'en débarrasser, toutes les ressources dont elles disposent : mais les fièvres ont tenu toujours bon ; on dirait qu'elles s'opiniâtrent à vouloir prendre racine dans le corps du malheureux juge de paix. En désespoir de cause, il est venu demander aux eaux de Cambo la guérison que la médecine et la pharmacie réunies n'ont pu réussir à lui donner. Ce pauvre fiévreux ne s'est pourtant pas d'abord très-bien trouvé des eaux. En ayant parfaitement digéré un premier verre, il avait cru qu'il en serait ainsi, lors même qu'il en boirait plusieurs coup sur coup ; et dès le second jour, sans consulter le médecin-inspecteur de l'établissement, il ingéra je ne sais quelle étonnante quantité d'eau minérale dans son estomac malade : de là une violente colique et des déchirements d'entrailles qui lui firent presque croire qu'il allait rendre l'âme. La leçon était rude : elle le fit tout d'abord pester pendant plusieurs jours contre les eaux de Cambo ; mais elle a eu pour résultat de le rendre plus prudent dans l'usage qu'il en doit faire, ce qui probablement amènera sa guérison.

Du reste, ce juge de paix est un homme d'esprit et qui paraît avoir fait de bonnes études littéraires ; sa conversation est pleine de vivacité gasconne et de saillies charmantes qui partent comme autant de fusées ; elle contraste singu-

lièrement avec la parole toujours élégante, toujours mêlée de sel attique, mais toujours un peu sérieuse, du chevalier de Cauna.

En finissant, je vous dirai, mon cher Théodore, que j'ai remarqué parmi les buveurs d'eau, un homme dont les allures et la physionomie m'ont beaucoup frappé : sans doute il est tout à fait étranger à ce pays ; car il ne paraît avoir ici ni ami, ni connaissance. Il peut avoir 50 à 55 ans; sa taille est élevée, son visage mâle, ses traits fortement dessinés; je le vois souvent seul et dans des endroits isolés se promener à pas lents avec un air tout rêveur. Je vous avoue que je serais curieux de le connaître et de savoir quelles sont les préoccupations dont il semble obsédé.

Vous me demandez, mon ami, s'il reste à Cambo aucun souvenir, aucune trace du séjour de la reine d'Espagne, Marie-Anne de Neubourg. Je ne doute pas qu'il ne s'en soit conservé ; j'aurai soin de m'en informer, puisque vous vous y intéressez ; et même je vous promets, s'il y a lieu, d'en faire la matière d'une prochaine lettre.

A demain, cher Théodore ; puisque mes épîtres ont le don de vous plaire, je vous en écrirai une qui vous rendra compte de ma première excursion hors du territoire de Cambo ; vous voyez bien que je tiens à vous être agréable et à me montrer toujours votre ami.

JULES.

LE PAS-DE-ROLAND.

CAMBO, le 15 Septembre 1852.

MON CHER THÉODORE,

J'ai donc fait l'excursion que je vous annonçais dans ma lettre d'hier. C'est du pied des montagnes que je reviens très-las, très-fatigué, et cependant enchanté de ma course. Je suis allé au Pas-de-Roland, à 4 kilomètres de distance de Cambo. Il fallait qu'elle fût bien profonde, l'impression produite par le neveu de Charlemagne, pour que son souvenir soit ainsi resté vivant dans toutes les Pyrénées. Un tel nom était fait pour m'inspirer le désir de visiter le lieu qui le porte. Aussi c'est vers ce point que j'ai dirigé mes premiers pas.

Après avoir quitté les sites si pittoresques qui abondent dans ce joli pays de Cambo, nous sommes arrivés au village d'Itsassou, où des paysages plus agrestes annoncent évidemment l'approche des montagnes. Bientôt nous avons pénétré dans un défilé fort étroit, où la Nive a creusé son lit entre deux monts escarpés. Un

méchant sentier, large seulement d'un à deux mètres et bordé d'un côté par la rivière et de l'autre par la montagne d'Atharry (1) conduit au Pas-de-Roland. Point d'autre chemin ; il faut nécessairement, pour y aboutir, marcher assez longtemps dans ce sentier inégal et pierreux, ayant sans cesse la Nive à ses pieds comme un gouffre béant, et, au-dessus de sa tête, des masses effrayantes de rochers qui semblent menacer le voyageur de leur chute prochaine.

Durant l'hiver, la neige, en se fondant, s'infiltre dans les fissures des rochers, et en détache parfois d'énormes blocs qui se précipitent avec fracas et encombrent la rivière de leurs débris. Il y a quelques années, un de ces accidents arriva un dimanche matin, au moment où les paysans et les pasteurs se rendaient à l'église du village pour entendre la messe. Tout à coup, un quartier de roche d'une prodigieuse grosseur se sépare de sa base, fond avec impétuosité du haut de la montagne, passe entre deux groupes d'hommes et de femmes sans toucher personne, et, tombant dans la Nive, en fait bondir au loin les ondes frémissantes. Il n'y eut d'atteint qu'un vieux chêne, qui s'élevait sur le bord même de la rivière. Les passants effrayés s'imaginaient qu'il devait être brisé ou déraciné par la violence

(1) Ce mot, en basque, signifie *Porte de pierre.*

du choc. Mais l'arbre avait tenu bon ; il en fut quitte pour une large écorchure, dont il montre encore la cicatrice comme une preuve glorieuse de sa force et de sa résistance. Quant à nous, nous cheminions lestes et joyeux dans l'étroit sentier, et cependant nous ne pouvions nous empêcher de sentir de temps en temps un léger frisson parcourir nos membres, en considérant sur nos têtes ces rocs immenses, prêts en apparence à fondre sur nous. Nous apercevions çà et là, parmi les montagnes et les rochers, des brebis ou des chèvres qui broùtaient l'herbe tranquillement, et qui, paraissant suspendues dans le lointain, nous rappelaient le fameux vers de Virgile :

Dumosà pendere procul de rupe videbo.

Enfin, après une marche assez fatigante, nous nous trouvâmes en face d'une roche creusée en arceau que le célèbre paladin, pour donner passage à l'armée de Charlemagne, ouvrit, dit-on, avec la pointe de sa vaillante épée, ou, selon d'autres, d'un coup de sa puissante botte. Vous me pardonnerez, mon cher Théodore, si je ne m'arrête pas à discuter la valeur historique de ces deux assertions différentes. C'était le Pas-de-Roland. Cette espèce de brèche est le seul point, dans cette gorge profonde, qui permette aux habitants des deux côtés de la montagne d'avoir entr'eux des communications. Mais, après qu'on l'a traversée, voilà que tout à coup les monta-

gnes s'éloignent, l'horizon s'élargit, le pays se découvre, et l'on aperçoit dans la campagne de blanches maisons dont l'aspect réjouit la vue, quand on vient de quitter, comme nous, une nature âpre et sauvage. Là, ni les vertes pelouses, ni les sources fraîches, ni une hospitalité cordiale ne manquent aux visiteurs du Pas-de-Roland, qui ont pensé à se donner, au bout de leur excursion, les agréments d'un repas champêtre.

Si jamais vous venez, mon cher Théodore, à explorer les alentours de Cambo, je ne saurais trop vous engager à vous faire accompagner de Julien. Mais qu'est-ce que ce Julien? me demanderez-vous. Julien est tout ce que vous voudrez : barbier, cordonnier, peintre, sculpteur, musicien et au besoin laquais ou chef de cuisine, que sais-je? Mais surtout il est officieux, prévenant, toujours prêt à tout et fort bon compagnon de route.

On m'a parlé d'une partie fine, exécutée, il y a deux mois, par une nombreuse société, qui est allée voir le Pas-de-Roland. Les amateurs, au nombre de quinze, Français, Anglais, Espagnols, avaient placé comme guide l'excellent Julien à leur tête; et, de plus, ils l'avaient chargé de pourvoir aux apprêts d'un dîner, sur lequel ils comptaient pour renouveler leur forces épuisées par le trajet. Vous le voyez, il y allait de l'honneur de Julien; aussi avait-il à cœur de justifier

la haute confiance dont il était investi. Il prévit tout, disposa tout d'avance, et il fit bien. A peine la joyeuse compagnie fut-elle arrivée au Pas-de-Roland et lui eut-elle accordé quelques regards d'admiration ou de curiosité, que les plus jeunes de ces étrangers commencent à crier famine, disant que la longueur du trajet, l'air de la montagne a profondément creusé leurs entrailles. Julien les invite à le suivre dans la campagne, et voilà que tout à coup apparaît comme par enchantement un superbe festin, parfaitement ordonnancé, dont la vue fait pousser une exclamation de surprise et de joie à toute la bande. Le linge était d'une exquise propreté, les mets abondants et bien préparés. Les voyageurs furent dans l'admiration, dans le ravissement. Mais ce qui mit le comble à la gloire de Julien, c'est qu'il eut l'ingénieuse pensée, l'excellent goût de présenter à chacun des convives espagnols ou anglais un plat particulier préparé à la mode de leur pays.

En revenant du Pas-de-Roland, nous sommes entrés dans l'église d'Itsassou, elle est assez grande et n'a rien de remarquable. Les habitants de ce village déployèrent pendant la Révolution française une grande énergie, pour résister au schisme qui se mit dans l'Église de France, et refusèrent de recevoir le curé intrus qu'on voulut leur imposer.

De l'église, nous montâmes au presbytère

pour voir les ornements et vases sacrés, dont le village d'Itsassou est d'autant plus fier qu'il les doit à la munificence d'un de ses enfants. L'homme généreux, qui l'a si richement doté, s'appelait Don Pedro Etchegaray. Jeune, dénué des biens de la fortune, mais plein de courage et d'énergie, il se confie à Dieu, s'embarque pour la ville de Cadix en Espagne, qui, depuis la mémorable découverte du Nouveau-Monde, voyait affluer dans son sein la plus grande partie des richesses de l'Inde et de l'Amérique, pour de là les répandre dans le reste de l'Europe. Il va chercher dans une contrée éloignée, inconnue, un bien-être que lui refuse le pays qui lui donna le jour. La Providence accueillit sans doute avec intérêt la prière du jeune homme partant ainsi seul pour la terre étrangère et lointaine. Après quelques années de bonne conduite et de travail assidu, il revient dans sa patrie possesseur d'immenses richesses. Reconnaissant envers le ciel qui l'avait protégé, Don Pedro Etchegaray s'empresse de faire hommage à l'église de sa paroisse natale d'un calice, d'un ciboire, d'un ostensoir et d'une croix dont le travail, quoique beau, n'annonce peut-être pas un goût très-exercé, mais dont la matière est incontestablement d'un grand prix.

En 91, afin de soustraire ces objets vénérés à la rapacité des révolutionnaires, on les cacha soigneusement; et le secret du lieu, qui les re-

célait, ne fut confié qu'à trois *Etchecojauns*, ou *propriétaires de domaine*.

L'un d'eux vint à mourir bientôt après, et légua le précieux secret à son fils, Pierre Iharur, âgé seulement de 18 ans. Celui-ci, malgré sa jeunesse, était digne d'une telle confiance, et il ne tarda pas d'avoir occasion de le prouver. En effet, une bande de brigands avait eu vent de ce qui s'était passé, et soupçonna, je ne sais sur quels motifs, que le jeune Iharur pouvait bien être assez instruit de cette affaire, pour leur donner tous les renseignements désirables, afin de s'emparer des riches trésors de l'église d'Itsassou. Ils pénètrent pendant la nuit dans sa maison, se saisissent de sa personne, l'accablent de menaces et de coups, pour l'obliger à dévoiler son secret.

Ni les menaces, ni les mauvais traitements, ni la vue des armes prêtes à lui ôter la vie, rien n'ébranle l'intrépide jeune homme. Outrés de fureur, les brigands décident qu'on le fera passer par le supplice du feu. Pendant qu'une partie de la bande se livre aux plus actives recherches pour découvrir le trésor caché, l'autre s'occupe de recueillir du combustible, d'entretenir le feu, de tenir les pieds de l'enfant plongés dans un brasier ardent. Mais n'importe ; malgré l'activité dévorante de la flamme, Pierre Iharur reste toujours maître de lui-même et de son secret. Un instant toutefois il frémit en son cœur ; ce fut

quand ces bandits, cherchant partout, sondant partout, arrivèrent presque jusqu'à toucher de leurs mains sacriléges la cachette qui dérobait à leurs yeux l'objet de leur convoitise. Il ne se sentit soulagé que lorsqu'il les vit s'éloigner pour continuer ailleurs leurs investigations. Désespérant enfin de rien découvrir, les brigands prirent le parti de se retirer, et laissèrent le jeune et infortuné Iharur les pieds horriblement brûlés, mais toujours possesseur de son terrible secret.

Plus tard, lorsque des jours tranquilles vinrent luire sur la France, la croix, le calice, le ciboire et l'ostensoir brillèrent de nouveau dans l'église d'Itsassou, aux yeux ravis des montagnards. La commune accorda une gratification au courageux Pierre Iharur pour son action généreuse, et la fabrique le nomma sacristain de l'église. C'est dans ces modestes fonctions qu'il a vécu jusqu'à un âge fort avancé ; il est mort le 30 octobre 1844, entouré de l'estime de ses concitoyens.

Depuis cette époque, les curieux qui vont au Pas-de-Roland se nourrir des souvenirs du fameux paladin, ne manquent guère d'aller voir aussi les beaux vases sacrés donnés à l'église d'Itsassou par la pieuse reconnaissance de Don Pedro Etchegaray, et conservés par l'héroïsme chrétien de Pierre Iharur.

Il est temps, mon cher Théodore, que je termine cette longue lettre. Je n'ai ici qu'un seul

regret, qui est d'être séparé de vous ; c'est vous dire que je suis toujours votre fidèle ami.

JULES.

N. B. Tsu, que d'autres écrivent *xu*, est une terminaison basque qui exprime une idée d'abondance, à peu près comme certains adjectifs français terminés en *eux*: *Urtsu*, aqueux; *uritsu*, pluvieux; *harritsu*, pierreux, etc. Cette terminaison se rencontre dans plusieurs noms propres de lieu: *Haltsu*, *Yatsu*, *Itsatsu*; *Hartsu*, pour *Harritsu*, nom de maison; *Urtsuia*, la montagne aqueuse. On écrit en français: Halsou, Jatsou, Itsatsou ou Itsassou, etc. *Itsatsa* et *Yatsa* appartiennent à deux dialectes basques différents; ils signifient tous les deux l'*houlque*, plante dont on se sert pour faire des balais.

LA REINE D'ESPAGNE A CAMBO.

Cambo, le 17 Septembre 1852.

Oui, mon cher Théodore, on a conservé à Cambo des souvenirs du séjour de la reine d'Espagne ; on y trouve même plus d'une marque encore subsistante de sa munificence royale. Il en est que j'ai vues de mes yeux, il en est d'autres dont j'ai trouvé la trace dans quelques extraits des archives de Bayonne que l'on a bien voulu me confier, et surtout dans deux relations écrites par Martin d'Urbère, alors curé de Cambo, et qui ont été consignées par lui-même dans les registres de son église. Martin d'Urbère était un bon vieillard, presque octogénaire, qui passait en son temps pour un homme de mérite, mais évidemment plus versé dans la théologie que dans la littérature, et, au demeurant, fort aimé de son peuple. Ses relations, empreintes de bonhomie et de naïveté, ne manquent, malgré une certaine incorrection de style, ni de charme ni d'intérêt ; vous en jugerez vous-même, car je les transcris ici pour vous les envoyer :

« DU 7 OCTOBRE 1728.

« RELATION DU PREMIER VOYAGE DE LA REYNE D'ESPAGNE.

« NOTEZ, NOTEZ, NOTEZ :

« Que le septième octobre mil sept cent vingt-« huict, Madame Marie-Anne, première reyne « douairière d'Espagne, est arrivée à Cambo, et « Sa Majesté a été pour se loger dans la maison « neuve, noble Infançonne de Courouchague, où « son palais a été, et elle a commencée à boire « des eaux minérales de la présente paroisse, le « dimanche dix-septième du même mois et a con-« tinué de les prendre pendant quinze jours, et Sa « Majesté, qui est d'une piété toute singulière, a « reçu en notre église une fois et deux fois par « chaque semaine la bénédiction du Saint-Sacre-« ment pendant quarante jours qu'elle y a restée. « Elle a encore reçû deux fois la même bénédic-« tion dans l'église de la paroisse d'Itsatsou, et « une fois en celle d'Espelette, et le jeudi vingt-« unième du dit mois, après avoir reçû la dite « bénédiction, Sa Majesté me fit l'honneur de ve-« nir chez moy en ma maison presbitéralle, et moy « j'eus encore celuy de m'entretenir avec elle « pendant une heure passée, avec Messieurs de « Sorhainde, cy devant chanoine doyen de l'église « cathédralle de Bayonne, Bertrand Délissalde,

« chanoine de la même église, commendeur « de l'ordre Saint-Lazare, ancien grand-vicaire « et curé de la ville de Bayonne, et Sauvé « de Saint-Pé, aussi chanoine de la dite ca- « thédralle, et nous quatre avions eü l'honneur « de la conversation de cette aymable reyne pen- « dant le dit tems, dans la chambre basse du cotté « de la rivière, toute sa belle suite s'étant rettirée « dans les autres chambres.

« Cette reyne toute charitable a enrichi notre « église de Cambo des ornements magnifiques, à « savoir d'un plurial, chasuble, dalmatiques, deux « êtoles et trois manipules et d'un devant d'autel, « le tout garni de galon d'or, de deux charpes « l'une plus belle que l'autre, avec des franges « d'or aux deux bouts, et ce présent est d'une si « grande considération et de prix que je doute « qu'il y en aye d'aussi beaux à Bayonne; même « plus, la même reyne a donnée aux églises « d'Itsatsou, d'Espelette, Larressore et d'Usta- « ritz à chaqune cent livres.

« Cette illustre reyne, qui était venue icy à « Cambo, le septième d'octobre, en partit le dix- « septième novembre de l'année mil sept cent « vingt-huict, pour se rendre dans son palais de « Bayonne.

« Cette reyne magnifique, qui a le plaisir et « le don de faire des présens à beaucoup de « monde, dix ou douze jours après qu'elle fut « icy à Cambo, eut la bonté de m'envoyer envi-

« ron une douzaine de livres de chocolat et deux
« livres de tabac en poudre, et la veille de son
« départ elle m'honnora à peu près d'un sem-
« blable présent et d'une tasse de porcelene avec
« son assiette pour prendre le chocolat, que
« Monsieur d'Estandeau, son médecin, avait pris
« la peine de me porter le tout, et le soir du
« même jour de son départ, la même reyne
« m'envoya une très-belle tabaquière et une
« semblable à Monsieur le curé de Bayonne. Mes-
« sieurs Harambillet, curé d'Itsatsou, Martin de
« Beherein, vicaire et mon nevû, Martin de Pé-
« ruertéguy, sieur ancien de la maison noble de
« Lure, ont eu aussy l'honneur de recevoir de la
« dite reyne de belles tabaquières différentes
« pourtant de la mienne. Madame de Harader,
« de la paroisse d'Itsatsou, qui a été fort cares-
« sée de la même reyne, a reçu d'elle deux taba-
« quières, la dernière semblable à la mienne,
« un anneau d'or pour son petit-fils et un autre
« de grand prix pour elle, et une espèce de mou-
« choir pour son col; elle a aussy honoré d'autres
« de semblables présens et autres, et j'ai écrit
« ici, tout ce dessus, pour faire savoir à ceux qui
« viendront après nous ce qui s'est passé à Cambo
« quand nous avons eu l'honneur de posséder icy
« à Cambo cette grande reyne. En foye de quoy
« et de tout le contenu cy dessus, j'ai cy sygné
« le vingt-neufvième du moys de novembre mil
« sept cent vingt-huict. « D'Urbère, *Curé.* »

« Et cette même reyne a donné à la demoiselle « veuve maîtresse de la dite maison de Couroucha« chague, pour l'honneur que la dite reyne lui a « fait de faire de sa maison son palais, une belle « tabaquière et douze cent livres en argent; à « Monsieur Décombès, capitene et commandant « de trente grenadiers qui étaient des gardes de « cette même reyne une tabaquière, une montre « d'or et une belle épée, et autant à Monsieur son « lieutenant, hormis que sa montre est d'argent.

« D'Urbère, *Curé*. »

On lit encore sur la marge du même registre :

« Notez :

« Que cette grande reyne a 62 ans accomplis à « la fête de Saint Simon et de Saint Jude de la « présente année 1728.

« Notez aussy que la même reyne a fait faire « une belle statue de Saint Léon, patron du « présent diocèse, qu'elle a fait poser dans une ni« che à la fontene des eaux minérales de Cambo, « dans l'année 1728. »

Voici quelques autres renseignements, mon cher Théodore, pour compléter la naïve relation de Martin d'Urbère. Marie-Anne de Neubourg, reine douairière d'Espagne, veuve du roi Charles II, était arrivée à Cambo accompagnée du duc de Fernandine, son majordome major ou grand-maître d'hôtel, et de M. d'Estandau, son premier

médecin, et emmenant avec elle une suite brillante. Elle était escortée en outre d'une compagnie de cadets et de trente grenadiers de sa garde commandés par le capitaine Décombès. Jamais Cambo n'eut un aspect aussi animé que durant les deux séjours qu'y fit la Reine ; jamais on ne vit y affluer un aussi grand nombre de visiteurs. La ville de Bayonne, où cette princesse se faisait chérir de toute la population, envoya plusieurs députations à Cambo pour la complimenter officiellement. Les députés étaient toujours choisis parmi les échevins, les jurats, tout ce qu'il y avait de plus notable dans la cité. Une délibération du corps de ville, relative à l'une d'entr'elles, est conçue dans les termes suivants :

« Il a été délibéré qu'il sera fait compliment à
« la reine douairière d'Espagne qui est à Cambo,
« de la part de la ville et de la communauté, sur
« la joie qu'on a d'apprendre que les eaux opè-
« rent bien *(sic)* et que Sa Majesté est en bonne
« santé. »

Ceci ne vous rappelle-t-il pas, mon cher Théodore, que Mme de Sévigné, étant allée aussi boire les eaux, non pas précisément à Cambo, mais à Vichy, écrivait un jour à Mme de Grignan :

« On tourne, on va, on vient, on se promène,
« on entend la messe, *on rend ses eaux;* on
« parle confidentiellement *de la manière dont on*

« les rend; il n'est question que de cela jus-
« qu'à midi. »

Voulez-vous savoir, mon cher ami, de quel bienveillant accueil la Reine d'Espagne honorait ces députations des Bayonnais? Eh bien! je vais vous rendre compte d'une de ces réceptions qui eurent lieu de temps en temps durant le séjour de cette princesse à Cambo; cela vous donnera en même temps une idée de ce qu'était l'étiquette de la cour en Espagne.

La Reine devait accomplir sa soixante-deuxième année le 28 octobre, fête de Saint Simon et de Saint Jude. Les Bayonnais ne manquèrent pas de lui envoyer une députation pour la complimenter à cette occasion; elle se composait de quatre des principaux habitants de la ville, MM. de Beaulieu, de Pincquevéer, Joseph Dulivier et Louis Davantès. Ces quatre députés partirent pour Cambo dès la veille. Prévenue de leur arrivée, la Reine envoya un de ses carrosses au devant d'eux pour les prendre et les conduire au logement qu'on leur avait préparé dans la maison de M. Darancette, notaire. Comme ils s'y rendaient, voilà qu'ils rencontrent S. M. qui passait en voiture dans le bois d'Assance, abattu depuis pendant la guerre de 1814 et converti aujourd'hui en terres labourables. L'étiquette leur interdisait de s'arrêter pour parler à la Reine, et à cette princesse même de leur adresser la parole avant de les avoir reçus en audience. S. M. vou-

lut leur donner néanmoins un témoignage de sa bonté en faisant détourner son carrosse pour le faire passer près de celui qui les portait. Quand les députés se furent reposés, ils allèrent trouver le duc de Fernandine, afin de le prier de demander audience pour eux à la Reine. Ce seigneur, bien qu'il connût d'avance l'objet de la députation, leur répondit, toujours conformément à l'étiquette, qu'il informerait Sa Majesté de leur demande, et qu'il leur communiquerait la réponse le lendemain. Les députés se présentèrent ensuite auprès du premier médecin, M. d'Estandau, qui était leur compatriote. C'est là qu'ils apprirent que M. d'Estandau avait ordre de les retenir à souper, et que le lendemain ils dîneraient au palais de Sa Majesté.

Le lendemain matin, à huit heures, la Reine eut la bonté d'envoyer un de ses valets pour s'informer de leur santé; il était chargé en même temps de leur annoncer qu'ils dîneraient au palais et qu'ils seraient reçus en audience à trois heures. Les députés, après avoir entendu la messe, se rendirent donc au palais, où ils dînèrent avec le contrôleur de la maison, un écuyer, le commandant des cadets et les officiers des troupes de garde. La table fut abondamment et magnifiquement servie. C'est après le repas que les députés furent introduits auprès de la Reine et qu'ils lui firent, par l'organe de M. de Beaulieu, le compliment qu'ils avaient à lui adresser au nom de la ville

et communauté de Bayonne ; après quoi, ils se retirèrent immédiatement. Le soir ils retournèrent au palais pour faire leur cour à S. M., qui les entretint pendant une demi-heure avec beaucoup d'affabilité ; elle leur dit combien elle était sensible à l'attention des Bayonnais ; qu'elle était vivement touchée de leur empressement ; et qu'elle priait MM. les députés d'assurer leurs concitoyens de sa bonne volonté à leur être agréable en toute circonstance.

Enfin Marie-Anne de Neubourg, reine douairière d'Espagne, quitta Cambo le 17 novembre pour retourner dans son palais de la rue Montaut, à Bayonne. La nouvelle de sa prochaine arrivée remplit d'allégresse toute la ville ; on résolut de lui faire la plus brillante réception possible.

Un grand nombre de bourgeois montent à cheval pour aller au devant d'elle ayant à leur tête deux magistrats et deux notables ; ils s'avancent jusqu'à l'extrémité de la banlieue pour attendre son carrosse et lui servir d'escorte. Tous les autres magistrats, revêtus de leurs robes de cérémonie, se rendent en corps à la porte Saint-Léon, tandis que le peuple accourt en foule pour être témoin de l'entrée de la Reine. C'est là que M. de Beaulieu lui adressa une courte harangue dans laquelle il exprimait les sentiments de respect et d'affection des habitants de Bayonne à son égard. Le soir, toutes les maisons furent illuminées pour célébrer le retour de cette princesse qui, bien

qu'étrangère à la cité, avait su conquérir l'affection de toute la population bayonnaise.

L'année suivante, la reine Marie-Anne de Neubourg revint à Cambo; mais elle avait à cette époque cessé d'habiter la ville de Bayonne pour aller demeurer au château de Lissague, à Saint-Pierre d'Irube; il en résulta que les Bayonnais ne lui envoyèrent plus cette année ces députations officielles qui étaient allées plusieurs fois la complimenter l'année précédente.

L'excellent curé de Cambo, Martin d'Urbère, n'a pas manqué de nous laisser la relation de ce second séjour de la Reine d'Espagne. Je vous l'envoie, mon cher Théodore, telle qu'elle est écrite dans l'original :

« RELATION DU SECOND VOYAGE DE LA REYNE D'ESPAGNE.

« NOTEZ, NOTEZ, NOTEZ :

« Madame Marie-Anne, reyne douairière d'Es-
« pagne, arriva à Cambo, le trentième septembre
« 1729, et Sa Majesté vint en droiteure en notre
« église pour y recevoir la bénédiction du Saint-
« Sacrement; mais avant d'y entrer, j'eus l'hon-
« neur de faire un compliment à Sa Majesté et
« elle me fit celuy de m'écouter favorablement :
« et ensuite elle se retira à midy, dans son pa-
« lais de Courouchague, où elle a fait faire des
« réparations considérables et même pour ac-
« commoder les chemins : et elle a beü par après
« de nos eaux minérales pendant seize jours, et

« s'en est bien trouvée. Cette illustre reyne est « d'une générosité toute singulière, et je crois « qu'elle a plus de plaisir de donner que les au- « tres à recevoir ses dons; sa piété toute sincère « et solide nous sert d'exemple et nous presse « pour tàcher de l'imiter. Deux et trois fois la « semaine, Sa Majesté s'est présentée en notre « église pour y recevoir la bénédiction avec une « humilité profonde et digne d'elle ; elle a été à « Itsatsou, à Espelette et à Larressore le jour « de St-Martin patron, pour y recevoir la même « bénédiction : elle a donné à M. le curé d'Espe- « lette unė belle tabaquière, et une autre à « M. son frère cy-devant curé, à M. de Haroste- « gui, curé de Sare, un goubelet d'argent doré, « une cuillière, forgette d'argent et couteau « dans un étuit, et autant au sieur de Beherein, « vicaire et mon nevù, qui a eu l'honneur de lui « servir quelquefois d'aumônier, à Monsieur de « Latsalde, vicaire, une tabaquière, au sieur d'Ur- « bère, vicaire de Larressore, une tabaquière; « elle a encore fait présent aux églises d'Itsatsou, « Espelette, Larressore, Ustaritz et à la nôtre, à « chacune cent livres. Sa Majesté est partie de « Cambo le cinquième décembre 1729 pour se « rendre à son palais proche de Bayonne, et avant « son départ, Madame Daguerre de Harader, « de la paroisse d'Itsatsou, a été très-particuliè- « rement caressée et gracieusée de cette respec- « table reyne, et elle lui a donné des présens

« considérables, comme une bague d'or de prix
« et une tabaquière de même, une jupe brodée
« d'or, un manchon des plus beaux, une pièce
« ronde toute garnie de diamans, qui se met au
« devant des cheveux, et quelques paires de
« gans; à son petit-fils héritier un chapeau et
« une petite jolie tabaquière, et encore à Ma-
« dame sa mère, une belle palatine; mais, pour
« moy, j'estime au-dessus de tous ces présens,
« l'honneur qu'elle a reçu de la visite de cette
« illustre reyne, qui a été chez elle expressé-
« ment pour la voir; elle aussi, dans cette occa-
« sion d'honneur, a donné une collation magni-
« fique à toute sa suitte aussy belle que nom-
« breuse, et la reyne même y mangea quelque
« peù de chose, et beüt un coup d'eau avec quel-
« ques gouttes de vin: tout cela nous fait com-
« prendre que la dite Madame de Harader a beau-
« coup de mérite, puisqu'elle a sû captiver les
« bonnes grâces de Sa Majesté et qu'elle est dans
« sa cour avec tous les agrémens possibles. La
« reyne a fait donner à la veuve dame de Cou-
« rouchague, comme auparavant, douze cents
« livres, du chocolat, une tabaquière et quatre
« jupes pour elle et pour sa famille; à nos deux
« bénoîtes de l'église, comme dans l'année 1728,
« quatre-vingts livres. Au commencement que
« la dite reyne arriva à Cambo dans l'année 1729,
« elle eût la bonté de nous envoyer, à Monsieur
« le curé de Bayonne et à moy, du chocolat et du

« tabac; et la veille de son départ, Sa Majesté
« bienfaisante me fit l'honneur de m'envoyer une
« boîte de plonc fermée, remplie du tabac de Se-
« ville, du chocolat, et une tabaquière plus belle
« que celle d'auparavant : enfin cette aymable
« Majesté a fait un présent considérable digne
« d'elle à notre église et au-dessus de la valeur
« des magnifiques ornemens qu'elle avait déjà
« donnés à la même église, d'un beau soleil
« entouré de diamans, et un gros rubis en bas
« et diamans, pour donner la bénédiction du St-
« Sacrement dont nous ne pouvons pas évaluer
« le prix : cecy pour nos successeurs.

« Fait à Cambo, le 1er février 1730.

« D'URBÈRE, *Curé*. »

Les voilà, mon cher Théodore, les deux relations du bon curé Martin d'Urbère. Si leur lecture doit vous faire plaisir, tant mieux certes ; je m'en réjouis d'avance et pour vous et pour moi.

J'ajouterai, en terminant, que les ornements donnés à l'église de Cambo par la Reine d'Espagne n'ont point disparu de cette église, et qu'ils y figurent encore avantageusement aux jours de grande solennité. On y voyait en outre une autre pièce fort curieuse; c'était une grande croix qui datait de 1243, et qui fut volée, croit-on, par des étrangers, dont le premier soin fut de s'enfuir immédiatement en Espagne. On lit dans les regis-

tres de l'église les lignes suivantes relativement à ce vol sacrilége :

« La nuit du 1 Octobre 1788, on nous a en-
« levé de la sacristie la grande croix qui faisait
« le plus bel ornement de notre église, et qui,
« par sa façon et son élégance, éclipsait toutes
« celles du diocèse, à l'exception de celle de la
« cathédrale qui est plus riche. Elle avait été faite
« en 1243.

« En foy de quoy. DIHARCE, *Curé*. »

Adieu, cher Théodore. Bien que vous n'ayez pas besoin que je vous le dise pour le savoir, j'aime à vous répéter que je suis votre meilleur ami. JULES.

LARRESSORE. (1)

CAMBO, le 20 Septembre 1852.

La matinée a été charmante, mon cher Théodore ; dès l'aube du jour, le ciel était serein, l'horizon vermeil ; tous les vents se taisaient, et une brise légère venait seule, par intervalles, agiter en se jouant le feuillage des arbres. J'ai profité de ce beau temps pour faire une promenade solitaire à Larressore, petit village près de Cambo, qui a des paysages charmants. Là, on ne se trouve pas, comme à Itsassou, parmi des bergers et des montagnards, mais bien au milieu d'une population toute composée de tuiliers. La jeunesse est nombreuse, belle, robuste, laborieuse. Les hommes ne passent dans leurs foyers que l'hiver et le commencement du printemps; ils font les travaux les plus rudes et les plus pénibles de la campagne, abandonnent le reste au soin des femmes et des enfants ; et, dès que reviennent les beaux jours, ils disent adieu à leurs

(1) Ce mot n'est autre que le mot basque *Larre-Sorho*, qui signifie *lande-prairie*.

familles et au clocher de leur village, et se dirigent presque tous vers l'Espagne. C'est là qu'ils resteront pendant sept ou huit mois de l'année, se levant à trois ou quatre heures du matin, travaillant jusqu'au soir, piochant et pétrissant l'argile, lui donnant dans des moules la forme de briques ou de tuiles, la faisant sécher au soleil et cuire dans des fours ardents, enfin ne couchant que sur la dure et ne se nourrissant que d'aliments grossiers. Mais aussi quel n'est pas leur bonheur, lorsqu'à la fin de l'été ils peuvent se dire que la campagne a été bonne ! Quelle n'est pas surtout leur joie au moment où, de retour au sein de leurs familles, ils font briller aux yeux ébahis de leurs parents, de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs jeunes frères et de leurs sœurs, les quelques onces d'or qu'ils ont gagnées au prix de bien des fatigues et des sueurs.

Au commencement du dernier siècle, un de ces tuiliers, nommé Martin Harriet, jeune garçon de 16 ans, tout fraîchement revenu d'Espagne, eut occasion d'assister à un contrat par-devant notaire. Après la rédaction de la pièce notariée, voyant deux ou trois beaux écus de six livres passer en droite ligne dans la poche de l'écrivain public : « — Comment, dit-il en se tournant vers « son père, est-ce que ces écus sont déjà gagnés ? « — Sans doute, mon fils, lui fut-il répondu. — « En ce cas, reprit-il, père, ne m'envoyez plus « faire des tuiles en Espagne ; désormais je veux

« aussi être notaire. » Les désirs du jeune tuilier ne tardèrent pas à s'accomplir. Peu de jours après, Martin, accompagné de son père, s'acheminait vers la ville de Bayonne, où il allait commencer ses études de latinité ; et quelques années plus tard, il était connu sous le nom de Monsieur Harriet, notaire royal à Larressore, greffier de la communauté, et, de plus, auteur d'une *Grammaire basque*, devenue fort rare aujourd'hui.

J'ai reçu, au Séminaire de Larressore, le meilleur et le plus aimable accueil du monde. Très-heureusement pour moi, bien que les vacances soient ouvertes depuis plusieurs semaines, il s'y trouvait encore quelques professeurs ; ce qui m'a procuré le plaisir d'avoir avec eux un assez long entretien sur le système d'éducation suivi dans l'établissement. Tout ce que j'ai entendu dans cette intéressante conversation m'a convaincu que ce sont là des hommes vraiment instruits et qui doivent être fort dévoués au bien de leurs élèves. L'établissement est placé dans des conditions hygiéniques si heureuses, qu'il serait à désirer que toutes les maisons d'éducation pussent les réunir. Atmosphère pure, circulation facile de l'air dans les salles, source d'eau excellente dans la maison même, cours spacieuses et commodes, position topographique qui domine une fraîche vallée fertilisée par les eaux de la Nive, une nourriture saine et abondante, des Sœurs religieuses pour veiller sur l'infirmerie, sur la cui-

sine et sur la propreté en général, rien n'y manque de ce qui peut contribuer à la bonne santé des élèves.

Le Séminaire de Larressore a été, depuis sa fondation jusqu'en 93, un véritable foyer de civilisation chrétienne. Il devait son existence à M. Jean Daguerre, fils d'un notaire de ce village. Esprit essentiellement organisateur, M. Daguerre entreprit de régénérer le Pays Basque en proie à l'ignorance de l'esprit et à la corruption des mœurs; et, dans ce but, il fonda, outre le Séminaire, une maison de Missionnaires et un couvent pour l'éducation des jeunes filles; ces trois établissements disparurent durant la tourmente révolutionnaire. Mais le Séminaire de Larressore se releva de ses ruines en 1820; et, depuis cette époque, il n'a point cessé de rendre des services inappréciables aux familles aisées du pays. Aujourd'hui encore, les bonnes études continuent d'y fleurir sous l'habile direction que leur imprime un nouveau supérieur, qui a su s'environner de professeurs d'élite.

Au delà de la Nive, en face du Séminaire, on aperçoit échelonnée sur une éminence une longue rangée de maisons; c'est le village de Halsou. Autrefois Halsou n'était qu'un simple quartier de Larressore, dont il était séparé par la rivière. Un jour (c'était en 1506), les eaux de la Nive avaient été grossies par des pluies abondantes, le courant était rapide et violent: néanmoins, la noble famille qui

habitait le château d'Uhalde à Halsou, s'était mise en devoir de traverser la rivière, afin de se rendre à l'église paroissiale pour assister à la messe du dimanche. Durant le trajet, une jeune demoiselle appartenant à la famille tombe tout à coup dans l'eau, disparait aux regards avant qu'on puisse lui porter secours, et se noie misérablement. On ne saurait peindre la désolation de Martin d'Uhalde et de Marie de Haïtze, son père et sa mère, d'avoir perdu d'une manière si déplorable une fille chérie à la fleur de son âge. Dans leur affliction, ils demandèrent à Bertrand de Lahet, évêque de Bayonne, la permission de fonder près de leur château une chapelle particulière dédiée à la Sainte Vierge, ce qui leur fut accordé. Six ans après, en 1512, cette chapelle fut érigée en église paroissiale avec l'autorisation de ce même prélat et du consentement de M. de Saint-Martin, curé de Larressore et en même temps abbé du couvent d'Urdache ; c'est de là que date la séparation des deux paroisses. (1)

(1) Martin d'Uhalde assista à l'assemblée générale qui se tint, le 29 octobre 1513, à l'hôtel de ville de Bayonne, pour réduire en un corps les coutumes particulières de cette ville et de tout le Labourd. Quant à Bertrand de Lahet, qui avait été chanoine de la cathédrale et vicaire-général capitulaire, il fut le dernier évêque de Bayonne qui eût été porté à l'épiscopat par les suffrages de ses collègues ; son élection avait eu lieu le 15 juillet 1504, dans la salle ordinaire du chapitre.

En sortant du Séminaire, je suis allé au château de Saint-Martin, où l'on est toujours sûr de trouver une gracieuse hospitalité auprès des familles Diesse et Dominique Sescosse, qui n'en font plus qu'une. Ce château jouit d'une des plus magnifiques perspectives de ce pays si riche en beaux points de vue. La famille Diesse l'avait acquis, à la fin du dernier siècle, de Henri de Lafutzun, baron de Lacarre, à qui il était échu par son mariage avec Françoise-Henriette de Saint-Martin, fille et héritière de Charles de St-Martin, mestre-de-camp de cavalerie, dernier rejeton mâle des sieurs de St-Martin, de Larressore. (1)

Je ne peux terminer cette lettre, mon cher Théodore, sans vous raconter une aventure assez plaisante arrivée à ce baron de Lacarre, et dont je vous garantis l'authenticité.

L'abbé Garat, depuis curé de Saint-Pierre d'Irube, fut un jour rencontré, près du Séminaire de Larressore, par une bonne vieille femme, et retenu quelques moments par elle dans un chemin creux, bordé des deux côtés par de longues murailles. Au même instant survient le baron de Lacarre, monté sur un jeune cheval bien vif et bien fringant. Le cheval marchait vite, et ni l'abbé Garat ni la vieille femme n'avaient assez de temps

---

(1) Ce mariage eut lieu le 3 février 1739; le baron de Lacarre était capitaine au régiment de Foix.

et d'espace sur cet étroit chemin pour laisser le passage libre au cavalier. L'abbé Garat cria donc à l'étourdi baron de vouloir bien modérer l'ardeur de son coursier, sans quoi un malheur paraissait inévitable. Celui-ci ferme l'oreille à cette sage représentation, et continue de pousser en avant. L'abbé, ne sachant que faire en cette extrémité, lève soudain sa canne, et en frappe un coup vigoureux sur le museau du cheval qui se cabre, renverse son cavalier, et s'enfuit au loin de toute la vitesse de ses jambes. Le baron, de son côté, ne se sentant point blessé, se relève furieux, met l'épée à la main, et court à la poursuite, non point du cheval, mais du prêtre, qui entrait précipitamment dans le Séminaire où il disparut. Il pénètre dans les cours, se lance à travers l'une des vingt portes qui sont devant lui, parvient à la cuisine, y trouve tout seul un jeune homme de vingt ans, M. Celhay, de Cambo, et lui demande, en brandissant son épée, où est ce prêtre, cet insolent, cette canaille, qui l'a insulté. A cette interpellation un peu vive, M. Celhay, jeune, fort, courageux, trouvant sous sa main une grande broche de cuisine, la saisit brusquement, en applique la pointe sur la poitrine du baron, et, le tenant à distance, lui déclare qu'il ait à vider promptement les lieux, s'il ne veut être enfilé sur l'heure ni plus ni moins qu'une pièce de gibier. Le ton et l'expression de visage de son adversaire faisaient présager au baron qu'ici la

menace pourrait bien n'être pas tout à fait vaine. Aussi prit-il le sage parti de se radoucir et de battre en retraite ; il sortit du Séminaire, toujours suivi de l'intrépide Celhay, qui l'accompagna jusqu'à la porte armé de la redoutable broche. Or ce M. Celhay, devenu dans la suite prêtre et missionnaire, était oncle de l'honorable abbé Celhay, aujourd'hui aumônier de l'hospice militaire de Bayonne, chanoine honoraire de l'église cathédrale, et chevalier de la Légion d'Honneur.

Je vous quitte, mon cher Théodore., mais non sans vous dire que je vous aime et vous embrasse de cœur. JULES.

MM. ORFILA ET BÉRARD A CAMBO.

CAMBO, le 22 Septembre 1852.

Que ne suis-je journaliste, mon cher Théodore! Je vous annoncerais que Cambo vient d'avoir *son événement du jour*, et qu'une nouvelle inattendue *a mis en émoi* le village tout entier. Mais comme je ne jouis pas d'un tel honneur, je me contenterai de vous dire tout uniment que nous avons reçu aujourd'hui la visite de deux de nos célébrités contemporaines; seulement, je serais tenté de vous donner à deviner leurs noms, et, à l'exemple de Mme de Sévigné, de vous faire jeter votre langue aux chiens. Cependant, un peu moins impitoyable que la spirituelle marquise, je ne veux pas mettre votre patience à une trop rude épreuve, et je me hâte de vous dire que ces deux personnages n'étaient autres que le fameux professeur de chimie médicale, l'ancien doyen de la Faculté de Médecine de Paris, M. Orfila, et M. Bérard, doyen actuel et professeur de chimie médicale de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Voici quelle a été l'occasion de leur visite. Vous avez sans doute appris, mon cher Théo-

dore, que M. Orfila, frère de l'illustre professeur, est devenu propriétaire du beau domaine de Montchoisy, à Saint-Martin-de-Seignanx, et que son fils vient de se marier avec M[lle] Bérard. Or, après le mariage, qui a été célébré à Montpellier, on s'est rendu à Saint-Martin; et là, il s'est formé autour des jeunes époux une véritable société d'élite. C'est au milieu de cette société que la renommée a fait voler le nom de Cambo, comme celui du but le plus agréable de promenade qu'on puisse trouver. Aussitôt les imaginations sont en mouvement; on veut contempler de près le pays dont on entend vanter les charmes; la partie s'organise, et l'on arrive à Cambo par un très-beau soleil de septembre. Personne assurément ne se doutait ici de la qualité des honorables voyageurs; et ils seraient probablement restés dans leur incognito, si une heureuse circonstance ne les avait fait découvrir.

M. Fagalde, pharmacien, a été autrefois élève d'Orfila, et par un louable sentiment de reconnaissance et de vénération, il conserve le portrait de son ancien maître dans un lieu apparent de sa pharmacie. La vue de ce portrait a frappé M. Orfila, un sourire a effleuré ses lèvres, et il s'est approché de M. Fagalde qui l'a reconnu sur-le-champ et salué par son nom.

Bientôt après, on ne parlait à Cambo que de MM. Orfila et Bérard et de l'aventure qui les a fait reconnaître.

Munis d'un thermomètre et de quelques réactifs, tous les trois se sont rendus aux eaux. Ils ont trouvé que la température, soit de l'eau sulfureuse, soit de l'eau ferrugineuse, est exactement la même que je vous ai indiquée dans une précédente lettre. MM. Orfila et Bérard ont observé que l'eau sulfureuse est claire, limpide, qu'elle répand une odeur de soufre prononcée, et qu'elle a dans le goût beaucoup d'analogie avec les eaux de Bonnes. Ils ont déclaré que l'eau ferrugineuse est bien carbonatisée, et qu'elle dépose du peroxyde de fer avec abondance. L'établissement des bains leur a paru bien conditionné, bien tenu, et les douches placées à des hauteurs qui ne laissent rien à désirer. Honneur à M. Fagalde père, dont l'intelligente activité dote chaque année Cambo de quelque amélioration nouvelle ! Honneur à lui, surtout parce que ces améliorations ont pour but principal de venir au secours de l'humanité infirme et souffrante !

MM. Orfila et Bérard étaient ravis d'admiration à l'aspect des beautés et des richesses que la nature déployait à leurs yeux ; ils ne se lassaient point de les contempler et ne pouvaient en détacher leurs regards. « En vérité, la Providence a été bien prodigue envers vous », disait M. Orfila à M. Fagalde ; puis s'adressant à M. Bérard : — « Quelle fraîcheur de végétation, mon cher Bérard ! Je considère Cambo comme le pays le plus riant, le plus pittoresque que j'aie

parcouru dans ma vie. Avec les chemins de fer, je le crois destiné à devenir avant longtemps le pays par excellence, pour le monde qui vit dans la grande ville. Je me ferai un devoir de parler de Cambo dans mes leçons à la Faculté de Médecine; et chaque année, à l'époque où des sentiments de fraternité me rapprocheront de ces contrées, Cambo recevra aussi ma visite. »

Au moment de leur départ, MM. Orfila et Bérard ont prié M. Fagalde et M. le docteur Délissalde, qui était venu les joindre, de leur expédier dix bouteilles d'eaux minérales. « Veuillez, leur dirent-ils, nous envoyer à Paris les extraits d'évaporation de vos eaux, et vous aurez de nos nouvelles. »

Prévenu un peu trop tard de la présence des deux illustres voyageurs à Cambo, je n'ai pu que leur adresser un simple salut. Je vous avoue, mon cher Théodore, que j'en ai ressenti un vif regret; j'aurais été heureux d'être moi-même témoin de leurs impressions, et de recueillir de leur bouche l'expression des sentiments qu'ils éprouvaient. Mais quoique je n'aie point eu cet avantage, vous pouvez compter sur l'exactitude de mon récit, que je tiens des personnes mêmes qui ont eu l'honneur de les entretenir.

Ne vous semble-t-il pas, mon ami, qu'une semblable visite, accompagnée des circonstances que je viens de vous raconter, soit de bon augure pour l'avenir de Cambo? Lorsque d'un côté Don

Ramon Robiralta et Don Vicente Azuero, professeurs de la Faculté de Médecine de Madrid, et de l'autre des hommes d'un mérite aussi incontestable que MM. Orfila et Bérard, se prononcent sans hésiter en faveur de ses eaux, ne serait-il point par trop présomptueux de chercher à les rabaisser en contestant leurs propriétés bienfaisantes ? M. de Jouy, de son côté, dans son ouvrage intitulé : *L'Hermite en province, ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du XIXe siècle*, avait affirmé déjà que, quoique moins renommées, elles sont tout aussi bonnes que celles de Bagnères et de Barèges. L'empereur Napoléon lui-même résolut de fonder à Cambo une succursale de Barèges et affecta une somme de 150,000 fr. à l'exécution de ce projet, que les grands événements, qui changèrent la face de l'Europe, ne tardèrent pas de faire échouer. Telle est pourtant l'inconséquence de notre pauvre nature humaine, que je ne désespère pas de rencontrer encore quelques-uns de ces esprits bizarres et chagrins qui ne manqueront pas de fouler aux pieds, à la première occasion, et l'opinion de tous ces hommes éminents, et les preuves fournies par une expérience journalière. Quant à moi, je suis trop reconnaissant envers Cambo de la bonne santé que j'y retrouve, pour me ranger jamais au nombre de ses détracteurs.

Passons à autre chose. Vous souvient-il, mon

cher Théodore, de ce promeneur solitaire dont je vous ai parlé dans une de mes dernières lettres, et qui m'avait paru plus étranger ici qu'aucun autre parmi tant d'autres étrangers qu'on y voit? Eh bien! voulez-vous savoir ce qu'il est? Je l'ai appris hier de sa propre bouche. Nous étant rencontrés tous deux dans un étroit passage où il ne nous était guères possible de nous éviter, j'ai bravement engagé la conversation, à laquelle volontiers il a donné suite.

Vous saurez donc que ce personnage n'est autre que M. M... B..., ancien représentant du peuple, et avocat distingué dans un chef-lieu d'un de nos départements du Centre. Un travail trop assidu, une contention d'esprit excessive, ont provoqué chez lui une gastrite, contre laquelle il a voulu d'abord se roidir; mais le mal, plus fort que sa volonté, a fini par l'obliger à rendre les armes, et il s'est vu contraint, à son grand regret, de renoncer à ses affaires pour se mettre entre les mains de la Faculté. Celle-ci, après quelques tentatives inutiles pour le guérir, n'a rien trouvé de mieux à faire que de l'envoyer aux bains de mer.

Vous n'êtes pas à ne savoir point, mon ami, qu'à l'époque de progrès où nous vivons, les bains de mer sont devenus la panacée universelle, qui doit guérir tous les maux imaginables, *passés, présents, futurs*. Voilà donc notre avocat qui part pour Royan, où chaque matin il se met

à se tremper le plus consciencieusement du monde dans la grande baignoire de l'Océan. Mais, hélas! cet exercice ne lui profite guères ; c'est là tout simplement de la peine perdue : le mal, au lieu de diminuer d'intensité, s'aggrave toujours, et le malade naturellement s'en inquiète. De là nouveau recours à la Faculté. En entendant que M. M... B... a pris des bains de mer froids, celle-ci devient rouge de colère ; et vite de se récrier contre une telle imprudence. — Comment a-t-on pu comprendre si mal ses prescriptions? Comment a-t-on pu avoir l'entendement ainsi à l'envers ? Ce ne sont point des bains froids qu'elle a prescrits, mais bien des bains d'eau de mer chauffée ; voilà ce qu'elle a voulu dire, ce qu'elle a dit, ce qu'elle a ordonné ; voilà où il fallait en venir, et où il faut en venir encore. — Et notre malade, envieux de guérison, d'accepter la mercuriale, quoiqu'en sourcillant un peu, et de s'incliner docilement devant la docte sentence ; il s'empresse de commander des bains d'eau de mer chauffée, et chaque jour il s'y plonge régulièrement tout entier. Il espère que pour le coup l'ordonnance sera suivie du succès ; il l'espère, il s'y attend ; mais il a beau espérer et attendre, le succès n'arrive pas, ne se montre nulle part. Désespéré, hors de lui-même, il tombe dans un profond découragement, veut abandonner tout-à-fait la partie, et sans trop savoir où il va, s'enfuit en toute hâte loin de Royan et de la Faculté.

C'est dans cette disposition d'esprit et de corps que M. M... B..., accompagné de sa dame, arrive à Bordeaux. Là, il sent ses forces tellement épuisées, qu'il est réduit à se condamner pendant trois jours à un repos absolu. Au bout de ce temps, il se remet en route, dans la pensée de se rendre au plus vite à Biarritz, dont la vogue va toujours croissant.

A Bayonne, il descend à l'*Hôtel du Commerce;* et c'est là, dans cet hôtel, que va poindre l'idée lumineuse qui le conduira aux eaux de Cambo, pour le délivrer de cette horrible gastrite dont la pensée suffit à le tourmenter. En effet, Mme M... B... s'ouvre, en arrivant, à Mme Teinturier, maîtresse de l'hôtel, sur l'état de son mari, et réclame de sa bienveillance quelques soins particuliers en faveur du malade. Mme Teinturier, excellente femme, valétudinaire elle-même, et connaissant tout le prix d'une bonne santé, écoute fort au long le récit des diverses phases de la maladie et des traitements qui ont été appliqués, et finit par dire à M. et à Mme M... B... : « Vous « voulez aller à Biarritz ? Eh bien ! qu'y trouve- « rez-vous ? De l'eau salée comme à Royan, un « peu plus battue peut-être, voilà tout. Croyez- « moi, ce n'est pas là ce qu'il vous faut. Malheu- « reusement j'ai été obligée par le fâcheux état « de ma santé d'acquérir un peu d'expérience en « cette matière : je suis sûre que ce qui vous « convient le mieux, c'est Cambo. — Cambo ?

« mais qu'est-ce que cela? s'écrient les deux « époux à la fois. » Mme Teinturier parle alors avec une chaleureuse conviction des eaux minérales de Cambo et de leurs vertus, tandis que les deux étrangers l'écoutent avec un intérêt marqué; elle fait glisser dans leur âme la persuasion dont la sienne est remplie.

Dès le lendemain de cet entretien, M. et Mme M... B... avaient quitté Bayonne, et se trouvaient installés à Cambo chez Marguerite Hiriart, tout proche de l'établissement thermal. Il y a trois ou quatre semaines de cela, M. M... B... après avoir conféré avec M. Délissalde, médecin-inspecteur, s'était mis immédiatement au régime des eaux. Il n'a pas tardé, m'a-t-il dit, de se ressentir de l'action bienfaisante qu'elles exercent: l'appétit est revenu; les fonctions digestives s'accomplissent beaucoup mieux, et en même temps les forces augmentent chaque jour. Cet homme, qui ne pouvait naguère ni boire ni manger, ni presque faire un pas, aujourd'hui mange, boit, se promène, et sent un bien-être qui lui était depuis longtemps inconnu. Mais il veut absolument se retirer de Cambo demain ou après-demain au plus tard. D'après moi, il se hâte un peu trop: je me suis permis de le lui dire; je l'ai même pressé de prolonger son séjour pour achever d'affermir une santé qui lui a tant coûté à recouvrer. A cela, voici sa réponse: « Songez donc, Monsieur, que, depuis six mois, « je suis hors de mon étude, que mes affaires et

« celles de mes clients chôment depuis long-
« temps, qu'elles réclament à hauts cris ma pré-
« sence. » J'ai compris que son parti est irrévocablement arrêté, et je n'ai pas insisté davantage. Je vous avoue, mon ami, que je ne vois pas sans regret M. M... B... brusquer ainsi son départ ; je désire qu'il n'ait pas à s'en repentir quelque jour.

Adieu, mon cher Théodore, vous savez à quel point je vous suis dévoué.

JULES.

—

23 Septembre.

Ma lettre n'était pas close encore, que j'ai fait de nouveau la rencontre de l'ancien représentant du peuple ; il était chez le régisseur de l'établissement thermal, où il était allé demander qu'on lui emballât je ne sais quelle quantité d'eaux minérales qu'il compte emporter avec lui. M. M... B... part définitivement demain. « Je me félicite, m'a-
« t-il dit, d'être venu à Cambo ; ma santé est
« sensiblement meilleure, et j'emporte une caisse
« pleine d'eaux minérales que je continuerai de
« boire tout en vaquant à mes occupations. »

La précaution n'est pas mauvaise ; je doute néanmoins, quant à moi, qu'au sein de son travail, qui est fort considérable, il retire de ces eaux le même bien qu'il en aurait retiré ici : il

me semble qu'il n'y aurait rien de plus raisonnable à cet égard, que de se soumettre à la recommandation adressée aux buveurs d'eau par le Dr Alibert :

« Laissez à la porte toutes les passions qui ont « agité votre âme, toutes les affaires qui ont si « longtemps tourmenté votre esprit. »

Est-il possible de suivre cette recommandation sans quitter son *chez soi*?

Quoi qu'il en soit, M. M... B..., l'ancien représentant du peuple, m'a vivement serré la main en signe d'amitié, et puis nous nous sommes séparés, probablement pour ne nous revoir jamais plus.

Adieu encore.

JULES.

HASPARREN. (1)

CAMBO, le 1er Octobre 1852.

MON CHER THÉODORE,

J'ai eu le bonheur de faire connaissance à Cambo avec M. A..., jeune magistrat d'un esprit vif et cultivé. Nous avions résolu d'aller mardi dernier à Hasparren, où l'on voit, dit-on, le plus beau marché du Pays Basque. Mais à peine avions-nous formé ce projet, qu'il nous a fallu y renoncer; car tout les chevaux du pays avaient été retenus d'avance par d'autres étrangers non moins curieux et plus avisés que nous, et les chemins sont impraticables aux voitures pendant l'espace au moins de trois kilomètres (2). C'était pour nous une véritable contrariété : mais il fallait en prendre son parti; et c'est hier seulement que

(1) *Haritz-barren* ou *Haritz-barne*, d'où le mot *Hasparren* est dérivé, veut dire *lieu situé au milieu des chênes*.

(2) On travaille en ce moment à relier Cambo à Hasparren au moyen d'une voie de grande communication, que l'on espère voir terminée bientôt.

nous avons pu mettre notre dessein à exécution. Dès le matin, montés tous les deux sur d'excellents petits chevaux navarrais, au pied sûr, à la vive allure, à la jambe fine et nerveuse, nous chevauchions gaiement de compagnie sur la route qui conduit à Hasparren. A mesure que nous avancions, mon compagnon ne se lassait pas d'exprimer son admiration à la vue des beautés champêtres qui se déroulaient sans cesse devant nous. A vrai dire, je crois qu'il est difficile de trouver une plus belle campagne que celle que nous avons parcourue de Cambo à Hasparren. Elle est parsemée, à droite et à gauche de la route, d'une multitude de maisons de laboureurs, toutes bien blanches, toutes de l'aspect le plus propre, et environnées de champs, de vergers, de prairies, de vignes et de bosquets : quelques-unes, situées dans de creux vallons, semblent s'y cacher comme dans le fond d'un nid de verdure ; mais la plupart, bâties sur le penchant ou au sommet des collines, paraissent perchées sur ces hauteurs, tout exprès pour mieux contempler le délicieux paysage qui s'étend autour d'elles.

Bien que considéré comme un simple bourg, Hasparren est plus grand, plus riche, plus peuplé que beaucoup de villes de France et d'Italie. La population, comprise dans son territoire, est de cinq à six mille âmes. La plupart des habitants se livrent à l'agriculture ; ce qui ne les empêche pas de s'adonner en même temps à quelque bran-

che d'industrie, pour accroître leurs moyens d'existence. Aussi compte-t-on à Hasparren environ douze cents cordonniers, sept à huit cents ouvriers en laine, des corroyeurs, des chocolatiers qui presque tous allient les travaux agricoles à leur industrie particulière. C'est à Hasparren et dans ses environs que se fabriquent les grosses étoffes, connues dans le commerce sous le nom de *marrègues ;* on les expédie pour le nord de la France et la Belgique, où les gens du peuple et surtout les postillons et voituriers s'en servent pour se garantir du froid et du mauvais temps.

Nous sommes allés visiter l'église de Hasparren et la fameuse inscription trouvée en 1660 dans les fondements du maître-autel. Un jeune vicaire, du caractère le plus affable et le plus prévenant, a bien voulu nous servir de cicérone. « L'église, « nous dit-il, bien que fort spacieuse, comme « vous le voyez, est insuffisante à contenir les « flots de ce peuple plein de foi qui accourt en « foule à toutes les solennités religieuses. » Il nous montra reléguée dans un grenier la vénérable inscription latine, qui est ainsi conçue :

Flamen, item duumvir, quoestor pagique magister,
Verus ad Augustum, legato munere functus,
Pro novem optinuit populis sejungere Gallos,
Urbe redux, Genio pagi hanc dedicat aram.

« Vérus, grand-prêtre, duumvir, questeur et gouver-
« neur du pays, envoyé vers Auguste, obtint la sépara-
« tion de la Novempopulanie du reste des Gaules ; revenu
« de Rome, il dédie cet autel au Génie du pays. »

L'abbé Veillet, théologal de la cathédrale de Bayonne, écrivit une dissertation pour prouver que ce Vérus, mentionné dans cette inscription, était le même personnage que Vérus, qui fut favori de l'empereur Adrien, et dont le fils régna sous le nom de Lucius-Aurélius Vérus. Il trouva un contradicteur dans un savant religieux de son temps. Mais les journalistes de Trévoux prirent parti en sa faveur, et lui donnèrent raison.

On a le projet d'abattre le clocher de l'église de Hasparren, pour en construire un nouveau. Il avait été déjà renversé une première fois, à la fin du dernier siècle ; voici à quelle occasion.

C'était le 3 octobre 1784. Le bruit s'était répandu dans Hasparren que l'impôt de la gabelle, dont le pays avait été jusques-là exempt, allait être établi, et ce bruit n'était que trop fondé ; on avait obtenu pour cela un arrêt du conseil du Roi, daté du 29 septembre précédent. On ajoutait que M. de Néville, intendant de la province, ne tarderait pas d'arriver avec la force armée pour assurer la perception de l'impôt fatal et châtier ceux qui se montreraient récalcitrants.

Aussitôt l'alarme pénètre, non-seulement dans le bourg de Hasparren, mais encore dans les cam-

pagnes circonvoisines ; le tocsin carrillonne avec violence, et de tous les côtés on voit accourir, pour repousser les exécuteurs de la loi, des bandes nombreuses de femmes armées de broches, de faulx, de fourches, et précédées de trois ou quatre d'entr'elles battant le tambour.

Ce ne fut que trois jours après, le 6 octobre, que parut l'intendant ; il était accompagné du marquis de Caupenne, lieutenant du roi (1) à Bayonne, à la tête de 150 grenadiers et de cinq brigades de cavaliers de la maréchaussée ; c'était trop pour ne pas exaspérer encore davantage cette population déjà irritée, trop peu pour l'intimider et la réduire sans effusion de sang. MM. de Néville et de Caupenne s'avancent à cheval, et, se plaçant en face du cimetière où la troupe séditieuse se tenait serrée, ils veulent entrer en pourparler avec elle. Mais comment se faire entendre, comment faire agréer des explications, des paroles de conciliation et de paix au milieu de cette cohue, au milieu des cris et du tumulte ? « Elles « sont plus de deux mille, disaient quelques ca- « valiers. Ce sont des furies, disaient quelques « autres. Ne dirait-on pas, reprenait un troisiè- « me, qu'elles sont prêtes à une attaque sérieu-

---

(1) Le marquis d'Amou était lieutenant du roi à Bayonne ; son fils, le marquis de Caupenne, avait été nommé lieutenant-adjoint.

« se. » Effectivement, les propos les plus menaçants partaient du milieu de la troupe féminine, tantôt contre l'intendant, tantôt contre le marquis de Caupenne, tantôt contre tous les employés des fermes, tous les fauteurs de la gabelle. Dieu sait à quelles extrémités on se serait peut-être porté sans l'intervention d'un homme qui apparut en ce moment comme un envoyé du ciel : un mot, un geste auraient pu faire verser des torrents de sang. M. Haramboure, curé de la paroisse, était retenu dans son lit par une maladie. A peine les cris de menace, mêlés au son alarmant du tocsin, ont-ils frappé son oreille, qu'il se lève, qu'il accourt au milieu de cette masse furieuse. Il veut parler : le tocsin cesse, les cris s'apaisent ; et sa parole douce, insinuante, coule ainsi qu'un baume céleste dans les cœurs embrasés par la colère ; elle y fait descendre le calme, y amène la persuasion, et empêche que le sang ne commence à couler.

Cependant MM. de Néville et de Caupenne s'étaient retirés dans une maison avec quelques officiers et magistrats ; et là, ayant formé un conseil, ils avaient mis en délibération si l'on ferait donner les troupes sur les femmes ameutées. Cette mesure violente pouvait amener les plus terribles malheurs. Tout à coup la porte de l'appartement s'ouvre : c'est M. Haramboure accompagné d'un de ses vicaires. Il apprend le sujet de la délibération, et, apercevant d'un coup

d'œil toute l'étendue des désastres qui se préparent, il laisse échapper de son cœur ému les plus chaleureux accents ; il représente avec force tout ce qu'il y aurait de déshonorant, pour des soldats français, de livrer ainsi une bataille contre une troupe de malheureuses femmes ; il représente que d'ailleurs un grand nombre d'entr'elles ne sont qu'entraînées, qu'elles ne se sont jointes aux autres que sous l'empire d'une contrainte morale ; que, dans tous les cas, on ne saurait, sans une souveraine injustice, confondre les innocents et les coupables, et faire couler indistinctement le sang de tout le monde.

Les paroles éloquentes de l'excellent curé portèrent leurs fruits. On renonça au projet qui avait été mis en délibération ; MM. de Néville et de Caupenne rentrèrent ce jour-là même à Bayonne avec les troupes qu'ils avaient amenées ; et bientôt l'attroupement féminin se dissipa sans aucune intervention de la force armée.

Mais ce n'était pas tout. Lorsque le calme eut commencé à renaître dans les esprits, les habitants de Hasparren envisagèrent avec effroi les châtiments qui ne pouvaient manquer de fondre sur eux. Leur frayeur fut plus grande encore, quand ils apprirent que plusieurs de leurs concitoyens, qui se rendaient à Bayonne pour leurs affaires, avaient été arrêtés aux portes de la ville et jetés en prison ; qu'en outre, l'intendant avait provoqué des ordres sévères de la cour contre les *communautés rebelles*.

Ici encore M. Haramboure fut l'ange qui détourna le coup dont on se voyait menacé. Touché de la désolation générale, le bon pasteur s'empresse d'accourir auprès de l'intendant irrité, et d'implorer sa clémence en faveur de son troupeau plus égaré que coupable. Il vient à bout de le fléchir et obtient pour son peuple le pardon entier de sa faute à des conditions qui durent être pénibles aux habitants de Hasparren, mais bien douces néanmoins eu égard aux mesures violentes que se proposait de prendre l'intendant qui était d'accord là-dessus avec le marquis de Caupenne, commandant les forces militaires. (1)

Celle qui dut leur paraitre la plus dure, fut d'être obligés à descendre les cloches et à abattre eux-mêmes le clocher de l'église. Cette mesure fut exécutée le 2 novembre. On ne saurait dire avec quelle douleur dans l'âme les malheu-

(1) M. de Néville avait déjà inondé le pays de troupes, il y avait envoyé un régiment de chasseurs à chéval, le régiment de Languedoc et le régiment suisse de Courten. En outre, il avait écrit à la cour pour demander d'autres troupes ; il proposait même un plan de campagne comme s'il s'était agi de combattre l'ennemi et de lui enlever des postes de vive force. M. de Calonne, alors contrôleur-général, lui répondit par une lettre pleine de sagesse, dans laquelle il cherchait à calmer sa bouillante ardeur et l'engageait à renoncer à ces violentes mesures, qui lui paraissaient dangereuses.

reux habitants de Hasparren s'occupèrent de cette triste opération ; ils eurent grand besoin d'être soutenus par les paroles encourageantes de leur pasteur, et par la pensée des maux qu'ils avaient à craindre. Le clocher resta donc ainsi abattu pendant plus de 30 ans ; il ne fut relevé que longtemps après, en 1816 ou 1817.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis ces tristes événements, que Hasparren eut à déplorer une perte bien cruelle. Soit que toutes ces fatigues, toutes ces émotions eussent achevé de ruiner la santé du vénérable M. Haramboure, soit quelque autre cause, ce digne curé ne tarda pas à mourir, et il fut pleuré par son peuple comme on a coutume de pleurer un père. C'était un prêtre de beaucoup de mérite et de savoir. Natif de Jatsou, il avait été directeur et professeur de théologie au Séminaire de Larressore, sécrétaire de Guillaume d'Arche, évêque de Bayonne, curé d'Ahetze et d'Arbonne, et enfin il avait été nommé en 1772 curé de la paroisse de Hasparren.

Je ne peux m'empêcher de vous citer ici, mon cher Théodore, un trait qui fait honneur au caractère loyal des habitants de Hasparren ; chose singulière ! je le trouve dans un mémoire composé en faveur de M. de Néville, qui certes fut loin de se montrer disposé à les ménager dans toute cette affaire. « Il n'est pas indifférent, est-il dit dans ce « mémoire d'ailleurs assez peu impartial ; il n'est

« pas indifférent de rapporter ici une anecdote « particulière de la journée du 8 octobre, qui ca-« ractérise le cœur de la nation. Trois cavaliers « de la maréchaussée, traversant un canton de « Hasparren assez loin du bourg, rencontrent un « détachement de femmes : elles leur demandent « où ils vont; les cavaliers répondent qu'ils vont « à Labastide : *Ce n'est pas votre chemin ; mais « venez*, leur dit-on. Un peu plus avant un pe-« loton d'hommes se présente devant les cava-« liers : même question, même réponse. Les Bas-« ques offrent de les guider et marchent devant. « Les cavaliers demandent une auberge, on les « mène à la première habitation ; les cavaliers « descendent, déjeûnent et veulent payer. On « leur dit qu'il n'y a rien à payer ; ils remontent « sur leurs chevaux, on les accompagne, on les « met sur la route de Labastide, et on leur sou-« haite bon voyage. »

Ce trait suffit à prouver que les habitants de Hasparren n'avaient pas des intentions très-hostiles ; il n'était assurément pas besoin de recourir contr'eux à un déploiement extraordinaire de forces militaires, ni à des rigueurs excessives.

Hasparren a donné naissance à l'abbé Diharce de Bidassouet, écrivain (1) plus remarquable par

(1) Son livre est intitulé : L'*Histoire des Cantabres ou des premiers colons de l'Europe.*

ses opinions singulières et paradoxales que par sa science et son talent, et au colonel d'artillerie Etchegoyen, auteur du livre de l'*Unité*, ouvrage empreint d'une vive foi et d'une haute philosophie.

En revenant de Hasparren, nous avons passé par Urcuray, l'un de ses principaux quartiers. C'est là que naquirent les trois frères Harriet qui, entrés presque en même temps au service, parvinrent tous les trois aux grades supérieurs de l'armée. L'un d'eux, qui avait cessé de figurer sur les rôles de l'armée, se présente un jour devant l'état-major général, et, s'adressant au prince de Neufchâtel : « Mettez-moi quelque part, « lui dit-il, où je puisse mourir pour la patrie. » Envoyé d'abord dans une forteresse de la Prusse, le capitaine Harriet est appelé bientôt à se mettre à la tête d'un régiment, sur le lieu même où devait se livrer la terrible bataille de Wagram. A peine arrivé, il charge et reçoit une balle au front. Sans interrompre son mouvement, il bande sa blessure avec son mouchoir, charge de nouveau ; et, tout couvert de sang, il rentre en ligne aux acclamations des braves qui l'entourent. Dans la seconde journée de cette mémorable bataille, il fallait emporter de vive force une batterie de canons. Le colonel Harriet, à la tête de son régiment, exécute dans ce but une manœuvre pleine d'audace. En ce moment un boulet vient le frapper à la poitrine et l'ensevelit dans son triomphe.

Je vous quitte, mon cher Théodore. M. A..... et moi, nous avons été fort contents de notre excursion, je désire que vous le soyez autant de mon récit.

Personne ne vous est plus dévoué que votre ami.

JULES.

ESPELETTE. (1)

CAMBO, le 6 Octobre 1852.

La journée s'est très-mal annoncée ce matin, mon cher Théodore; la pluie tombait à torrents, et m'obligeait à me tenir claquemuré dans ma chambre; ce qui n'est jamais fort réjouissant, mais bien moins encore quand on vient de tout quitter exprès pour se donner quelque distraction et fortifier une santé chancelante. Cependant le temps s'est relevé vers midi, et vite j'ai pris mes dispositions pour aller jusqu'à Espelette. Ce bourg est le centre d'un petit commerce de laines avec l'intérieur de la France. Il s'y tient tous les quinze jours un marché considérable, où se vendent beaucoup de bestiaux et tous les objets utiles ou nécessaires aux paysans basques. C'est là que les habitants des villages voisins ont coutume d'aller faire presque tous leurs approvisionnements. Le fromage blanc, le chocolat et les

---

(1) *Ezpeleta*, lieu abondant en buis.

légumes d'Espelette jouissent d'une réputation qui paraît être bien méritée. Le pain, qui ressemble à ce qu'on appelle communément *pain de ménage*, y est d'une saveur exquise; beaucoup d'étrangers à Cambo en usent de préférence au pain de boulanger.

Je suis allé voir l'antique château des barons d'Espelette. Je n'y ai trouvé ni armoiries, ni tours féodales, ni vieux bastions, ni fossés, ni pont-levis; tout a disparu. Les fondements de deux tours, quelques débris de rempart, un grand corps de bâtiment d'un aspect disgracieux, voilà tout ce qui reste de sa grandeur passée. C'est là que dans ces derniers temps on a réuni sous un même toit le presbytère, l'école et la mairie du village. Est-ce que l'on aurait songé par hasard que ce sont trois puissances qui, animées par une commune pensée de bien, peuvent concourir avec efficacité au bonheur de toute une population? Je l'ignore: mais l'idée serait d'une haute portée philosophique.

Les barons d'Espelette se qualifiaient de seigneurs d'Espelette, de Gostoro, de Souraïde et d'Amotz. Leur maison était une des plus anciennes du Pays Basque, et dès l'an 1170 elle donnait un évêque à la ville de Bayonne dans la personne de messire Bertrand d'Espelette.

Sous la domination anglaise, en 1416, le comte de Dorcester, prince d'Angleterre et lieutenant-général en Guienne, rendit une sentence par la-

quelle il *justifia que Auger, seigneur d'Espelette, ses antécesseurs et descendants avaient eu, avaient et auraient la justice audit lieu d'Espelette, et que les baillis de Lapord ne pourraient entrer dans ses terres pour y prendre les décrétés, même les étrangers, sans demander et obtenir permission auxdits et desdits seigneurs*. Louis XI, en 1462, érigea Espelette en baronnie à haute, basse et moyenne justice, en faveur de Jean d'Espelette, à qui il fit en outre une pension de 400 livres, somme considérable pour cette époque. Dans des temps postérieurs, les barons d'Espelette se retirèrent en Espagne ainsi que d'autres familles nobles du Pays Basque, telles que celle d'Armendaritz, qui a fourni plusieurs généraux à sa patrie adoptive, et celle de Jasso, qui a eu la gloire de donner au monde l'illustre François-Xavier, apôtre des Indes et du Japon.

Vous serez bien aise peut-être, mon cher Théodore, de recevoir quelques détails sur les usines d'Espelette. Sans doute vous savez déjà qu'on y prépare une assez grande quantité de matières premières pour fabriquer de la porcelaine. Il faut commencer, pour cette fabrication, par faire une pâte composée de kaolin et de feldspath quartzeux ou pétunzé (1). Le kaolin est la

---

(1) Les mots *kaolin* et *pétunzé* sont empruntés du chinois.

partie argileuse, liante, infusible et opaque de la pâte. Le feldspath quartzeux, désigné dans les arts céramiques sous la dénomination de *pétunzé*, est la partie qui sert de fondant et de vernis, et qui donne par conséquent à la masse sa fusibilité et sa demi-transparence. Ces matières bien mélangées forment la pâte préparatoire pour la fabrication de la porcelaine. Eh bien, c'est à la préparation de ces deux éléments que sont destinées les usines d'Espelette. On y lave, ou bien, en terme de céramique, on y *décante* le kaolin extrait de la carrière, afin de le dégager des corps étrangers. On y calcine aussi le pétunzé, afin de le rendre friable, puis on le pile sous des brocards, et on le broie en poudre fine pour l'ajouter au kaolin. Les procédés mécaniques dont on se sert pour ces diverses opérations, sont très-ingénieux et curieux à étudier. Je crois, mon cher Théodore, que vous éprouveriez une vive satisfaction à les examiner de près.

Le fondateur de l'une de ces usines avait élevé aussi une manufacture de porcelaine à St-Étienne-d'Arribe près de Bayonne. Il avait enfoui des sommes considérables dans ces deux établissements. Mais il n'y a trouvé qu'une prompte ruine. Ils ont été vendus tous les deux, pour une somme fort modique, à une compagnie qui s'est mise sur-le-champ à démolir pièce à pièce la fabrique de porcelaine, afin d'éviter, dit-on, jusqu'à la possibilité d'une concurrence à d'autres

manufactures qu'elle possède déjà. Il est à regretter que de si grands et si beaux travaux, qui auraient assuré à nos contrées une importante branche d'industrie, aient ainsi péri misérablement, et que des capitalistes, hommes de tête et de cœur, n'aient point repris en sous-œuvre, pour la continuer, une si utile entreprise.

J'ai vu dans l'autre usine M. Potel, qui en est propriétaire. Nous en avons reçu, moi et les deux personnes qui m'accompagnaient, un excellent accueil; il a bien voulu nous faire visiter lui-même toutes ses machines et nous en expliquer le mécanisme.

M. Potel a sondé les différents terrains d'alentour; et, dans le cours de ces explorations, il a découvert une mine de fer qui a été exploitée dans des temps fort éloignés de nous. Les calculs les plus probables font remonter à 600 ans au moins l'époque de cette exploitation. Les anciennes galeries sont encore dans un état de conservation parfaite. On reconnaît, à l'inspection des lieux, que les travaux devaient être poussés avec activité au moment même où ils furent interrompus. On a trouvé en dehors des souterrains une grande quantité d'ancien minerai qui était tout recouvert de terre et de plantes sauvages; mais il y en a surtout à l'intérieur des approvisionnements fort considérables, qui font voir que cette exploitation avait une grande importance. Sans doute quelque guerre désastreuse, quelque catas-

trophe imminente vint troubler mineurs et entrepreneurs au milieu de leurs travaux, les força de s'éloigner pour un temps, et les empêcha de revenir dans la suite. Car l'orifice des souterrains fut soigneusement fermé par une épaisse muraille; et, pour le dérober à tous les regards, on cacha cette muraille avec d'énormes amas de terre transportée.

Ce minerai fournit du fer carbonaté, vulgairement *fer spathique*, qui est de bonne qualité, et qui souvent se convertit de lui-même en acier. C'est ce fer qu'on rencontre le plus abondamment dans la Styrie, le Hartz, la Hongrie et la France, surtout à Baïgorry et à Allevard.

Le souvenir de cette mine et de plusieurs autres s'était conservé traditionnellement dans le pays; seulement on prétendait qu'elles étaient d'or ou d'argent. Aussi faisait-on de temps en temps, pour les découvrir, des recherches que l'extrême ignorance des explorateurs rendaient nécessairement infructueuses. J'ai entendu parler surtout d'une tentative de ce genre essayée il y a quelques soixante ou quatre-vingts ans, et qui fut accompagnée de circonstances singulières; le fait est historique.

Trois individus avaient résolu de s'enrichir par la découverte de quelqu'une de ces mines d'or ou d'argent. C'étaient des gens de la dernière classe du peuple; et leurs investigations, faites sans intelligence et sans aucune notion géologique,

n'aboutirent à aucun résultat favorable. Mais, déterminés à réussir à tout prix, ils se décidèrent à recourir aux ressources de la magie ou de la sorcellerie. Or il y avait à cette époque en Espagne deux magiciens qui ne manquaient pas d'une certaine célébrité dans l'art de la divination. C'est à eux que l'on s'adressa, et on les fit venir en France par l'appât d'une récompense qui devait être proportionnée à leurs services. Il n'y avait plus qu'une seule difficulté; c'est que les magiciens ne voulaient répondre du succès qu'autant qu'il seraient mis en mesure d'offrir au diable une victime humaine. On jeta les yeux sur un ancien soldat, connu sous le nom de Pichon à Ainhoa où il demeurait, et dont la disparition devait faire moins de bruit et de sensation que celle de toute autre personne, attendu qu'il était étranger au pays. Pichon, à qui l'on fit entrevoir la possibilité d'acquérir tout d'un coup d'immenses richesses, prit part, sans se douter du rôle qui lui était réservé, à une réunion nocturne où l'on arrêta les dernières dispositions. Heureusement, prévenu par l'un des trois associés que sa vie pouvait bien n'être pas en sûreté, il disparut subitement, bien résolu à n'avoir aucune participation à cette affaire, dût-il végéter toute sa vie au sein de la pauvreté. On tourna donc les regards vers un vieux mendiant espagnol, qui rôdait depuis quelque temps dans la contrée, et on l'attira sans peine dans le piége. Un soir, lorsque

les ombres eurent enveloppé les montagnes et les vallées, les trois associés et les magiciens se dirigent à pas furtifs avec le mendiant vers des lieux solitaires et montueux qui recélaient, disait-on, les précieux trésors, objet de leur criminelle convoitise. Vers l'heure de minuit les deux magiciens se mettent à l'œuvre et commencent leurs enchantements et leurs évocations. Mais voilà que tout à coup les éclairs sillonnent l'espace, les éclats de la foudre ébranlent la montagne, le ciel paraît tout en feu, et un orage épouvantable se déclare accompagné de torrents de pluie. Ces hommes, réunis par l'espoir d'un gain coupable, sont frappés de terreur, et ils prennent la fuite dans toutes les directions. Renonçant à l'exécution de leur projet, les trois associés regagnent en tremblant chacun leur demeure, et les magiciens, de leur côté, retournent en Espagne. Quant au vieux mendiant espagnol, rentra-t-il aussi dans sa patrie? Nul ne le sait. Mais on ne l'a jamais revu dans le pays, et personne n'en a plus entendu parler.

Je serais heureux, mon cher Théodore, de visiter un jour avec vous les galeries souterraines retrouvées par M. Potel, et de faire aussi une ascension sur le Mondarrain, montagne remarquable qui domine le village d'Espelette, et dont la crête est couronnée par les débris d'un vieux château-fort.

Tout à vous de cœur. JULES.

ENCORE CAMBO.

CAMBO, le 8 Octobre 1852.

Vous désirez, me dites-vous, mon cher Théodore, que je complète les renseignements que je vous ai donnés sur Cambo. Me voici donc tout à vous; je tiens trop à vous faire plaisir pour ne pas mettre de l'empressement à vous satisfaire.

Je dois néanmoins commencer par vous dire qu'on ignore complétement à quelle époque remonte l'usage des eaux de Cambo. Les propriétés bienfaisantes en étaient-elles connues dans l'antiquité, ou bien ne le sont-elles que depuis quelques siècles seulement ? C'est là un point sur lequel ni la tradition orale ni les documents écrits n'enseignent absolument rien. Si cependant les Romains, comme on le prétend, sont venus dans ce pays, il est probable que ce peuple, qui avait une prédilection marquée pour les bains et qui a mis en honneur plusieurs sources minérales dont la réputation se soutient encore de nos jours, n'aurait pas manqué de rechercher, ici comme

partout ailleurs, les moyens de se donner cette jouissance qui était devenue un de ses premiers besoins. Dans ce cas, qu'y aurait-il d'étonnant à ce que l'on eût usé des eaux de Cambo même dans des temps fort éloignés de nous, bien qu'elles n'aient peut-être pas obtenu toujours la faveur qu'elles méritent et qui tend à croître chaque année?

Tout ce que je sais, c'est qu'en 1585, vous voyez que nous sommes bien loin des Romains, François de Noailles, évêque de Dax, était venu à Cambo dans l'espérance d'arrêter les progrès d'un mal cruel dont il était tourmenté. Ce n'était pas un homme ordinaire, mon cher Théodore, que ce François de Noailles: il était au contraire distingué par de grandes qualités jointes à beaucoup de vertus, et la France lui doit de la reconnaissance pour les services qu'elle en a reçus. Le roi Henri II apprécia ses talents et son habileté dans les affaires, l'attira à la cour, l'admit dans ses conseils et lui confia diverses négociations. Il l'envoya en Angleterre, à Venise, et jusqu'à Constantinople: partout François de Noailles sut défendre les intérêts de la France et se montrer habile diplomate. Durant son ambassade près de la Porte-Ottomane, il visita les Saints Lieux, parcourut la Syrie, explora l'Egypte: ses courses profitèrent à sa patrie. Ses libéralités, jointes à une conduite noble et ferme, réveillèrent, parmi les populations chrétiennes qu'il traversa,

les sympathies pour le nom français qu'avaient fait naître les Croisades. Nous lui devons en grande partie la prééminence que nous avons jusqu'à ce jour possédée en Orient sur les autres nations de l'Europe.

Cependant l'hérésie protestante avait fait invasion dans le diocèse de Dax, et commençait à y étendre ses ravages. A cette nouvelle, François de Noailles accourt au mileu de son troupeau et lui prodigue pendant quelques années tous les soins d'un pasteur actif et vigilant. Ce furent ces nouveaux travaux qui développèrent la cruelle maladie qui le conduisit à Cambo et dont il portait le germe depuis quelque temps : on avait espéré que les eaux minérales arrêteraient le mal; mais il était trop tard; l'art, les remèdes, les eaux furent impuissants. Le prélat, sentant approcher sa fin, se fit transporter à Bayonne, où il mourut le 15 septembre 1585. (1)

En fait d'archéologie, je ne connais ici, mon cher Théodore, que ce qu'on appelle le *Camp de César* et quelques *tumuli*. Ceux-ci sont assez éloignés du Haut-Cambo et proche du domaine de Hégoin. Situés dans un endroit écarté, inconnus aux archéologues, vous comprenez qu'ils n'ont dû être jamais explorés. Une légère excavation que présente l'un d'entr'eux, indiquerait

---

(1) *Histoire de la Gascogne*, par Monlezun.

peut-être le point par où il conviendrait de commencer le déblaiement du terrain. J'avais formé, avec quelques amateurs, le dessein d'y faire des fouilles. Mais le temps est fort pluvieux. Bientôt il me faudra quitter Cambo ; et je crains beaucoup que notre projet ne reçoive même pas un commencement d'exécution. Au reste, il existe également des *tumuli* entre le village d'Itsassou et celui de Cambo.

Bien que j'aie visité autrefois le *Camp de César*, j'ai tenu à le revoir, afin de ne vous donner que des renseignements exacts. Je suis donc monté à cheval avec un de mes amis qui a voulu m'accompagner. En y allant, nous nous sommes détournés un peu de notre route, afin de passer par la Bergerie, ce joli point de vue, chéri des étrangers ; et là, nous nous sommes donné le plaisir de contempler à notre aise le charmant diorama qu'on voit de cette hauteur. Puis nous sommes descendus vers le *Camp de César*, et, au bout de 15 ou 20 minutes, nous étions dans l'enceinte de ces vieilles fortifications. Mais ici nulle trace du passage des Romains : j'avais beau promener mes regards de tous les côtés, je ne retrouvais au milieu de tous ces grands travaux ni la position élevée de leurs camps, ni la régularité de leurs lignes. Des bas-fonds, des forêts épaisses, des ravins étroits, des coupures habilement ménagées dans les terres, de nombreuses sinuosités, des terrassements considérables, une

source vive et un ruisseau pour étancher la soif, tout semble avoir été autrefois disposé par la nature et par l'art pour mettre à l'abri des ennemis les enfants, les femmes, les vieillards, les troupeaux, les richesses; tout, en un mot, annonce évidemment un camp de défense construit par les indigènes. Telle m'a toujours paru l'opinion la plus probable; c'est aussi celle du chevalier de Cauna, ancien officier d'état-major et de cavalerie, homme d'un esprit ferme et judicieux, dont je vous ai déjà parlé et qui a visité le terrain plus d'une fois. J'ajouterai qu'à une autre époque j'avais profité des témoignages d'affectueuse sympathie que voulait bien me donner le général Noguès, commandant de la première brigade de la division des Pyrénées-Occidentales, pour lui demander son sentiment à cet égard. Ce général, ancien aide de camp et compagnon de gloire du maréchal Lannes, et qui, sous la tente et au bivouac, avait longtemps étudié l'histoire stratégique de l'Europe, m'assura qu'après avoir examiné attentivement la configuration et le système de défense de ce lieu, il n'avait su y voir qu'un camp des Aborigènes, et non point des Romains.

Je suis bien fâché, mon bon Théodore, de ne pouvoir donc vous apprendre qu'il ait existé à Cambo un véritable *Camp de César;* ce qui flatterait assurément bien plus l'imagination que le souvenir d'un camp de Barbares. Mais que puis-je y faire? *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* Que

Cambo s'en console cependant : les vieilles habitudes sont tenaces ; et, en dépit de la vérité, ce lieu n'en continuera pas moins de porter le nom de *Camp de César*.

Quant aux différentes industries, toutes sont également tombées, à l'exception de celle du chocolat. Celle-ci, au contraire, a une importance réelle et tend à prendre tous les jours plus de développement, d'abord à cause de l'excellence de la fabrication, et puis parce que le chocolat a donné la solution d'un problème fort difficile à résoudre, celui de *renfermer sous un petit volume de facile digestion une grande quantité de substance nutritive*. Depuis le rapport fait par un membre de l'Institut sur les falsifications auxquelles cette branche d'industrie est exposée, l'opinion publique se méfie des chocolats fabriqués à Paris. On sait qu'il y a des fabricants peu scrupuleux qui enlèvent au cacao le beurre ou la matière grasse qu'il contient pour le vendre à part, et y substituent l'huile d'olive ou d'amandes douces ; que d'autres remplacent la cannelle par divers aromates tels que les storax, calamite, baume du Pérou, etc. ; que quelques autres mélangent avec le cacao des matières farineuses, des graisses animales, des semences évulsives, afin d'avoir des produits à vendre à tous prix. Heureusement ces honteuses sophistications n'ont que peu ou point pénétré parmi les chocolats de nos contrées, qui ont acquis une si juste renommée sous

le nom de *Chocolats de Bayonne*. Notamment la fabrique de MM. Fagalde père et fils à Cambo jouit d'une confiance générale et méritée. Un choix rigoureux des matières premières, une fabrication habile, une réputation de probité qui ne s'est jamais démentie, lui ont conquis les suffrages des amateurs de chocolat, et les fins connaisseurs louent l'agréable parfum et l'exquise délicatesse de ses produits. Les pastilles qu'elle fait, pralinées ou à la crême, sont fort recherchées des dames.

Voici à cette occasion, une petite anecdote arrivée tout dernièrement. Le juge de paix des Landes, qui est venu à Cambo pour se défaire des fièvres intermittentes, et avec lequel j'ai de fréquentes relations, se trouve, comme le chevalier de Cauna et moi, logé chez les MM. Fagalde. Ayant eu connaissance du rapport dont je vous ai parlé plus haut, il nourrissait de fortes préventions contre cette substance alimentaire. Aussi avait-il soin de se rendre journellement dans la fabrique, afin de s'assurer par lui-même de la nature des matières employées et des procédés en usage. Après qu'il se fut parfaitement éclairé sur ce qui s'y passait : — « Je suis, me « dit-il un jour, tout à fait converti au chocolat. « — Comment ? est-ce que vous ne l'étiez pas « déjà ? — Oh ! non, tant s'en faut, je vous l'as- « sure ; mais je vois ici une honnêteté de fabrica- « tion vraiment admirable, et que je n'aurais

« jamais supposée. » Ces dernières paroles me frappèrent, et je vous les rapporte textuellement.

Au reste, le juge de paix, qui est en même temps membre du conseil général des Landes, et qui a appris, à ses dépens, à user avec modération des eaux minérales, n'a plus d'accès de fièvre ; il se flatte d'avoir réussi à se débarrasser complétement de l'ennemi domestique qui lui minait la santé ; je désire bien qu'il soit en effet désormais à l'abri de ses attaques.

Il y a un petit nombre d'années que Cambo a vu s'éteindre une de ces familles anciennes et honorables, qui exercèrent longtemps une heureuse influence au milieu de leurs concitoyens : c'est la famille de Sorhainde, dont plusieurs membres occupèrent avec distinction divers emplois ecclésiastiques et civils. L'un d'eux, Pierre de Sorhainde, fut conseiller du roi et lieutenant en la mairie de Bayonne ; un autre, premier échevin de la ville, tenant lieu de maire ; un autre, doyen du chapitre de la cathédrale ; un autre enfin, maire de Bayonne, de 1768 à 1770.

Deux des derniers rejetons de cette famille ont laissé dans leur pays des souvenirs bien différents ; Jean-Pierre de Sorhainde et son frère l'abbé de Sorhainde. Peut-être n'ignorez-vous pas, mon ami, que, parmi les Basques, les *Etchecojauns*, ou propriétaires de domaines, prennent le nom du domaine même sur lequel ils habitent. Voilà pourquoi Jean-Pierre de Sorhainde

fut beaucoup plus connu sous le nom d'Azanza que sous son propre nom. C'était un des héros de la balle, de ce noble jeu qui fait les délices des Basques : un seul rival pouvait lui être opposé avec quelque chance de succès, le fameux Perkain, des Aldudes. Mais tous les deux réunis eussent été invincibles ; ils n'auraient point trouvé de champion assez téméraire pour oser entrer en lice avec eux. Leurs combats attirèrent souvent des milliers de spectateurs sur les places de Cambo, de Saint-Palais, de Saint-Jean-de-Luz ; et plus d'une fois leurs victoires produisirent autant d'enthousiasme au milieu des populations basques que celles des vainqueurs des jeux olympiques en excitèrent jadis parmi les peuples de la Grèce. Aussi bien que les héros de Pindare, Azanza et Perkain trouvèrent des chantres dignes d'eux pour exalter leurs exploits ; et leurs hauts faits, célébrés en beaux vers basques par les poètes contemporains, furent chantés du fond des vallées de la Soule jusques au sommet des montagnes de la Biscaye et de la Navarre.

Tels ne sont pas, mon cher Théodore, les souvenirs qui se rattachent à la mémoire de l'abbé de Sorhainde. Lui aussi parut sur une place publique, mais non point comme son frère, comme Perkain, pour vaincre des rivaux de gloire et recevoir les applaudissements passagers de la foule : il y parut pour triompher du trépas lui-même et cueillir les palmes immortelles du martyre. C'é-

tait pendant les plus mauvais jours de la Révolution française. L'abbé de Sorhainde avait refusé de prêter le serment sacrilège qu'on exigeait des prêtres et que repoussait sa conscience. Il fut donc poursuivi, traqué comme une bête fauve, arrêté enfin, et dirigé vers Bayonne sous l'escorte de deux gendarmes à cheval et d'un garde national à pied. Durant le trajet, une négligence apparémment calculée des gendarmes fournit au prisonnier l'occasion de s'échapper; il franchit une clôture, pénètre dans une vigne, arrive à une seconde clôture qu'il franchit encore, et se jette dans un bois taillis; il se croyait sauvé. Malheureusement, il tombe et donne au garde national qui le serrait de près, le temps de l'atteindre et de le saisir. Conduit à Bayonne, il résiste à toutes les instances qu'on lui fait de nouveau pour l'engager à prêter le serment impie. Son procès fut vite instruit : on le condamna à mourir.

L'abbé de Sorhainde monta d'un pas ferme sur l'échafaud et s'écria d'une voix forte : *Vive la foi, vive la religion !* Aussitôt sa tête tomba sous le tranchant du fer; mais son âme monta au ciel pour recevoir la couronne des vainqueurs.

Quant au garde national, dont le zèle intempestif avait coûté la vie au héros chrétien, il fut blessé à la figure pendant la poursuite par une branche de vigne et perdit un œil à la suite de cette blessure. Pendant plusieurs années encore,

il porta sur le cœur le remords de son crime; et, quand arriva le terme de sa vie, ses derniers moments furent terribles; ils glacèrent d'épouvante tous ceux qui en furent les tristes témoins.

Adieu, bien cher Théodore. J'aimerais mieux vous dire de vive voix que par écrit à quel point je vous suis affectionné.

JULES.

LA GROTTE D'ISTURITZ. (1)

CAMBO, le 12 Octobre 1852.

MON CHER THÉODORE,

J'ai interrompu mes excursions depuis quelques jours, pour les reprendre demain ou après-demain. Mais en attendant que je vous écrive ce que j'aurai vu moi-même, voici la relation d'une visite faite par des amateurs à la grotte d'Isturitz; elle m'a paru assez curieuse pour vous être envoyée, et je pense que vous la lirez avec le même plaisir que moi. Je la tiens de l'un des visiteurs, qui a eu l'excellente idée de me l'adresser :

« Nous trouvâmes au delà de Hasparren une belle vallée, que nous traversâmes fort joyeusement, car nous étions nombreux et tous de bonne humeur. Nous suivîmes assez longtemps la grand'route de Saint-Palais ; puis, nous nous engageâmes dans un pays très-accidenté, et arrivâmes enfin au village d'Isturitz.

---

(1) Ce nom vient des mots *ichtil*, boue, et *urritz*, coudrier, qui entrent dans la composition de plusieurs noms propres, comme *Ichtilart*, *Urritzburu*, *Urritzaga*.

« En face de nous se dressait un monticule, surmonté d'une vieille tour (1) au-dessous de laquelle se trouve la fameuse grotte, but de notre pérégrination. Nous gravîmes jusque-là par un sentier étroit et rocailleux. En entrant dans la grotte, nous allumâmes une dizaine de bougies et deux torches de paille pour nous guider dans le labyrinthe et en voir les curiosités.

« La montagne est pleine de boursoufflures et de cavités intérieures qui lui donnent une étonnante sonorité : c'est un amas de rochers, couchés sans ordre les uns sur les autres ; le calcaire y domine; les eaux pluviales s'infiltrent au travers de toutes les fissures, de tous les interstices ; elles se chargent, dans leur passage, de carbonate de chaux, qui s'attache aux parois de la grotte ou tombe à terre en formant ici des stalagmites, et là des stalactites, dont les dessins bizarres excitent l'admiration des touristes. Bien que l'imagination nous peignît d'avance le spectacle qui allait se déployer à nos yeux, nous ne pûmes néanmoins nous empêcher de pousser des exclamations de surprise à la vue d'une foule d'objets curieux, qui semblaient se multiplier de tous côtés comme par enchantement. Ici c'était

---

(1) Près de cette tour, il en existait deux autres, qui ont disparu ; et toutes trois étaient environnées de murs solides dont on aperçoit encore les fondements.

(*Note de l'Auteur.*)

une colonne ornée d'hiéroglyphes encadrés dans des arabesques errant sur le fût de la colonne : là c'était une chaire qui semblait attendre l'orateur. Je m'y précipitai par un mouvement naturel, et au lieu d'entamer un beau discours sur les merveilles de la nature, je poussai le cri national des Basques, cri auquel tous mes compagnons répondirent à l'envi ; et ces intonations gutturales si diverses, répétées par les mille échos souterrains de la montagne, se prolongèrent pendant plusieurs minutes avec les effets d'acoustique les plus singuliers. Nous écoutâmes longtemps; et le bruit avait cessé, que nos oreilles restaient encore attentives, comme si quelque chose d'extraordinaire devait se manifester autour de nous. Mais ni les fées ni les génies de la montagne ne s'émurent, et nous partîmes tout à coup d'un rire homérique dont les éclats allèrent se perdre dans les profondeurs de la montagne.

« S'agit-il d'intérêt, de calcul, de combinaisons, l'homme s'isole, devient méfiant, égoïste. Mais qu'une réunion d'individus se trouve placée sous le même courant électrique de la joie ou du malheur, elle n'a plus qu'un sentiment commun à tous, elle n'agit plus que par sympathie. Et c'était bien notre cas. Les effets de cette sympathie sont si réels, qu'après le bruyant éclat de rire dont j'ai parlé, quatre de mes compagnons firent jouer en même temps les ressorts de leurs carabines, comme s'ils eussent obéi à une consi-

gne secrète, et une quadruple détonation sembla ébranler la montagne sur sa base de rochers. A un assourdissement complet succédèrent de longs tintements d'oreilles ; nous restâmes un instant sous l'empire d'une terreur secrète qui, nous rendant à nous-mêmes, nous fit trop tard songer au danger d'une pareille action. Et en effet, sans parler des ricochets, une commotion aussi forte que celle causée par quatre armes à feu détonnant à la fois, n'était-elle pas capable de causer la chute de nombreuses stalactites suspendues au-dessus de nos têtes? C'est ce que nous nous dîmes sur un ton fort bas.

« Mais si les stalactites, fort heureusement pour nous, ne bougèrent point, une foule innombrable de chauve-souris prit l'alarme que nos premières clameurs n'avaient pu leur donner ; elles s'enfuirent du dôme obscur et élevé où elles habitaient en société et voltigèrent en tout sens, en poussant des cris aigus. Leur nombre est si considérable dans cette grotte, qu'elles ont formé en divers endroits des gisements de guano. Un agriculteur des environs a eu l'idée de transporter cet engrais sur ses terres ; mais il n'a pas, dit-on, obtenu l'effet prolifique du guano du Pérou.

« Nous visitâmes les conduits et les détours de la grotte, marchant, tantôt droits et la tête haute, tantôt baissés sur nos genoux, et tantôt rampant sur la terre comme des lézards. C'étaient partout des œuvres ébauchées, telles qu'on en

trouve dans l'atelier abandonné d'un statuaire. Ce qui nous arrêta le plus de temps, ce fut une draperie qui se détachait en ronde-bosse d'une des parois de la grotte : l'eau carbonatée, suintant au travers des feuillures régulières d'un roc immense, puis, tournant en demi-cercle, tantôt à droite, tantôt à gauche, avait formé le dessin d'une draperie relevée d'une exquise élégance. Je ne sais si l'éponge de Protogène produisit réellement ce bel effet de l'écume tombant de la gueule du chien de Jalise; mais j'ai vu, de mes yeux vu, des draperies dues au hasard et dont les replis moelleux semblaient défier le ciseau du plus habile sculpteur. Mais là, comme ailleurs, tout change : la colonne, dont vous avez admiré l'élégante désinvolture, n'est plus, après quelque temps, qu'une masse informe et sans vie; ces feuillages, ces animaux fantastiques dont vous avez envié la possession, sont effacés, détruits par le carbonate, sous une couche nouvelle dépourvue d'agréments. D'autres objets non moins curieux se montrent, il est vrai, bientôt à leur place; mais le même sort les attend... Tout passe, hélas! ici bas; et nous aussi nous passons, et d'autres nous succéderont qui passeront tout comme nous.

« La fraîcheur nous avait saisis; la grotte, d'ailleurs, avait saturé notre curiosité du spectacle de ses merveilles; nous sentîmes encore plus vivement le besoin de sortir des entrailles de la

terre, que nous n'avions éprouvé d'ardeur à y pénétrer pour leur dérober leurs secrets. La lumière des flambeaux nous était devenue odieuse ; c'est avec une sorte d'impatience que nous nous élançâmes impétueusement au dehors. Quel bonheur de nous retrouver sous les chauds rayons du soleil ! Un de mes compagnons jeta de toute la vigueur de son bras au pied de la montagne la bougie qu'il tenait à la main. Nous nous assîmes un instant sur des quartiers de rocher ; nous causions et nous nous laissions pénétrer avec volupté de la douce chaleur des rayons solaires. Enfin nous gravîmes jusqu'à la petite tour isolée, qui semblait placée là pour veiller à la sûreté des chaumières de la vallée. Des figuiers plantés çà et là entre les rochers par la main de Dieu, offraient des fruits magnifiques aux oiseaux du ciel, qui les becquetaient à cœur-joie. Nous eûmes la mauvaise pensée de les leur disputer. Nous envahîmes l'arbre le plus rapproché ; mais quelle déception ! elles étaient d'une horrible amertume ; et nous nous empressâmes de jeter bien loin de nous les fruits trompeurs.

« La tour est une petite fortification de forme ronde, qui pouvait contenir au plus une dizaine de défenseurs, mais qui devait avoir tout autour des fossés et des logements pour un plus grand nombre de soldats. Il est d'usage de faire remonter aux Romains, ou pour le moins aux Maures, les vieilles constructions que l'on rencontre ainsi

dans les lieux déserts. Toutefois nous avouerons que la tour d'Isturitz ne porte point le cachet d'une antiquité aussi reculée ; nous pensons plutôt que sa construction date du temps des guerres de religion, lorsque le comte de Luxe et le seigneur de Domezain soutenaient, à la tête des Basques, le parti catholique en Navarre contre les violences de Jeanne d'Albret. Les Basques du Labourd, par esprit de confraternité et par attachement à la religion catholique, pourvoyaient à l'entretien du corps d'armée Bas-Navarrais, et lui fournissaient aussi des volontaires. La tour d'Isturitz, postée aux confins des deux cantons, semble indiquer qu'elle n'était là que pour conserver les communications entre le Labourd et la Navarre.

« Au pied du monticule, nous vîmes une chose assez rare : la petite rivière d'Arberoue, qui est un des affluents de la Bidouze, pénètre du côté du midi dans les flancs de la montagne, qu'elle traverse par un canal souterrain pour aller ressortir du côté du nord. Près de là, sur ce même cours d'eau, se trouve une petite scierie de marbre, dont l'exploitation est aujourd'hui abandonnée.

« Nous descendîmes dans un bosquet de chênes magnifiques, pour nous étendre à leur ombre et vider nos paniers de provisions. Nous ne fûmes pas peu surpris d'y trouver pour hôtes deux ou trois cents papillons de nuit, aux couleurs éclatantes. C'est une espèce qui serait recherchée, si

elle était plus rare, car elle est fort belle. Nous nous gardâmes bien de déranger ces hôtes brillants des bois ; nous nous estimions heureux d'être leurs voisins, et nous jouissions trop de les voir jouer ensemble. Après nous être suffisamment reposés et restaurés, nous rentrâmes aussi joyeusement que nous étions partis. »

Ici se termine la relation qui m'a été envoyée. Je serais charmé d'apprendre, mon cher Théodore, que la lecture vous en a intéressé.

Je suis toujours de cœur votre dévoué ami.

JULES.

LA CHAPELLE ET L'ERMITE D'AINHOA.

CAMBO, le 11 Octobre 1852.

MON CHER THÉODORE,

Je vous annonçais dans ma dernière lettre que j'allais recommencer mes courses interrompues. Hier, je suis monté à la chapelle d'Ainhoa, qu'on m'avait signalée comme un des plus jolis points de vue du pays ; je n'ai point été trompé. Pour y aller, on passe à Espelette, et puis on gravit un monticule à travers des sentiers qui sont presque impraticables en hiver.. Peu d'instants avant d'arriver à la chapelle nous avons remarqué une roche, le long de laquelle descendent plusieurs filets d'eau, et qui était toute tapissée de grassettes à grande fleur (1). Cette roche doit être d'un aspect ravissant, lorsque mille fleurs, portées sur des hampes fines et légères, viennent, au retour du printemps, l'émailler comme à l'envi des tendres couleurs de leurs larges corolles bleues. Une dame d'Espelette employait avec

(1) *Pinguicula grandiflora.*

succès la grassette, pour guérir les enfants du peuple de l'horrible maladie de la teigne. Aujourd'hui qu'elle n'est plus, l'usage de son remède n'a pas été oublié, et on ne manque pas d'y recourir, dès qu'il se manifeste un cas qui en demande l'emploi.

La chapelle d'Ainhoa, dédiée, comme celle d'Aranzazu, à Notre-Dame de l'Aubépine, attire en foule les populations d'alentour en certains jours de fête et dans les temps de calamité ; et, malgré cette dévotion, elle ne laisse pas que d'être bien pauvre, et d'appeler à grands cris une prompte restauration. Elle est située sur l'un des flancs du mont Axulay, qui s'aplatit vers la moitié de sa hauteur pour former une espèce de plate-forme, sur laquelle elle est construite. Quel délicieux tableau la nature présente aux regards de ceux qui veulent bien visiter la modeste chapelle d'Ainhoa et son humble ermitage ! Ici la vue ne va point se perdre dans un lointain vague et confus ; mais les objets apparaissent d'une manière assez distincte, pour qu'on puisse les reconnaître, les contempler, et en jouir. Devant soi, on voit au loin l'Océan comme une large bande azurée qui termine l'horizon ; puis, ce sont les côtes de la mer, Saint-Jean-de-Luz et le fort Socoa, Ciboure avec la hauteur de Bordagain veuve de sa chapelle, Biarritz avec son phare, Bayonne et sa cathédrale, les flots confondus de l'Adour et de la Nive qui longent les sables du Blanc-Pi-

gnon ; une foule de villages, plus ou moins rapprochés les uns des autres, sont dispersés çà et là dans toute la campagne ; on aperçoit à ses pieds Ainhoa avec son joli groupe de maisons et son clocher élancé ; il paraît là, planté au milieu des terres cultivées comme au milieu d'un fertile jardin. A gauche, le village espagnol d'Urdach se trouve encaissé par des montagnes verdoyantes, et ne laisse voir que les quartiers de Landibar et d'Acuerdy avec la chapelle de San Estevan. Un peu plus loin, sur la lisière des Pyrénées, s'étend un autre village navarrais ; c'est Zugarramurdy, patrie du banquier espagnol Fagoaga ; le dialecte qu'on y parle est aussi noble et aussi beau que celui de Sare. Enfin, pour que rien ne manque à ce magnifique tableau, on a derrière soi la chaîne des monts Pyrénées, qui se prolongent majestueusement jusques sur les bords de l'Océan.

Nous sommes descendus à Ainhoa par une pente rapide. On n'y trouve qu'une seule rue, mais large et spacieuse, à travers laquelle passe le grand chemin qui conduit à Pampelune. Des écrivains distingués ont raconté avec tout l'enthousiasme de l'admiration que les Chinois ont inventé l'art de couper les collines en forme d'amphithéâtre pour les mettre en état de culture. Que ne sont-ils venus à Ainhoa ? et que n'ont-ils jeté un coup d'œil observateur sur les champs situés derrière le village ? Ils auraient reconnu

qu'il n'était pas besoin d'aller aussi loin que la Chine pour trouver des inventeurs de cette méthode, tout ingénieuse qu'elle est.

La mine de fer, découverte par M. Potel, est sur un terrain qui appartient à Ainhoa. Proche de cet endroit, on rencontre des restes de vieilles murailles cachés en partie par les bruyères et les buissons sauvages; ce sont les débris d'une forge considérable que l'on y avait élevée dans les siècles passés. On dit que l'on y travaillait non-seulement le fer, mais encore le cuivre et l'argent; ce qu'il y a de sûr, c'est que le cuivre ne manque pas dans les mines des environs, et que M. Potel a extrait quelques gouttes d'argent d'un morceau de minerai. Hélas ! là où l'on voyait autrefois de vastes édifices et de nombreux ouvriers; là où retentissaient et les cris des hommes et le bruit continuel des marteaux, il n'y a plus que des ruines, la solitude, et un silence de mort. Ainsi périssent tôt au tard les œuvres sorties de la main de l'homme, quelque solides et durables qu'elles paraissent.

Ainhoa a donné le jour à MM. Labartette et Pérochéguy, l'un qui fut évêque de Véren et vicaire-apostolique de la Cochinchine, ami et coadjuteur du célèbre évêque d'Adran; l'autre qui devint lieutenant provincial d'artillerie et commandant de l'artillerie du royaume de Navarre. Les lettres écrites par M. Labartette ont été publiées en partie dans le recueil intitulé : *Nouvelles*

lettres édifiantes et curieuses ; elles renferment des détails fort intéressants sur les lointaines contrées qu'il était allé habiter. Jean de Pérochéguy, qui vivait vers le milieu de l'avant-dernier siècle, servit l'Espagne pendant plus de cinquante ans. Il est auteur d'un livre qui a pour titre : *L'Origine de la nation Basquaise, et de sa langue, de laquelle sont issues les monarchies française, espagnole, et la république de Venise.* Voilà bien un titre, mon ami, qui promet beaucoup, hélas ! beaucoup plus qu'il ne saurait tenir.

Si vous aviez pu visiter Ainhoa, mon cher Théodore, il y a trente ou quarante ans, vous auriez peut-être rencontré, humblement monté sur un âne, un petit vieillard à l'œil vif et au front serein, tout de noir vêtu de la tête aux pieds, ridé, mais non point courbé par l'âge ; son large surtout, taillé et boutonné jusqu'en bas en forme de soutane, était fait d'étoffe grossière ; et le chapeau, qui couvrait sa tête, dénotait évidemment qu'il était du prix le plus infime. N'importe qu'il s'arrêtât devant une simple ferme ou devant la maison d'un riche *Etchecojaun,* la porte s'ouvrait incontinent pour le recevoir. Rencontrait-il sur sa route homme, femme ou enfant, un visage épanoui montrait combien on était heureux de le voir ; on s'empressait de le saluer, et lui, savait toujours puiser dans son excellent cœur, pour les leur adresser, des paroles bienveillantes et affectueuses qui allaient droit à l'âme

de ces braves gens. Ce petit vieillard était l'Ermite d'Ainhoa; c'est ainsi qu'on l'appelait généralement, quoiqu'étant né à Ainhoa même, on sût bien que son vrai nom était Jean-Baptiste Béhérèche. Or, Jean-Baptiste Béhérèche, encore enfant, avait été souvent témoin du concours des fidèles à la chapelle de Notre-Dame de l'Aubépine; son jeune cœur s'était plus d'une fois ému à la vue des pieux hommages que l'on y rendait à la Reine du ciel et de la terre, et alors il s'était senti fortement inspiré de consacrer sa vie tout entière à l'honorer.

Un ancien ermitage existait adossé à la chapelle de Notre-Dame; c'est là que, renonçant à tout, il se retira à peine âgé de dix-sept ans, et qu'il se voua pour toujours au service de la Sainte Vierge. Il partagea dès lors tout son temps entre les soins qu'il donnait à la chapelle, le travail des mains, et la prière; le seul délassement qu'il se permit, était de chanter les louanges de Marie; il aimait à célébrer dans des cantiques pleins d'une naïveté touchante ses vertus, sa puissance, ses bienfaits et les merveilles qu'elle avait opérées. Bientôt, remarquant l'ignorance dans laquelle croupissaient les petits pâtres et les petits paysans de son voisinage, il ouvrit dans son ermitage une école gratuite où ils accoururent de tous les côtés, et où il leur distribuait une instruction proportionnée à leurs besoins. Là, sur le flanc nu et un peu sauvage du mont Axulay,

il leur enseignait, lui le pauvre Ermite, une morale infiniment plus sublime que celle que, dans Athènes, enseigna le *divin* Platon sous les portiques et les délicieux ombrages des jardins d'Académus. Il leur apprenait à aimer Dieu et le prochain, à honorer leurs parents, à être bons, sobres et laborieux; c'était, en un mot, la morale que le fils de Dieu avait apportée à la terre, qu'il inoculait dans ces cœurs tout neufs et encore ignorants du mal. Après les enfants, vinrent les pères et les mères. L'ascendant que l'Ermite d'Ainhoa exerçait sur les premiers, passa naturellement jusques sur les seconds. Il s'en servit pour leur inspirer en toute circonstance des pensées qui tendaient sans cesse vers le bien. Que de consolations, d'encouragements, de salutaires conseils ne leur prodigua-t-il point durant sa longue vie! Et combien lui-même, à son tour, ne recueillit-il pas de reconnaissance et de bénédictions de leur part! Deux événements vinrent seuls troubler cette paisible et pure existence durant l'espace de 70 ans. La Révolution française, qui avait forcé la plupart des prêtres à fuir de leurs églises, n'avait pu détacher l'Ermite d'Ainhoa de la chapelle de Notre-Dame de l'Aubépine. Grâce à lui, elle était toujours restée ouverte à la dévotion des fidèles. Mais par suite de la guerre qui éclata entre la France et l'Espagne, elle vint à être renversée et détruite. Il est impossible de dire l'affliction du pauvre Ermite à

la vue d'un tel spectacle. Dès que la guerre fut terminée, il s'arme de courage, se met à parcourir toute la contrée, recueille partout des offrandes, et vient à bout de rétablir sa chapelle bien-aimée. Hélas ! vingt annés s'étaient à peine écoulées, qu'elle fut démolie une seconde fois. C'est en 1814 que les Français l'abattirent de nouveau pour établir à sa place une batterie de canons. L'infortuné vieillard, alors âgé de 80 ans, en eut l'âme percée de douleur. Il surmonta néanmoins son chagrin, et aussitôt après la cessation de la guerre, lui, qui était trop pauvre pour posséder un cheval, monte modestement sur un âne, il se transporte de maison en maison, de village en village, demandant partout quelques pièces de monnaie au nom de Dieu et de Notre-Dame de l'Aubépine. Qui aurait pu repousser sa demande ? Il se trouve bientôt en possession d'une faible somme qu'il juge suffisante pour l'exécution de son dessein, se met à l'œuvre, et a la consolation de voir, avant de mourir, sa chapelle chérie se relever de ses ruines. Alors il réunit encore dans son Ermitage les petits pâtres et les petits paysans d'alentour, reprend pour eux le cours de ses leçons, et donne plus d'une fois à leurs parents d'utiles et sages conseils ; il se plaisait, malgré son grand âge, à chanter encore, de sa voix devenue vieille et chevrotante, les mêmes cantiques qu'autrefois il avait aimé à chanter en l'honneur de Notre-Dame de l'Aubépine. Ainsi

vécut avec la réputation d'un très-saint homme, Jean-Baptiste Béhérèche, qui fut plus connu pendant 71 ans de sa vie sous le nom populaire d'*Ermite d'Ainhoa*. Il mourut en 1822, âgé de 88 ans, et emporta dans la tombe également les regrets du riche et du pauvre.

Je finis brusquement mon interminable lettre. Adieu, cher Théodore. Tout à vous de cœur.

JULES.

USTARITZ. (1)

CAMBO, le 16 Octobre 1852.

Voici ma dernière lettre, mon cher Théodore. Dans deux jours je quitte Cambo, et ces riantes campagnes que j'aimais tant à parcourir, et ces eaux qui m'ont fait tant de bien. Je serai donc bientôt près de vous, et alors nous causerons *os ad os* des mille choses que nous n'avons pu nous dire de si loin.

En ce moment j'arrive d'Ustaritz, gros bourg situé sur la rive gauche de la Nive, entre Cambo et Bayonne. C'est là que j'ai terminé le cours de mes pérégrinations. J'ai commencé par visiter

(1) Ce nom vient des deux mots *uzta,* moisson, et *haritz,* chêne. Si l'opinion qui le fait dériver de *uste-haritz,* jugement sous les chênes, paraît avoir quelque chose de plus poétique, des hommes, très-versés dans la langue basque, la regardent, non sans raison, comme peu conforme au génie de cette langue.

son église, qui est sans contredit une des plus anciennes du Labourd. Bien que son architecture soit des plus simples, elle n'est pourtant pas tellement dépourvue de caractères architectoniques, qu'on ne puisse, avec quelque certitude, la faire dater du XIIIe siècle. C'est, comme vous le voyez, la belle époque de l'architecture religieuse, celle où l'on travaillait à la construction de la cathédrale de Bayonne. L'église d'Ustaritz dessine un plan rectangulaire qui se termine à pans coupés. Ses murs sont construits en pierres d'appareil et renforcés, de distance en distance, par des contreforts à retraits. Les portes ogivales, ornées de plusieurs voussures, et les fenêtres à lancettes de l'abside sont les principaux caractères qui permettent de fixer l'âge du monument. Toutes les dispositions intérieures sont d'une date bien récente, comparativement à celle de la construction. Cette église réclame d'urgentes réparations ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les lézardes qui sillonnent les murs, et de vérifier l'état déplorable des lambris de la voûte.

De là, je suis monté au château de Haïtze, où réside, entourée de respect, la famille de Laborde-Noguez. Il est placé dans un site magnifique. On trouve dans ses salons plusieurs portraits remarquables, entr'autres ceux du fameux abbé de Saint-Cyran et de son neveu l'abbé de Barcos. C'est au château de Haïtze que la véné-

rable maréchale Exelmans, après la catastrophe qui lui a enlevé son mari, s'est retirée auprès de sa fille et de son gendre.

Près de ce château, on voit encore l'antique bois de chênes, où se réunissaient jadis les États du Labourd. Cette réunion s'appelait, en langue basque, *bilçar* ou *assemblée des anciens*. L'étymologie du mot *bilçar* est exactement la même que celle du mot latin *senatus, senum cœtus*. C'est au bois de Haïtze que se rendaient les propriétaires, les chefs de famille, pour régler les affaires administratives de toutes les communes du Labourd. Là, debout, adossés à des chênes séculaires, appuyés sur leurs bâtons de néflier, ils discutaient, ils délibéraient en liberté, et ils rendaient des décisions qui ont fait plus d'une fois plier la volonté des rois de France et de Navarre en vertu des *fueros* ou priviléges du pays. Deux blocs de rocher servaient de siéges au président et au secrétaire; un autre bloc, dont la surface avait été grossièrement polie, était la table sur laquelle s'inscrivaient les délibérations et les arrêtés pris par l'assemblée. L'origine du *bilçar* se perd dans la nuit des temps; on la croit antérieure à l'établissement du christianisme parmi les Basques. Ce qui donne beaucoup de fondement à cette opinion, c'est que les prêtres s'en trouvaient exclus, bien que le pays fût profondément religieux; sans doute qu'on n'avait pas cru devoir toucher à la constitution primi-

tive, qui réglait l'administration des affaires publiques.

Ustaritz, dans ses beaux jours, a été le siége d'un grand tribunal de justice civile et criminelle et l'entrepôt d'un commerce de laines entre l'Espagne et la France. Mais, depuis un demi-siècle, *bilçar*, tribunal de justice, entrepôt de commerce, tout a disparu ; les maisons elles-mêmes tombaient en ruines ; les progrès de la décadence devenaient d'une effrayante rapidité, lorsque quelques-uns de ses enfants ont entrepris de lui rendre une partie de son ancien lustre. Parmi eux on compte plusieurs de ceux que les Basques appellent des *Indiens;* ce sont des hommes qui, étant allés chercher au delà des mers une fortune qui leur faisait défaut dans leur patrie, sont revenus plus tard jouir tranquillement de biens amassés au loin par leur industrieuse activité. Aussi Ustaritz prend-il depuis quelque temps un aspect tout nouveau. Une grande route et un pont récemment construit, des maisons ou neuves ou refaites à neuf, une foule d'autres travaux d'amélioration exécutés depuis peu, ont commencé à lui donner un air de vie et de jeunesse qu'il avait complétement perdu. Il est même question en ce moment de restaurer son église si vénérable par son antiquité, ou bien d'en bâtir une autre qui serait d'un beau style gothique.

On voit à Ustaritz les ruines d'une ancienne chapelle, qui rappellent les plus touchants sou-

venirs. Lorsque les incursions répétées des Suèves, des Alains et des Goths eurent déraciné dans toute cette contrée la religion catholique, le petit nombre des fidèles qui échappèrent à leur fureur, s'assemblaient, d'après une constante tradition, dans cette chapelle, dédiée à sainte Madeleine. C'est là, dans la profondeur des forêts et dans l'enfoncement d'un étroit vallon, qu'ils venaient adresser à Dieu leurs prières et confier leurs morts à une terre sainte; c'est encore là que saint Léon, se rendant dans la Navarre pour évangéliser les habitants de ce pays, vint s'agenouiller et recommander à Dieu le succès de sa mission. On a fait dernièrement les plus louables efforts pour conserver à ce lieu vénérable sa destination religieuse en y fondant un couvent de la Trappe. Mais, hélas! ils n'ont pas été couronnés de succès. Peut-être voudra-t-on les renouveler avant longtemps. En ce cas, je forme des vœux ardents pour que cette fois ils soient plus efficaces qu'ils ne l'ont été jusqu'ici.

Ustaritz a produit plusieurs hommes remarquables. Ce sont d'abord deux frères, Louis et Martin Duhalde, tous deux directeurs au Séminaire de Larressore, tous deux morts curés de Saint-André à Bayonne. Louis Duhalde était, d'après le témoignage de ses contemporains, un profond théologien; il fut avant la Révolution supérieur du grand et du petit Séminaires de Larressore. Martin, doué d'une imagination brillante, possé-

dant également bien les auteurs français, latins et grecs, s'était fait une grande réputation comme orateur chrétien. Un jour, une grande partie des ecclésiastiques du diocèse de Bayonne étaient réunis pour assister à une retraite. Voilà que le prédicateur, que l'on avait appelé de bien loin pour la prêcher, tombe malade et se trouve dans l'impossibilité de continuer ses prédications. M. de la Ferronnays, évêque de Bayonne, qui était présent, ne sachant que faire, s'adresse à Martin Duhalde, et l'engage à remplacer l'orateur malade. Prédicateur improvisé de la retraite, celui-ci monte en chaire plusieurs fois par jour pendant près d'une semaine, étonne et charme son auditoire par des discours où l'on trouve à la fois l'instruction la plus variée et les mouvements oratoires les plus chaleureux. Cependant le prédicateur étranger avait plutôt éprouvé une indisposition qu'une maladie ; il put écouter les derniers discours de Martin Duhalde, et fut ravi d'admiration : « En vérité, dit-il à M. de la Fer« ronnays, quand on a chez soi de semblables « orateurs, je ne comprends pas qu'on aille en « chercher au dehors. » Martin Duhalde est auteur d'un livre basque fort estimé, qui est intitulé : *Meditacione handiac*.

Nous citerons ensuite Dominique, Dominique-Joseph et Léon Garat, trois frères encore, tous les trois avocats ; les deux premiers au parlement de Bordeaux, le troisième au tribunal

d'Ustaritz. Dominique et Dominique-Joseph furent en outre députés aux États-Généraux; mais le premier se retira de la vie publique aussitôt après la clôture de la session, tandis que le second continua longtemps d'y figurer comme orateur, législateur, homme d'Etat, professeur, écrivain politique. Quant à Léon Garat, la célébrité ne lui manqua point dans son pays, qu'il ne voulut jamais quitter. C'était un homme d'un esprit lucide, d'un jugement sain, d'une raison très-ferme. On connaît l'anecdote rapportée à son sujet par M. de Jouy :

« Un jour, au milieu d'un jeu de paume où il était acteur, un de ses clients vient le prendre par le bras : — *Il faut absolument que vous me « fassiez une requête,* lui dit-il; *si je ne la donne « pas ce soir, je suis perdu.* » Léon se fait apporter une écritoire, écrit la requête sur la pierre qui servait de *butoir,* et gagne la partie de paume et le procès. »

Aux trois frères Garat, il faut joindre un des fils de Dominique, Pierre-Jean Garat, le célèbre chanteur, dont la voix n'était ni un ténor, ni une basse, ni une haute-contre, ni un baryton, mais un concordant, c'est-à-dire un résumé de toutes les voix, un composé de tous les registres. Joignant au talent le plus admirable une ridicule fatuité, il fut à la fois le type de l'*incroyable* et le chef de l'école musicale française qu'il sut concilier avec l'école italienne.

Il s'était déclaré l'adversaire de la lettre R, et l'avait impitoyablement bannie de son langage. La *paole d'honneu de Gaat* fit fortune dans les cercles de Paris. Il se présenta un jour chez M. Halsouet, marchand drapier à Bayonne, lui demandant *du da noi*. — Qu'entendez-vous par là? lui dit M. Halsouet. — *Du da noi, du da noi,* répétait Garat; vous ne savez donc pas ce que c'est que *du da noi?* et il montrait un pan de son habit de drap noir en criant : en voilà *du da noi!*

Enfin, Ustaritz a vu naître M. l'abbé Dassance, l'un des littérateurs les plus distingués de notre époque. M. Dassance est du petit nombre des écrivains modernes qui sont restés fidèles aux bonnes traditions littéraires. Dans son style toujours pur, clair, élégant, il y a comme un parfum du dix-septième siècle. (1)

C'est encore de ce village qu'est sorti, dit-on, un des plus fameux économistes de l'Espagne, don Hilario de Ustariz. Son principal livre, qui a pour titre : *Théorie du commerce et de la marine,* est fort estimé; il a été traduit en français par Forbonnais.

Je suis donc arrivé, mon cher Théodore, à la fin de mes récits comme au terme de mon séjour à Cambo. Croiriez-vous bien que pour moi main-

---

(1) M. Nérée Dassance est mort le 26 janvier 1858, chanoine de la cathédrale de Bayonne.

tenant la pensée d'un prochain départ n'est pas sans quelque regret ? A vrai dire, je serais coupable d'ingratitude, si je méconnaissais ce que je dois à Cambo, où j'ai trouvé à la fois plaisir et santé. Aussi, comme je ne tiens nullement à passer dans le monde pour un ingrat, je pars avec la résolution de revenir dans ce charmant pays dès que le printemps l'aura de nouveau paré des mille attraits dont il a coutume de l'embellir. Adieu, cher Théodore ; je vous dirai bientôt, tête-à-tête, que je suis le plus dévoué de vos amis.

JULES.

NOUVEAU SÉJOUR

A CAMBO.

CAMBO EN 1858.

CAMBO, le 10 Juin 1858.

Me voici donc de nouveau à Cambo, mon cher Théodore; j'y suis depuis presque une semaine, fort disposé comme toujours à reprendre ma correspondance avec vous. Les lettres des amis ne sont-elles pas un dédommagement à leur absence? Oui, elles le sont, je le sens bien, et je ne doute pas que vous ne le sentiez aussi. Mais puisqu'il fallait nous dire adieu pour un grand mois, je ne saurais au moins être fâché d'être venu ici en ce moment; car si ce pays est joli toujours, il l'est surtont dans la saison où nous sommes. C'est à présent, plutôt qu'en aucun autre temps de l'année, que l'on peut voir Cambo dans ses plus beaux atours. On dirait que le printemps s'est complu à y répandre tous ses charmes les plus séduisants. Oh! que la nature s'y montre belle avec son grand manteau de verdure tout émaillé de milliers de fleurs! On respire ici comme un air de fraîcheur et de jeunesse; il y a comme une sève vivifiante qui semble circuler autour de vous et dans vous. Je ne

suis pas surpris que bien des malades, sous une influence pareille, renaissent à l'espérance, ni qu'ils reviennent à des idées d'avenir, à des projets depuis longtemps abandonnés : c'est qu'ils sentent toutes leurs fonctions acquérir une activité plus grande, et que la vie se manifeste en eux avec plus d'énergie.

Cambo, mon cher Théodore, a fait plus d'un progrès depuis les dernières lettres que je vous ai adressées, et il est en voie d'en faire de plus grands encore. L'établissement thermal a reçu un développement important par une nouvelle construction qui s'est élevée tout à côté; il y a gagné bon nombre de chambres de bains, chose indispensable vu l'encombrement des baigneurs et la difficulté de les satisfaire durant une partie de la saison. On a creusé derrière ce nouveau bâtiment une piscine commune; c'est là une très-heureuse innovation; elle tournera au profit des pauvres gens qui pourront dorénavant se procurer des bains sulfureux à des prix très-modérés. J'ai aussi remarqué avec satisfaction qu'on a nivelé le terrain aux environs de l'établissement; on y a fait des déblais et remblais considérables. De sorte qu'aujourd'hui on se promène avec infiniment d'agrément sous les délicieux ombrages des eaux.

Ce n'est pas tout. Un travail bien plus important et plus coûteux vient d'être exécuté. Jusqu'à présent il n'y avait sur ce point aucun pont pour

traverser la Nive, ni, une fois qu'on l'avait traversée sur un méchant bateau, aucun chemin pour arriver à un but quelconque. Les promeneurs étaient condamnés à parcourir sans cesse la rive gauche de la rivière, sans pouvoir se donner la licence de toucher à la rive droite, à moins d'aller chercher fort loin le pont de bois qui unit entr'eux le Haut et le Bas-Cambo. Il n'en sera plus ainsi désormais. Un élégant pont suspendu a été construit sur la Nive tout proche de l'établissement thermal; et de là un chemin de récente création vous conduit dans les hauts quartiers de Cambo et jusqu'à la route impériale qui les relie avec Hasparren et l'arrondissement de Mauléon. Aussi les promenades sont-elles plus nombreuses, plus variées; et les amateurs d'excursions ont-ils de nouvelles facilités pour satisfaire leur goût.

Il serait fort heureux que l'administration des ponts et chaussées s'occupât également de rétablir le pont qui se trouvait autrefois entre Cambo et Espelette, et qui a été enlevé par une inondation. Il y a déjà plusieurs années qu'il n'existe plus; et rien n'annonce qu'on songe à le remplacer prochainement. L'absence de ce pont n'est cependant pas sans des inconvénients assez graves. Depuis que l'on en est privé, la distance en voiture est presque doublée entre ces deux localités, qui ne peuvent user de cette voie pour communiquer entr'elles qu'au moyen d'un énorme circuit. Or on sait combien les étrangers aiment

à aller voir le marché d'Espelette, qui présente un aspect des plus pittoresques à quiconque ne connaît pas les marchés du Pays Basque. Rarement se retirent-ils sans avoir satisfait la fantaisie d'y faire quelque petite emplette. Les voilà donc fort embarrassés toutes les fois que, ne se fiant point à leurs jambes de malades ou de convalescents, ils désirent recourir à des voitures pour se donner l'innocent plaisir de cette excursion. Ils le sont bien plus encore, quand ils veulent pousser la pointe jusqu'au village d'Urdache en Espagne. La privation de ce même pont les oblige à allonger beaucoup un trajet qui est déjà passablement long par lui-même. J'aime à croire, aussi bien dans l'intérêt des habitants du pays que dans celui des étrangers, que ce fâcheux état des choses cessera d'exister dans un avenir prochain.

Maintenant, mon cher Théodore, nous allons, s'il vous plait, remonter au Haut-Cambo. Là aussi, je trouve diverses améliorations de date récente. Ainsi plusieurs maisons ont été bâties à neuf et offrent à l'étranger toutes les commodités qu'il peut désirer. En ce moment encore on s'occupe activement d'élever un nouvel hôtel, dont le plan me paraît parfaitement conçu, et qui est destiné, selon toutes les apparences, à jouir d'une véritable vogue. On vient d'établir dans ce quartier une voie de communication qui n'existait pas jusqu'à ces derniers temps; c'est un chemin qui coupe à peu près par le milieu le terrain

par lequel la rue de Cambo se trouve séparée de la route départementale ; par ce moyen on a rendu plus faciles les relations entre cette route et la rue, qui sont deux des principaux lieux où circulent soit les étrangers, soit les habitants du pays.

Quelques bonnes mesures de police ont produit des améliorations d'une autre sorte : celles-ci ne paraissent pas, au premier coup d'œil, avoir le même degré d'importance ; et cependant elles n'en sont pas moins d'une utilité positive et journalière : car il est à remarquer que nulle part l'action d'une police sage et vigilante ne se fait sentir avec plus d'avantage que dans les localités qui possèdent des établissements thermaux, à cause du grand nombre d'étrangers qu'elles ont coutume d'attirer.

L'industrie n'est pas restée non plus en arrière à Cambo ; j'entends parler de l'industrie du chocolat, qui est aujourd'hui à peu près la seule que l'on y voie. L'étranger, qui passe quelque temps en ce pays, ne doit point le quitter sans avoir fait une visite à la fabrique de M. Fagalde. Parmi les nombreux établissements de ce genre qui existent dans l'arrondissement de Bayonne, c'est le seul qui travaille sur une grande échelle ; c'est aussi le seul qui ait su mettre à profit la force motrice si puissante de la vapeur ; c'est lui également qui a principalement contribué à étendre, tout en la consolidant, la réputation déjà fort ancienne et toujours croissante des chocolats de

Bayonne. L'esprit d'initiative et de progrès qui distingue la maison Fagalde, le soin attentif avec lequel elle surveille le choix des matières premières et la fabrication de ses produits, devaient forcément amener un pareil résultat. Aussi n'est-il nullement étonnant que sa clientèle, qui est disséminée dans la France entière et jusques dans l'étranger, se compose généralement de familles très-haut placées dans la société.

Ce n'est pas sans un vif intérêt que j'ai examiné cette usine dans tous ses détails. En outre de ce que je vous ai déjà dit, la rapidité et la perfection du broyage ; le peu de temps que le cacao reste en contact avec le calorique, ce qui lui permet de conserver son arôme et ses vertus ; l'emploi de cylindres, pilons et mortiers de granit préférablement à ceux de métal ; l'exquise propreté qui préside à tout dans la fabrique, ne peuvent manquer de fixer l'attention de l'observateur et de justifier à ses yeux la confiance générale dont la maison Fagalde est devenue l'objet.

Quoi qu'il en soit, mon cher Théodore, je suis convaincu qu'en fait de chocolats, les produits de nos industriels parisiens, qui aiment tant à s'appuyer sur l'annonce et la réclame, ne sont pas près de détrôner l'antique et juste renommée des *Chocolats de Bayonne*.

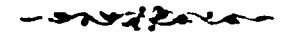
Quant aux améliorations qui se préparent, l'heure n'est pas encore venue de vous en parler ; laissons agir le temps et les hommes, et l'on

pourra vous dire, j'espère, bientôt, que plusieurs des utiles projets, qui ne sont maintenant que sur le papier, auront été heureusement exécutés.

Je me propose, mon cher Théodore, de faire prochainement quelques excursions au Mondarrain, à Louhossoa, à Urdache, tous lieux que je ne connais pas encore. Soyez assuré que j'aurai soin de vous en rendre un compte détaillé. N'est-il pas juste de se dédommager, par une agréable correspondance, de l'absence de ses amis ? C'est à peu près la pensée que j'exprimais au commencement de cette lettre; et je la trouve fort bonne à être mise en pratique entre vous et moi.

Adieu, cher ami. Au défaut de la voix, j'aime à me servir de la plume pour vous répéter que nul ne vous est plus affectionné que votre dévoué.

JULES.



LE MONDARRAIN.

CAMBO, le 16 Juin 1858.

Hier, toute une caravane de buveurs d'eau partait pour le Mondarrain sous la conduite de deux guides qui connaissent parfaitement le pays. La course était trop attrayante et l'occasion trop belle, comme vous le voyez bien, mon cher Théodore, pour que je voulusse manquer la partie. J'eus donc soin de me procurer un cheval, chose essentielle en cette circonstance, attendu qu'il s'agissait de faire une véritable cavalcade. En effet, le Mondarrain, bien que taillé en pain de sucre, offre sur ses larges flancs des sentiers qui permettent aux chevaux de monter jusqu'au dessous des rochers dont sa cime est couronnée. Les chênes, les châtaigniers, les noyers abondaient sur notre chemin; mais nous avons surtout remarqué un grand nombre de cerisiers, chargés de fruits mûrs ou près de mûrir, dont les vives couleurs charmaient les regards. Çà et là des hommes, des femmes, des enfants étaient oc-

cupés à cueillir les cerises, que l'on transporte chaque jour à pleines corbeilles à Bayonne. On nous a assuré que ce petit commerce enrichit toutes les années le village d'Itsassou de plusieurs milliers de francs, et je n'ai pas de peine à le croire à en juger par la grande quantité de ces fruits que nous avons vue.

Cette excursion est sans contredit une des plus agréables que j'ai faites. La compagnie était nombreuse et gaie : dès sept heures du matin nous avions dit adieu à Cambo, et nous chevauchions joyeusement à travers un pays entrecoupé de bosquets où les oiseaux saluaient notre passage de leurs plus jolis chants. Le chemin, quoique étroit, fut assez bon jusqu'au delà de la bourgade d'Itsassou. Mais là, la montée devint plus difficile, et nos chevaux, pendant quelque temps, ne purent grimper qu'avec peine. Nous ne rencontrions plus ni arbres ni ombrage : devant nous s'étendaient de vastes nappes de fougères qui couvraient les flancs de la montagne ; pas une créature humaine ne se montrait nulle part ; c'étaient partout la solitude et le silence ; seulement, de temps en temps nous entendions le bourdonnement des insectes cachés sous la bruyère, ou le bêlement de quelques brebis qui paissaient çà et là sans chien ni pasteur. Au milieu de notre ascension un de nos guides s'arrêta tout à coup et nous pria de l'attendre : il voulait nous faire goûter d'une eau ferrugineuse qu'il connaissait. Elle jaillit d'un roc près d'un

sentier escarpé qui se trouvait sur notre droite ; il nous en apporta ; elle nous parut d'une odeur et d'un goût de fer très-prononcés.

Il y avait plus de deux heures que nous étions à cheval, et nous allions toucher au but de notre excursion, lorsque mon oreille fut frappée d'un bruit pareil à celui du vol d'une troupe d'oiseaux s'enfuyant devant les chasseurs. C'étaient deux perdrix que notre approche avait effrayées, et qui s'éloignaient à tire-d'ailes; elles allèrent s'abattre un peu plus bas dans la montagne. Elles n'avaient pourtant rien à craindre, les innocentes bêtes : car aucun de nous n'avait songé à se pourvoir d'armes et de munitions ; mais elles occasionnèrent une explosion de grands regrets plus ou moins sincères de la part de plusieurs de nos cavaliers qui se posèrent soudain en véritables Nemrods : à les entendre, on les aurait jugés capables de dépeupler de gibier et la plaine et la montagne. Qui sait pourtant quelle mine eussent montrée quelques-uns d'entr'eux, si par hasard quelque malin personnage avait pu venir en ce moment leur offrir de prendre en main un fusil ?

Nous parlions encore de cet incident, lorsque le sentier disparaît à peu près devant nous, le terrain devient plus escarpé, et nous nous décidons à mettre pied à terre. Nos guides s'empressent de débrider les chevaux, et, à notre grand étonnement, ils les lâchent dans la montagne, afin de les laisser paître en liberté l'herbe assez

rare qu'avait épargnée la dent des troupeaux. Il paraît que c'est l'usage en ces sortes d'occasions.

Nous fîmes donc à pied cette dernière partie de l'ascension ; elle fut la plus pénible ; mais heureusement elle ne fut pas longue. A neuf heures et demie nous étions tous réunis sur la crête du Mondarrain. Qu'il est admirable, le panoroma que l'on découvre de cette position élevée ! De belles et riches campagnes se déroulaient devant nous depuis la base du Mondarrain jusques aux bords de l'Océan. Voici presque à nos pieds Espelette et Cambo; un peu plus loin Souraïde d'un côté, Larressore de l'autre. De village en village, de hameau en hameau, nous touchons aux portes de Bayonne ; nous reconnaissons le fleuve de l'Adour qui vient de se grossir des eaux de la Nive ; la butte de Blancpignon, le phare de Biarritz ; Bidart, Guéthary, St-Jean-de-Luz avec son église ; Ciboure, le fort de Socoa, et ce golfe de Gascogne si orageux, et témoin chaque année de si tristes naufrages pour n'avoir pas un refuge à offrir aux navires en péril.

Vers notre gauche apparaissent les premières habitations de la frontière espagnole ; dispersées au pied et sur le penchant des Pyrénées, elles produisent un effet des plus pittoresques ; ces maisons appartiennent aux villages d'Urdache et de Zugarramurdy. En avançant vers la mer, c'est la Rhune en France, les Trois-Couronnes en Espagne, les deux plus hautes monta-

gnes de ce côté des deux États limitrophes. En se tournant vers un point opposé, on voit sur la droite comme un long serpent aux écailles argentées briller d'un éclat éblouisssant au milieu d'un vallon entre des collines couvertes de bois et de rochers ; c'est la Nive qui reflète avec force les rayons du soleil, et qui, sur son passage, va répandre la vie et la richesse dans la vallée d'Harnabar, à l'extrémité du village de Louhossoa.

Nous contemplions avec trop de bonheur ce magnifique spectacle pour songer, dans le premier moment de notre enthousiasme, que ce sol que nous foulions avec insouciance de nos pas, maintenant désert et silencieux, avait eu autrefois ses habitants ; qu'il avait longtemps retenti du bruit des armes et des cris des guerriers. Et cependant nous étions là sur l'emplacement d'une antique citadelle ; nos lunettes d'approche posaient, pour être plus fermes, sur les restes encore debout de ses vieilles fortifications ; nous avions devant nous des murailles à moitié détruites, formées de blocs de pierres arrachés aux rochers mêmes sur lesquelles elles furent élevées, travail grossier, mais solide et très-propre à une vigoureuse défense ; ces murailles n'ont pas moins d'un mètre soixante-dix centimètres d'épaisseur. Au milieu de l'enceinte, qui a fort peu d'étendue, on remarque des traces d'un escalier qui conduisait à des souterrains, destinés à recevoir les munitions de guerre et de bouche.

Evidemment cette forteresse avait été construite par les habitants du pays pour s'opposer aux incursions des ennemis qui de l'autre côté des Pyrénées voudraient, à travers les gorges des montagnes, essayer de les surprendre ; elle devait avoir alors une très-grande importance militaire. Là, en effet, un petit corps de troupes pouvait arrêter aisément une armée entière, ou même la faire périr. Il était du reste d'autant plus essentiel d'avoir en cet endroit un poste fortifié, qu'il dominait un passage qui, tout mauvais qu'il était, offrait à peu près l'unique voie de communication possible entre la France et l'Espagne dans cette partie des Pyrénées. Aussi est-il indubitable que les environs de la petite forteresse du Mondarrain furent autrefois le théâtre de plus d'un sanglant combat ; et aujourd'hui encore le défilé, situé un peu au-dessous du fort du côté du Baztan, porte le nom bien significatif de *Col des Ossements* (en basque, *Hezurretaco Lepoa*), seul nom par lequel le désignent les pasteurs de ces contrées : c'est que ce défilé sans doute a été le tombeau d'un grand nombre de guerriers qui ont péri en cet endroit par le fer de l'ennemi.

Maintenant le Mondarrain n'a plus ni citadelle ni soldats pour la défendre ; de loin en loin la voix des bergers ou de quelques rares visiteurs, l'aboiement d'un chien qui suit son troupeau, le cri des animaux sauvages troublent seuls le silence qui l'environne. Néanmoins, son impor-

tance comme position militaire ne parait pas complétement perdue. En 1813, lorsqu'on se vit menacé d'une invasion étrangère du côté de l'Espagne, ce poste fut occupé par un corps de troupes françaises qui traina jusqu'au haut de la montagne deux pièces de quatre et un obusier. Il n'y eut toutefois alors aucun engagement avec l'ennemi sur ce point. Quand les alliés pénétrèrent en France, le détachement qui était sur le Mondarrain reçut ordre de se replier vers Cambo, et il se retira en bon ordre devant les troupes du général Mina, en abandonnant l'obusier, mais emmenant les deux pièces de quatre qu'on fit descendre à force de bras jusqu'au pied de la montagne. Plus tard (c'était en 1816), un sous-préfet de Bayonne, M. Poublan-Serres, écrivit à M. David, maire d'Itsassou, pour réclamer l'obusier : prompt à obéir à l'injonction du sous-préfet, M. David se met en mouvement pour découvrir cette pièce dans la montagne. Mais il arrivait trop tard : des individus, qui la voyaient depuis longtemps sans propriétaire connu, avaient jugé dans leur sagesse que c'était là un bien abandonné, et qui par conséquent devait appartenir au premier occupant, c'est-à-dire, à eux-mêmes ; ils l'avaient coupée en morceaux et emportée aux forges d'Urdache, où elle avait été fondue à leur profit.

Il faut que je vous apprenne, mon cher Théodore, que l'histoire de ce petit canton de la Fran-

ce, dans lequel je me trouve et qu'on nomme Labourd, est enveloppée de la plus complète obscurité. Diriez-vous que ce pays, avec ses États, ses coutumes particulières, sa langue qui ne ressemble à aucune autre, s'est tenu constamment jusqu'à la Révolution de 93 en dehors de tout le reste du royaume, conservant sans cesse comme une sorte de nationalité à lui? Il en est résulté que les divers événements, qui l'ont agité jusqu'à ces derniers temps, ne sont point entrés dans le domaine des historiens français ou étrangers; de là il s'ensuit encore que l'époque de la fondation et de la ruine du château de Mondarrain est entièrement ignorée; qu'on ne connaît rien, absolument rien des faits d'armes qui ont dû s'y passer jadis. Le seul écrivain, que je sache avoir mentionné son nom, est le P. Moret, jésuite, auteur des *Annales de Navarre;* il cite dans son savant ouvrage une forteresse qui, en l'année 1294, se trouvait en la possession d'un seigneur, nommé Pierre de Lalanne, et qu'il croit être celle de Mondarrain, située, dit-il, aux confins du Baztan, dans le pays de Labourd.

Mais laissons de côté cette sèche digression historique, qui peut n'avoir pas un grand charme pour vous. J'aime mieux vous dire que l'admiration qui nous avait d'abord saisis à la vue du grand et beau spectacle que l'on voit de la cime du Mondarrain, fit place peu à peu à une sensation non moins forte : c'était celle d'un violent

appétit qui avait été éveillé par notre course matinale et l'air vif des montagnes. Il se montrait fort impérieux et demandait hautement à être satisfait. Nous nous assîmes donc, qui sur une ruine, qui sur la pelouse, et chacun se mit à exhiber ses provisions particulières qu'on étala par terre sur du linge d'une blancheur remarquable, et qui furent converties en biens communs à l'usage de tous. Bon pain, bons vins, pâtisseries et viandes froides en abondance, une excellente eau fraîche puisée à une source voisine, tout cela assaisonné par la faim et la gaieté, nous fit trouver le repas délicieux; je vous assure que nous ne l'aurions pas échangé contre les meilleurs dîners de Chevet ou des Frères Provençaux.

Mais ce qui nous divertit singulièrement, ce fut l'appétit dont nos deux guides firent preuve en cette circonstance. Certes, si leurs jambes s'étaient montrées élastiques et vigoureuses pendant l'ascension, leur appétit fut tout à fait exemplaire tant que dura le repas. Admis à la table commune et au partage de nos provisions, ils déployèrent une puissance d'absorption étonnante, faisant disparaître sans façon dans leur estomac une énorme quantité de mets, et ne s'offensant nullement de l'hilarité qui en résultait parmi nous. Ils trouvaient, j'imagine, les pauvres gens, ces mets un peu plus succulents que ceux dont ils ont coutume de se nourrir.

Après le repas, qui fut assez confortable et surtout fort gai, nous voulûmes contempler encore une fois le beau tableau que nous avions déjà tant admiré; et chacun, armé de sa lunette, promena un dernier regard sur ce brillant panorama. Nous n'aurions pas encore quitté la place, si nos guides, qui étaient allés à la recherche de nos chevaux, ne nous avaient crié que tout était prêt pour le départ. Il nous fallut donc les rejoindre, abandonnant de nouveau la vieille citadelle du Mondarrain à la solitude et au silence d'où notre présence et nos bruyants propos l'avaient retirée un instant.

Nos guides nous conseillèrent de descendre par un autre côté que celui par où nous étions arrivés; c'est l'avis que nous suivîmes. Une grande partie de la descente se fit à pied, ce qui nous parut tout aussi commode et moins dangereux que de la faire à cheval. Nous ne remontâmes sur nos coursiers qu'en touchant aux premières maisons d'un quartier d'Espelette qu'on nomme Basseboure; nous traversâmes bientôt le village même d'Espelette, et à quatre heures nous rentrions à Cambo, emportant dans notre esprit le meilleur souvenir de notre excursion au Mondarrain.

Je regrette toujours, mon cher Théodore, de ne pouvoir partager avec vous mes plaisirs. Je suis tout à vous de cœur.

JULES.

LOUHOSSOA.

CAMBO, le 20 Juin 1858.

MON CHER THÉODORE,

Quel plaisir de parcourir la campagne par une belle matinée de printemps! C'est la jouissance que j'ai voulu me donner aujourd'hui, et certes je n'ai pas trop mal réussi, quoiqu'en partant j'eusse vu poindre à l'horizon un petit nuage blanc qui semblait me menacer d'un orage. J'ai d'abord marché paisiblement dans la route d'Itsassou, tout en respirant avec délices un air frais tout parfumé de l'odeur balsamique que les plantes avaient exhalée pendant la nuit. Laissant ensuite à droite la voie charretière qui mène à ce village, j'ai continué de suivre la grande route, me dirigeant vers Louhossoa, dont je désirais visiter les usines; celles-ci sont destinées à la préparation du kaolin, que l'on rencontre en grande quantité dans ce pays. C'est par une pente douce que je suis descendu dans un joli petit vallon qui va expirer sur les bords de la Nive. Cette

rivière, en s'échappant du Pas-de-Roland, arrose d'un côté ce vallon, et de l'autre roule le long du mont *Harrocagaray* ou *Haute-Roche*, qui se termine d'une manière assez remarquable par une pointe en forme de pignon, que l'on nomme *Mercury*. Est-ce donc que le dieu Mercure aurait jamais été connu en ce pays-là ? On traverse la Nive sur un pont suspendu, dont je ne conteste pas la solidité, mais qui n'a pas l'élégance de celui qu'on vient de construire près de l'établissement thermal de Cambo. On y lève un droit de passage, qui est de cinq centimes par piéton, et de sept centimes et demi par chaque cavalier.

Au delà du pont, le chemin pénètre dans une gorge de montagnes qui termine le territoire d'Itsassou, et aboutit à celui de Louhossoa; c'est dans la continuation de cette même gorge que se trouve ce dernier village. Il est tout entier encaissé entre des monticules qui s'avancent des deux côtés parallèlement à la suite les uns des autres. Cette situation doit y rendre le froid plus rigoureux durant l'hiver, et la chaleur plus intense pendant l'été.

On trouve à Louhossoa d'excellent kaolin en abondance : il n'est point caillouteux ni maigre au toucher, ce qui l'empêcherait de faire facilement pâte avec l'eau : il est au contraire argileux, doux, onctueux au toucher, et fait avec l'eau une pâte liante; ce sont ceux de cette dernière catégorie qui passent pour les plus parfaits au point

de vue de l'industrie céramique. Il y a plusieurs usines dans lesquelles on broie et on décante cette matière, afin de l'expédier à des fabriques où elle est convertie en porcelaine. Malheureusement les frais d'extraction et de transport lui donnent un grand désavantage comparativement aux kaolins anglais, qui se vendent à des prix inférieurs. Néanmoins ses qualités supérieures la font toujours rechercher des fabricants, qui la mélangent avec les matières provenant de l'Angleterre. J'ai visité avec le plus grand intérêt l'usine de M. Plantié; elle est sans contredit la plus importante de toutes. Elle avait été établie par une compagnie, qui s'était formée en 1837 pour l'exploitation du kaolin de Louhossoa. Malheureusement cette première tentative ne fut pas couronnée de succès. L'entreprise marcha mal, ne donna que de fâcheux résultats à la compagnie, et les actionnaires découragés mirent en vente l'usine avec les carrières destinées à l'alimenter.

On vit alors un exemple de ce que peut l'intelligence d'un homme, unie à l'énergie de la volonté. Parmi les actionnaires se trouvait M. Plantié, de Bayonne; il comprit que, malgré le mauvais succès de cette affaire, il pouvait se rencontrer là-dedans un fort bel avenir. Il se rendit donc acquéreur des carrières de kaolin, de l'usine, des machines et des instruments servant à l'exploitation; il releva l'établissement de ses ruines, et chercha des débouchés pour les matières

premières destinées à la fabrication de la porcelaine. Les espérances de M. Plantié ne furent pas déçues ; et aujourd'hui le kaolin de Louhossoa, connu et apprécié dans l'industrie de la céramique, est souvent demandé, non-seulement par les fabriques de France, mais encore par celles d'Espagne et d'Italie.

Au reste M. Plantié est un de ces hommes qui savent que de la tête d'un simple ouvrier peut fort bien jaillir une idée lumineuse, une idée d'une utilité pratique qui échappe à la science des théoriciens. Loin de la dédaigner, il l'examine, et, s'il la croit bonne, il tâche de la mettre à profit. C'est cette disposition d'esprit qui lui a fait distinguer parmi les hommes qu'il emploie, un certain Jean Béhéran, dont, m'a-t-il dit, il apprécie beaucoup les services. Ce Jean Béhéran était un tout jeune homme, exerçant le métier de charpentier, lorsqu'il fut atteint par le sort, et obligé de partir pour le service. Il regretta vivement sa famille, ses compagnons d'enfance et le clocher de son village ; il dit adieu à tout ce qu'il aimait, et se rendit au corps qu'il avait reçu ordre d'aller joindre. Absent du foyer domestique et soumis à la discipline de l'armée, le jeune soldat, loin de prendre en dégoût ses nouveaux devoirs, s'y applique de grand cœur, gagne l'affection de ses chefs, acquiert de l'instruction, et parvient au grade de sous-officier. Cependant son régiment est commandé pour aller tenir garnison dans Pa-

ris. Là, le sergent Béhéran, entraîné comme par un penchant irrésistible, visite plusieurs ateliers, et ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est loin de posséder toute l'habileté désirable pour l'exercice de son ancienne profession de charpentier. C'est pourtant cette profession qu'il compte reprendre, dès qu'un congé définitif lui aura donné la liberté de vivre dans le pays qui l'a vu naître. Aussi éprouve-t-il un vif désir de s'y perfectionner en utilisant pour cela tous ses loisirs. Mais comment faire ? Sa qualité de sous-officier est elle-même un obstacle à la réalisation de ses vœux ; le respect qu'il doit à son grade lui défend d'aller travailler en simple ouvrier dans un atelier d'artisan. Eh bien ! son parti en est pris, il renonce à son grade, dépose les galons qu'il a honorablement portés jusques-là, conquiert ainsi le droit de reprendre ses occupations d'ouvrier dans les heures laissées libres par le service, et déploie dans l'exécution de mille travaux ingénieux une habileté dont il n'avait nulle idée autrefois.

Que dites-vous d'une telle conduite, mon cher Théodore ? Ne vous semble-t-elle pas aussi noble et digne d'éloges que celle de beaucoup d'autres ?

Enfin le temps du service militaire expira pour Béhéran. Dieu sait avec quel bonheur il revit sa famille, ses amis, son clocher et ses montagnes. Il se garda bien de se livrer, à l'exemple de plusieurs anciens soldats, à une vie oisive et inutile. Il embrassa au contraire le travail avec courage,

et mit au service de ses compatriotes le talent qu'il avait perfectionné à Paris. Entré dans l'usine de M. Plantié, l'ancien sergent Béhéran crut remarquer qu'une partie des machines pouvait subir d'utiles modifications; il s'occupa sérieusement de les opérer, et réussit au gré de ses désirs. Aussi M. Plantié aime-t-il à lui rendre complète justice là-dessus; et c'est de la bouche même de celui-ci que je tiens le récit que je viens de vous faire.

Louhossoa, mon cher Théodore, est le plus jeune des villages qui ont pris naissance dans les alentours de Cambo. Au commencement du XVII[e] siècle, ce pays n'était encore qu'un désert couvert de bois et de pâturages, où l'on ne rencontrait que quelques bergers conduisant leurs troupeaux; il appartenait par indivis aux habitants de Macaye et de Mendionde. Peu à peu on cultiva des terres, on bâtit des maisons, qui d'abord furent partagées d'un commun accord entre ces deux villages. Mais bientôt le nombre des habitations vient à s'accroître, la population augmente, et, à mesure que se fait ce double accroissement, on sent plus vivement la peine d'être éloigné de toute église, privé de tout secours religieux. On s'arme donc de courage, on met en œuvre les minces ressources dont on dispose, on vient à bout de construire une jolie église non loin du château des vicomtes de Macaye, et on obtient même qu'elle soit érigée en paroisse.

C'était beaucoup sans doute pour Louhossoa; mais ce n'était pas tout, bien s'en faut. Cette population, placée à une très-grande distance, soit de Mendionde, soit de Macaye, dont elle relevait cependant, voyait avec chagrin que, dans ces deux localités, on songeait fort peu à elle et à ce qui la concernait; elle sentait le besoin d'acquérir une indépendance qui lui donnât le droit et la facilité de s'occuper de ses intérêts particuliers, et tourna désormais tous ses soins de ce côté. Ses efforts ne furent pas infructueux; et, après plusieurs procès soutenus devant le parlement de Guienne, Louhossoa acquit enfin, en 1691, une existence propre et indépendante, qui lui permit, non-seulement de traiter de ses affaires sans le concours de Macaye et de Mendionde, mais encore d'envoyer son maire ou abbé avec voix délibérative à l'assemblée des États du Labourd.

Par suite de l'arrangement qui eut alors lieu entre les parties contendantes, il arriva une chose qui peut-être, mon cher Théodore, vous paraitra assez étrange au premier coup d'œil: c'est que des habitations enclavées dans le territoire de Louhossoa, situées même dans le voisinage de son église, ne firent point partie de ce village, mais continuèrent d'appartenir à Macaye; et, qui plus est, cette disposition subsiste encore de nos jours. Voici la raison de cette espèce d'anomalie. L'église de Louhossoa, ainsi que je vous

l'ai déjà dit, avait été construite tout proche du château des vicomtes de Macaye; ce qui leur fut naturellement fort agréable dans le principe. Mais comme ils tenaient au village qui avait donné son nom à leur famille, ils usèrent de toute leur influence pour n'en être pas séparés, lorsque cette affaire fut réglée; et leur château avec ses dépendances resta uni à la communauté de Macaye.

Je n'ai pas manqué de visiter ce château dont j'avais souvent entendu parler. Mais je vous avoue, mon cher Théodore, que je ne me faisais aucune idée de ce que cela pouvait être. Je m'attendais à y trouver un manoir féodal avec ses tourelles, ses remparts, ses fossés, que sais-je? peut-être avec des créneaux et des machicoulis. Ma déception a été complète. Comme j'entrais dans la cour d'honneur, voilà que j'aperçois devant moi une espèce de grande ferme, qui assurément n'a rien de seigneurial. Je pensai que je m'étais trompé et que le château était plus loin; j'avance donc, je cherche, je regarde partout, et ne vois nulle part de château. Seulement, derrière la ferme et adossée à elle, s'élève une tour carrée, fort lourde et sans aucune élégance; c'est la seule marque qui vous fasse reconnaître l'ancienne résidence seigneuriale des vicomtes de Macaye.

La jeunesse de Louhossoa passe pour être ardente aux jeux et aux divertissements; elle les

aime singulièrement comme elle a autrefois aimé et pratiqué la contrebande. On dit qu'elle a conservé intactes et dans leur pureté primitive toutes les danses des anciens Basques; ces danses si originales, qui exercent le corps sans rien avoir d'efféminé comme la plupart des danses usitées en France aujourd'hui.

La place de Louhossoa a été longtemps célèbre par les belles parties de paume qui s'y sont jouées; les Perkain, les Sorhainde, les Domingo Joli s'y sont plus d'une fois couverts de gloire.

Je me hâte de vous dire que la contrebande, à laquelle les habitants de Louhossoa ont été fort adonnés, n'impliquait aucune idée déshonorante dans le pays, et qu'elle ne les empêchait pas d'être de très-honnêtes gens. En effet, pendant bien des siècles, les Basques avaient vécu en vertu de leurs *fueros* ou priviléges, sans connaître ni lois prohibitives ni lignes de douanes. Aussi furent-ils surpris, lorsque, vers la fin du dernier siècle, on voulut leur imposer et les unes et les autres. Ils se prétendirent lésés dans leurs droits, et opposèrent d'abord une vive résistance à l'exécution de ces mesures. Mais, forcés de céder, ils s'en dédommagèrent en se livrant avec activité à la contrebande et en jouant force tours adroits et malins aux agents du gouvernement.

En voici un qui m'a été raconté par l'un des acteurs lui-même. Un jour, ou plutôt une nuit, une troupe de contrebandiers avait à faire passer

d'Espagne en France une grande quantité de riches marchandises. Ils arrivent sans encombre jusques sur les confins du territoire espagnol. Mais, au moment de s'engager sur la frontière française, ils sont prévenus par des éclaireurs que toutes les issues sont gardées, que chaque petit sentier a son embuscade particulière, et que, s'ils avancent, ils ne peuvent manquer de tomber entre les mains des douaniers. Ceux-ci en effet avait eu vent du prochain passage de la bande, et en surveillaient tous les mouvements dans l'espoir d'une riche capture. Les contrebandiers virent bien qu'ils étaient découverts, et que les employés des douanes ne désempareraient pas de leurs postes, fallût-il y rester les semaines et les mois entiers. Le cas était des plus embarrassants. Que faire donc en cette circonstance? Fallait-il sacrifier une partie des marchandises pour sauver le reste? C'était chose fort peu agréable, et cependant, après mûre délibération, ce fut le parti auquel ils parurent s'arrêter. Ils choisissent parmi eux cinq ou six des plus agiles et des plus intelligents, leur font prendre un ballot à chacun sur le dos, et les expédient sur le territoire français après être convenus ensemble de la direction qu'ils suivraient. Ces jeunes gens se mettent en marche, s'avancent avec précaution et comme en tapinois et ne tardent pas à tomber dans une embuscade de douaniers. *Halte-là!* s'écrient ceux-ci en fondant sur eux. A ce cri, ils s'enfuient

à toutes jambes, et attirent leurs ennemis sur leurs traces, sans toutefois se laisser joindre par eux; les employés tirent des coups de fusils, poussent de grands cris pour avertir leurs camarades de venir à leur secours et de fermer le chemin aux fuyards. Les autres douaniers, en entendant ce signal, délogent de leurs embuscades, s'élancent vers le lieu d'où part le bruit, et laissent tout ouverts les passages qu'ils occupaient. La bande des contrebandiers n'attendait que ce moment pour marcher. Vite elle se jette dans les sentiers devenus libres, s'avance rapidement et en silence, franchit la première ligne des douanes, traverse la seconde, parvient au delà de l'Adour, et dépose en lieu de sûreté tous les ballots sans qu'il en manque un seul; les riches marchandises étaient sauvées.

Cependant qu'étaient devenus les cinq ou six jeunes gens, poursuivis par les douaniers? Ils fuient, ils fuient toujours; descendant dans les ravins, gravissant les hauteurs, se précipitant à travers les rochers, poursuivis avec ardeur, mais jamais atteints, ils réussissent à écarter les employés loin des lieux que traverse la bande. Mais quand ils jugent que toute celle-ci a passé, qu'elle est hors de toute atteinte, ils jettent à bas leurs ballots, et, agiles comme des chevreuils, ils disparaissent dans les montagnes. Les douaniers, écrasés de fatigues, mais heureux et fiers de leur succès, s'emparent des ballots, et les emportent

vers le bureau le plus rapproché, où on doit les ouvrir. Ils arrivent à Espelette à l'aube du jour, déchargent leurs carabines en signe de réjouissance, et mettent en émoi toute la population. A l'ouverture du bureau, on procède par devant le receveur des douanes à la vérification des ballots. Que contiennent-ils? que va-t-on découvrir? Tous les yeux s'écarquillent pour mieux regarder. Et que voit-on? que trouve-t-on? Quelques pierres soigneusement enveloppées dans de la fougère bien fraîche et bien verte. Le désappointement fut des plus grands qu'on puisse s'imaginer.

Au reste, la contrebande est à peu près nulle aujourd'hui; depuis l'abaissement du tarif des douanes, elle a presque entièrement disparu du pays.

Adieu, mon cher Théodore. Toujours, vous le savez, votre ami dévoué.

JULES.

SARE.

Cambo, le 29 Juin 1858.

Mon cher Théodore,

La chaleur qui s'est déclarée et quelques pluies d'orage m'empêchent d'étendre mes promenades au delà des limites de Cambo. Aussi, au lieu de vous rendre compte de quelque nouvelle excursion, je vais vous envoyer aujourd'hui le récit de celle que je fis à une autre époque à la palombière de Sare; puisse-t-il être de votre goût!

On m'avait parlé comme d'une chose curieuse et digne d'intérêt de la chasse aux palombes qui a lieu toutes les années en cet endroit. Elle s'ouvre le 29 septembre, à la Saint Michel, et se ferme au 1er novembre. Vous savez, mon cher Théodore, qu'à l'approche des premiers froids, les palombes, comme beaucoup d'autres oiseaux, cherchant des pays plus chauds, prennent leur essor vers les parties méridionales de l'Europe. Elles passent ici par bandes nombreuses. A peine leur apparition est-elle signalée, que les chasseurs se mettent en campagne et leur livrent

une guerre impitoyable. Pour cela ils font d'abord sur quelque arbre élevé ce qu'ils appellent une *cabane*, s'y tiennent cachés une grande partie du jour, attirent, au moyen d'appeaux, les innocentes bêtes à la portée de leurs fusils, et les abattent en grand nombre.

Mais ceci regarde les chasseurs ordinaires. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent à la palombière de Sare; la chasse s'y pratique dans des proportions plus considérables et d'une manière qui réclame de la part des chasseurs beaucoup d'intelligence et d'ensemble. Vous n'ignorez peut-être pas que les palombes n'aiment point à s'engager dans les hautes montagnes; aussi ont-elles coutume de traverser la chaîne de nos Pyrénées dans ses parties les plus basses. Il en résulte qu'en arrivant à Sare, elles laissent à droite la montagne de la Rhune dont la cime monte fort haut, et sont amenées naturellement à suivre la direction d'Echelar, qui leur offre plus de facilité pour leur passage. On appelle Echelar le premier village d'Espagne que l'on trouve dans cette partie de la frontière; ce village possède également une palombière en arrière de celle de Sare, établie absolument d'après le même système que celle-ci; j'ai poussé jusques-là ma pointe, sans autre avantage que celui de pouvoir dire que j'avais mis les pieds sur le sol espagnol.

La palombière de Sare est placée derrière une vaste clairière, par où a lieu le principal passage

des palombes. Là, on a hissé avec des poulies quatre énormes filets, qui sont tendus comme des voiles aux branches de cinq grands arbres. Quelques-uns des chasseurs sont toujours proche des filets, prêts à lâcher les cordes qui les retiennent, dès que le gibier se présente; mais en même temps ils ont soin de se mettre hors de sa vue, de peur d'effaroucher la palombe, qui est défiante et soupçonneuse de sa nature. D'autres sont placés à différentes distances, qui sur un chêne, qui sur la cime d'un roc; armés d'un petit bâton surmonté d'un morceau d'étoffe blanche, ils sont chargés d'effrayer l'oiseau et de l'obliger à se jeter dans la direction des filets. En terme de chasse, on les appelle *trapiers ;* ce sont de jeunes garçons de 10 à 16 ans, qui déploient d'ordinaire dans leur fonction une habileté singulière; il leur faut un regard attentif, un coup d'œil sûr, afin de saisir les mouvements du gibier, et le diriger vers le point voulu en agitant à propos le petit drapeau blanc dont ils sont porteurs. Enfin, sur un chêne fort élevé se tient, dans une sorte de cage, celui qu'on appelle le *capitaine* de la chasse : il est l'âme de tout; il a l'œil à tout; il voit au loin l'oiseau qui avance, il le signale aux trapiers, il gourmande ceux-ci, s'ils manquent de vigilance, s'ils laissent le volatile s'égarer, s'ils n'exécutent pas à propos les mouvements à faire avec leur drapeau blanc. C'est lui aussi qui, au moment décisif, *lance l'épervier,* et détermine le succès.

Peut-être ignorez-vous, mon cher Théodore, ce que j'entends par ces mots : *lancer l'épervier*. En voici l'explication. Tout le monde sait que l'épervier est un ennemi déclaré des palombes, qui en ont une très-grande frayeur. Eh bien ! on taille pour cette chasse un morceau de bois, auquel on donne à peu près la forme de cet oiseau carnassier, on le revêt d'une couleur blanchâtre, et alors ce morceau de bois blanchi et grossièrement travaillé devient, entre les mains du capitaine de la chasse, une arme terrible contre les timides ramiers. Enfin, lorsqu'une compagnie de ces oiseaux est poussée vers les filets par les trapiers, et qu'elle arrive près du capitaine, celui-ci lance soudain son épervier de bois sur la troupe voyageuse ; les palombes, saisies de frayeur à l'aspect du pirate des airs qu'elles croient voir fondre sur elles, baissent leur vol jusqu'à raser la terre et donnent avec violence dans les filets, qui s'abattent sur elles et les retiennent captives. Vite les chasseurs leur courent sus, les enlèvent promptement de dessous les mailles, et les jettent dans des paniers, d'où elles ne sortiront que pour périr immédiatement ou pour être vendues.

Mais si le capitaine de la chasse lance trop tôt l'épervier, les palombes, après avoir incontinent baissé leur vol, se relèvent bientôt, passent par dessus les filets, et s'enfuient à tire-d'ailes. Aussi considère-t-on les fonctions de capitaine de la chasse comme fort importantes ; on ne les confie

qu'à un chasseur expérimenté, qui a déjà donné des preuves de vigilance, d'adresse et de sang-froid.

Il faut aussi que les chasseurs, chargés des filets, soient bien exercés à les lâcher juste à l'instant même de l'arrivée du gibier ; sans quoi, rencontrant les mailles et y trouvant de la résistance, le gibier, tantôt recule, tantôt, prenant un vol élevé, suit sa première direction. On ne saurait dire avec quelle rapidité volent les palombes qu'a effrayées l'épervier du capitaine ; elles tombent quelquefois avec une telle roideur dans les filets, qu'elles rompent les mailles, passent au travers des trous et s'enfuient loin des chasseurs désappointés.

C'est un moment fort intéressant que celui où toute une compagnie de palombes vient se jeter dans les filets. Le bruit que font leurs ailes en fendant les airs, les cris du capitaine de la chasse, la chute des filets, toutes ces pauvres bêtes se débattant sous les mailles, les chasseurs et quelquefois les spectateurs tombant sur elles comme sur une proie, tout cela ne laisse pas que d'avoir quelque chose de saisissant, et qui émeut l'âme. Il y avait à peine une demi-heure que je me trouvais sur les lieux, qu'on m'avertit de me cacher au plus vite derrière une haie de branchages : on venait de signaler l'approche d'une bande de palombes ; en effet, les filets tombèrent tout à coup et en retinrent prisonnières une vingtaine. Le coup de filet, disait-on, n'était

pas mauvais. Quelquefois il passe isolément un, deux ou trois ramiers : on ne les dédaigne pas pour leur petit nombre, et on ne manque pas de faire également pour eux le coup de filet. Il y a des jours où il paraît fort peu de palombes ; on conçoit que la chasse soit alors assez insipide.

Les chasseurs tiennent dans une cabane du vin d'Espagne fort épais et très-chargé en couleur, qu'ils appellent *Nafarra*. Ils nous firent la galanterie de nous en offrir, et nous eûmes celle d'en accepter. Mais quel vin ! Il avait retenu à un degré éminent le goût de l'outre dans laquelle il fut transporté d'Espagne en France ; nous le bûmes en faisant un peu la grimace, et nous le payâmes généreusement, moyennant quoi les chasseurs restèrent enchantés de nos personnes.

Diriez-vous, mon cher Théodore, que Sare, ce village basque, relégué à l'extrémité de la France aux pieds des Pyrénées, possède des armoiries ? Et certes, il les tient, me paraît-il, d'assez bonne souche. C'était à l'époque de la troisième de ces quatre grandes guerres qui signalèrent le règne de Louis XIV. La Hollande, le Brandebourg, l'Allemagne, la Savoie, l'Espagne, l'Angleterre, avaient formé la coalition la plus formidable dont l'Europe eût été encore témoin, et la France se voyait attaquée simultanément sur toutes ses frontières.

L'Espagne, selon sa coutume, avait eu recours aux *Miquelets*, corps de troupes composé d'hom-

mes demi-brigands, demi-soldats, sans aucune discipline régulière; elle les avait échelonnés sur ses frontières du Nord, d'où ils faisaient de fréquentes incursions sur le territoire français, pillant et saccageant tout, partout où ils se présentaient. Les habitants de Sare avaient été plus d'une fois victimes de leurs brigandages; plus d'une fois ils avaient vu leur pays envahi, rançonné par ces redoutables bandes de *Miquelets;* et, déjà réduits presque à la misère, ils sentaient qu'ils ne pouvaient tarder d'être complètement ruinés. Désolés des maux qu'ils ont à souffrir, ils se décident à faire parvenir leurs plaintes à la cour, et à lui demander secours et protection. Mais, à cette époque, que pouvaient en leur faveur les ministres du Roi? Obligée de soutenir une lutte terrible contre l'Europe entière, épuisée d'hommes et d'argent, la France avait assez à faire ailleurs; évidemment elle était impuissante à secourir les malheureux habitants de Sare. Ceux-ci comprirent qu'ils n'avaient rien à espérer de ce côté. Dans cette extrémité, ils prennent une résolution courageuse, presque téméraire; voyant qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, ils se déterminent à se lever tous en armes et à faire expier de leurs propres mains aux *Miquelets* leurs pillages et leurs rapines. Les bandits s'étaient cantonnés en grand nombre dans le village espagnol de Vera, d'où ils avaient la facilité de se porter à l'improviste tantôt sur

un point, tantôt sur un autre du territoire français. Les habitants de Sare, qui faisaient surveiller leurs mouvements, apprennent qu'ils se disposent à fondre de nouveau sur leur pays, afin de le mettre encore à contribution. A cette nouvelle, hommes et femmes, animés de la même ardeur, veulent marcher au combat ; ils s'arment à la hâte de fusils, de sabres, de faux, de fourches, de tout ce qui leur tombe sous la main, et courent s'embusquer au milieu d'une forêt, dans la gorge de Vera. Bientôt ils voient paraître les *Miquelets*, qui, étant accoutumés à ne rencontrer de résistance nulle part, s'avancent sans aucune précaution : ils se laissent dépasser de quelques pas ; puis tout à coup, à un signal convenu, ils se lancent sur eux comme un ouragan, les enfoncent, les culbutent, égorgent les uns, dispersent les autres, et remportent une victoire complète. Les vainqueurs s'emparent des armes et des bagages de leurs ennemis ; ils les emportent en triomphe et les déposent comme un trophée dans la Maison Commune de Sare, où ils sont restés jusqu'à la Révolution Française comme une preuve permanente de ce glorieux fait d'armes.

Le chef des *Miquelets* avait péri dans le combat : son corps fut transporté à Sare, et y reçut les honneurs de la sépulture. J'ai visité sa pierre tumulaire, qui est placée à l'entrée de la petite porte de l'église ; malheureusement l'inscription qu'on y grava, effacée par la main du temps, est illisible aujourd'hui.

Voici les armoiries de Sare, elles me paraissent aussi belles que bien méritées :

Au milieu d'un écu une cuirasse à l'antique couvrant tout le corps, surmontée d'un casque ; trois fleurs de lys, l'une au bas de la cuirasse, les deux autres au haut de l'écu sur les deux côtés du casque ; l'écu lui-même orné des trophées de la victoire, savoir : d'un tambour, d'une bannière, d'un gros bâton, d'une pique et d'une hallebarde. Ces armoiries ont figuré sur la porte de la Maison Commune jusqu'en 93. Alors elles furent brisées, et la place qu'elles occupaient fut badigeonnée. Ce n'est qu'en 1844, lorsqu'on a restauré la Maison Commune et reconstruit le mur de la façade, que l'on a retrouvé la pierre sur laquelle elles avaient été gravées ; au-dessous de cette pierre on en avait placé une autre que l'on a conservée à la Mairie, et sur laquelle j'ai recueilli l'inscription suivante, que je vous transmets sans rien changer à l'orthographe :

Sarari balhorearen eta leyaltassunaren Saria emana Luis XIV, 1693.

Traduction :

Récompense du courage et de la fidélité, donnée à Sare par Louis XIV, 1693.

Si le courage guerrier paraît être naturel aux habitants de Sare, je pense, mon cher Théodore, que le courage moral ne leur est pas moins familier ; du moins en ont-ils beaucoup montré pendant la Révolution Française. En effet, dès qu'ils virent

qu'on voulait mettre à exécution parmi eux la *Constitution civile du clergé*, ils s'y opposèrent avec énergie ; ils refusèrent de recevoir le curé intrus, et il fallut qu'un Commissaire du gouvernement, frère de ce curé, vint procéder à son installation, accompagné de la force armée. Mais aussi dès lors ils eurent mille vexations à subir ; on mit des soldats en garnison dans leurs maisons, on les saisit, on les amena violemment dans l'église pour les faire assister à des cérémonies sacriléges; plusieurs d'entr'eux furent jetés en prison, et, lorsque la municipalité adressa des réclamations aux représentants du peuple Pinet et Cavaignac sur ces actes d'un arbitraire révoltant, pour toute réponse la commune de Sare fut déclarée *infâme* avec celles d'Itsasou et d'Ascain par un arrêté du 4 Ventôse, an II, 22 Février 1794, et, de plus, tous les habitants furent soumis à l'internat, c'est-à-dire, condamnés à être enlevés de leurs domiciles et conduits dans les départements intérieurs, à une distance de 20 lieues au moins des frontières.

Il faudrait vous écrire un volume, mon cher Théodore, pour vous dire toutes les souffrances que ces infortunés eurent à endurer, et le courage dont ils firent preuve dans ces déplorables circonstances. Mais je dois me borner, de peur de vous fatiguer par un trop long récit. Je ne peux toutefois m'empêcher de vous citer un trait de grandeur d'âme et de vertu, qui me sem-

ble d'autant plus beau, qu'il appartient à une simple jeune fille du peuple.

Les habitants de Sare, privés de leurs prêtres, se rendaient quelquefois secrètement dans les villages espagnols des environs pour accomplir leurs devoirs religieux. C'était, on le conçoit, à cette époque un crime tellement grand, qu'on ne pouvait l'expier qu'en portant sa tête sur l'échafaud, comme si une messe, une confession avait mis en danger la patrie entière. Or, une jeune fille de Sare, nommée Magdeleine Larralde, était partie un jour pour Echelar, dans le but, elle aussi, de satisfaire sa dévotion. Une fois son pieux devoir rempli, elle reprend le chemin de son village, comptant arriver sans encombre dans sa maison à travers des sentiers à elle connus. Malheureusement, dans l'intervalle les troupes françaises avaient fait un mouvement en avant pour entrer sur les terres d'Espagne; et voilà que la jeune fille tombe dans les avant-postes de l'armée: on la saisit, on la traite d'espion, on la conduit devant l'officier français qui commandait en cet endroit. Celui-ci la questionne, et Magdeleine répond sans balancer qu'elle revient de se confesser à Echelar: c'était son arrêt de mort qu'elle avait prononcé; elle le savait, l'officier le savait aussi. Ce dernier cependant, touché de sa jeunesse et de ses nobles sentiments, veut trouver un moyen de la sauver, et l'engage à dire qu'elle a pris la fuite vers l'Espagne, poussée par la frayeur

que lui avaient causée les mouvements de l'armée. Mais il a beau la presser, la solliciter; la jeune fille déclare que la loi de Dieu lui interdit le mensonge, et qu'elle aime mieux perdre la vie que de la conserver par un si triste moyen. Magdeleine Larralde fut donc retenue prisonnière, conduite à St-Jean-de-Luz, jugée et condamnée à périr par la guillotine. La cruelle et inique sentence des juges ne fit pas fléchir le cœur de la jeune fille; la vue même de l'échafaud ne lui inspira aucune frayeur; on la vit sur la place de St-Jean-de-Luz marcher au supplice avec un admirable courage en chantant le *Salve Regina*, et, lorsque sa tête tomba sous le couteau sanglant, plusieurs des spectateurs versaient des larmes, et l'on disait dans la foule qu'une vierge, une martyre venait de monter au ciel.

J'ai visité l'église de Sare qui est grande, mais dont l'architecture n'a rien de bien remarquable. On voit dans le chœur les tombeaux des deux Axular, oncle et neveu, dont l'un succéda à l'autre dans la cure de Sare. L'oncle, Pierre d'Axular, qui mourut en 1644, est auteur d'un livre basque, intitulé *Gueroco guero,* dans lequel il a répandu une prodigieuse érudition.

On trouve dans cette église trois bons tableaux qui avaient été donnés par le duc d'Orléans, aïeul de Philippe-Égalité, à M. Daguerre, supérieur du Séminaire de Larressore. Ces tableaux furent vendus à vil prix pendant la Révolution à un hom-

me du peuple, nommé Jean Egosqué-Etchebeste, de qui M. Dithurbide, maire de Sare, en fit l'acquisition dans la crainte qu'ils ne vinssent à s'égarer ou à se détruire. Mais lorsqu'il fut question de les enlever, voilà qu'il se forme un attroupement de femmes, à la tête duquel marche le maire de Larressore, pour empêcher qu'on ne les emporte. De là réclamation et pétition, qui tournèrent au profit de l'église de Sare, à qui M. Dithurbide, dans des temps meilleurs, céda les tableaux.

J'ai pris copie d'une lettre écrite à cette occasion par ce Jean Egosqué-Etchebeste; je vous l'envoie, mon cher Théodore, comme pièce curieuse, en conservant religieusement l'orthographe de l'auteur :

« De Bayonne, le 23 Novembre, vieux estillé.

« Monsieur Dithurbide,

« Jé présenté la petition devent le sous préfet
« au sujets de tablaux que je vous ai vendu, le
« sous préfet á dont écrit au maire Delárres-
« sore qui donne ses ressons De l'oppossion quil
« á fait avec un attroupement de fammes contre
« le tablaux que je vous ai vendu.

« Le sous préfet il aten la reponse Du dit
« maire pour dessider la chosse comme il sera
« juste. Sytot que je serois autorissé par le sous
« préfet pour deliberer le dit tablaux je vous
« avertiré sens aucun retart.

« Je suis votre serviteur.

« Signé — Jn EGOSQUÉ-ETCHEBESTE. »

Je comptais ne pas quitter ces lieux sans avoir visité la tombe du comte Alfred de Stolberg, qui mourut à Sare le 9 Novembre 1834. Mais c'est en vain que je la cherchai près du porche de l'église où elle avait été placée; elle n'existait déjà plus, et il me fut impossible d'en retrouver une seule pierre. Je ne pus m'empêcher d'en gémir en moi-même tout en déplorant l'acte de vandalisme qui l'avait détruite. Je me réserve de vous parler dans une prochaine lettre de ce jeune seigneur, si distingué par sa naissance et son esprit, qui vint ainsi mourir misérablement loin de sa patrie et de tous les siens.

Je termine par quelques mots sur le docteur Jean d'Etcheberry, natif de Sare. Il fut médecin attitré de la ville d'Ascoïtia, et composa différents ouvrages. Le P. Larramendi parle avec éloges de son dictionnaire quadrilingue, Basque, Espagnol, Français et Latin. Il déclare même avec simplicité que cet ouvrage ne lui a pas été inutile pour la composition de son grand dictionnaire. Du reste, le docteur Jean d'Etcheberry était un homme fort savant et profondément religieux, comme ses livres en font foi.

Adieu, cher Théodore, je vous suis toujours également dévoué de cœur.

JULES.

LE COMTE ALFRED DE STOLBERG.

CAMBO, le 7 Juillet 1858.

MON CHER THÉODORE,

Je vais remplir aujourd'hui la promesse que je vous ai faite de vous donner quelques détails sur le comte de Stolberg, ce jeune seigneur étranger, qui vint mourir à Sare en 1834. J'entre donc immédiatement en matière.

Le 28 Octobre 1834, sept ou huit Basques, jeunes et vigoureux, traversaient les Pyrénées, d'Espagne en France, s'avançant péniblement dans les sentiers des montagnes. Ils étaient chargés d'un brancard, qu'ils portaient tantôt sur les épaules, tantôt avec les mains, en se relayant de temps en temps les uns les autres. Ils marchaient avec précaution : car sur le brancard était étendu un malade qui paraissait souffrir beaucoup, et qui était en proie à une fièvre ardente. Ces jeunes gens se dirigeaient vers le village de Sare.

Déjà la course avait été longue, et néanmoins ils étaient encore loin du lieu de leur destination, lorsqu'ils virent le soleil décliner vers l'horizon et l'ombre des montagnes s'allonger rapidement devant eux. Ils devinrent inquiets, et auraient voulu presser davantage le pas. Mais ils avaient à marcher avec leur fardeau dans des sentiers étroits, raboteux, souvent escarpés ; et d'ailleurs, ils étaient retenus par la crainte de faire éprouver de fortes secousses à ce pauvre malade qui s'était confié à eux, et qu'on leur avait dit être un prince allemand. Cependant les derniers rayons du jour finirent par disparaître, et nos jeunes Basques se trouvèrent totalement environnés des ténèbres de la nuit. Ce contre-temps, quelque fâcheux qu'il fût, ne les découragea pas toutefois. L'intérêt que leur inspirait ce malade, jeune encore comme eux, le désir de le sauver, l'espoir peut-être d'une récompense, animaient sans cesse leur cœur. Les difficultés étaient devenues plus grandes ; mais elles ne servirent qu'à redoubler leur vigilance et leurs précautions.

Enfin, après plus d'une heure d'une marche des plus pénibles à travers l'obscurité, ils furent assez heureux pour atteindre le bourg de Sare sans aucun accident. Ce fut alors seulement qu'ils commencèrent à respirer et à se sentir un peu tranquilles; le malade lui-même se crut sauvé, quand il apprit qu'il se trouvait au milieu d'un village français. Ils n'étaient pourtant pas arrivés

encore au terme de leurs embarras. En effet, il faisait nuit, et toutes les habitations étaient fermées en ce moment. Cependant nos jeunes Basques, connaissant bien le caractère hospitalier de leur nation, ne doutèrent pas qu'il ne leur fût facile de trouver un logement convenable, et ils allèrent frapper à plusieurs maisons. Hélas! ils se trompaient. A peine avait-on ouvert une porte, qu'à leur grande surprise, on la refermait soudainement sur eux en entendant qu'ils arrivaient d'Espagne avec un malade. C'est que le bruit venait de se répandre à Sare que le choléra-morbus avait fait invasion sur la frontière espagnole; et cette nouvelle avait placé toute la population sous l'impression d'une terreur difficile à décrire. Chacun craignait donc de recevoir un cholérique chez soi, et on croyait être fort sage en barricadant sa porte. On ne saurait dire quelle fut pendant près d'une demi-heure l'anxiété du malade et de ses compagnons. Heureusement pour eux, le bruit de ce qui se passait ne tarda pas à parvenir aux oreilles d'un jeune ecclésiastique, qui exerçait à Sare les fonctions de vicaire. Il accourt aussitôt, il s'informe de tout, et va heurter à la porte d'une maison de chétive apparence. Une femme paraît sur le seuil, et il la conjure, au nom du Dieu de miséricorde, d'ouvrir un asile chez elle au pauvre malade repoussé de tous. A la voix du prêtre, Marie-Baptiste Dargaitz (c'est le nom de cette femme charitable) s'empresse d'offrir non-seulement un appartement,

mais encore sa personne et tous les services qui dépendront d'elle. Cet appartement n'était, à vrai dire, qu'une chambrette, bien petite, bien modestement, ou plutôt bien pauvrement meublée, mais c'était tout ce qu'elle avait ; du reste elle était luisante de propreté, et le linge y était d'une blancheur exquise. C'est là, dans cette humble demeure, que fut porté pour y mourir Ferdinand-Alfred, comte de Stolberg-Stolberg.

Ce jeune seigneur était fils du célèbre Frédéric-Léopold de Stolberg, qui se convertit au catholicisme en 1800, et dont la conversion fit tant de bruit en Allemagne (1). Son père avait été gentilhomme de la chambre du roi de Danemark, ministre de Lubeck à Copenhague, grand-maître de la cour du duc de Holstein-Eutin, et, en 1789, ambassadeur de Danemark en Prusse. Son nom, son rang, ses talents, ses écrits, son âge, sa juste réputation d'honneur et de loyauté, avaient donné beaucoup d'éclat à sa démarche, et les protestants eurent peine à se consoler d'une défection que l'on ne pouvait attribuer à aucun motif humain. La Providence sembla vouloir récompenser le comte de Stolberg d'avoir courageusement triomphé des

---

(1) Accueilli à la cour du duc de Saxe-Weimar par cette apostrophe : « Je n'aime pas les personnes qui « changent de religion. — Ni moi non plus, répondit le « comte de Stolberg ; car, même après trois cents ans, « elles obligent leurs descendants à en changer encore. »

mille obstacles qu'il avait eus à vaincre pour embrasser le catholicisme. Moins de trois mois après, il devenait père de ce même Ferdinand-Alfred, que nous venons de voir entrer tout malade dans la pauvre habitation occupée par Marie-Baptiste Dargaitz ; et, chose remarquable, de tous les nombreux enfants du comte, ce fils fut précisément celui à qui le ciel accorda les plus belles et les plus heureuses qualités. C'est de lui que la comtesse Sophie de Stolberg, sa mère, écrivait, peu de temps après l'avoir perdu : « Sous le rap« port du génie et de l'esprit, comme du carac« tère, il avait de la ressemblance avec son « admirable père ainsi que pour les traits et la « figure. » Elle ajoutait dans la même lettre, que j'aime à citer, parce qu'il n'y a rien de tel que l'œil d'une mère pour pénétrer dans l'âme d'un fils et le connaître à fond :

« Alfred avait la conception extrêmement « prompte et une grande facilité pour apprendre « les langues. Aussi n'avait-il par tardé à deve« nir versé dans les langues anciennes et mo« dernes ; il comprenait sans la moindre peine « tous les livres classiques ainsi que les auteurs « français, espagnols, italiens. Il s'était beau« coup livré à la lecture, ce qui lui avait permis « de joindre une vaste érudition à la connaissance « de ces langues. Une malheureuse disposition à « une argumentation captieuse, un certain esprit « d'opposition, des circonstances fâcheuses, tout

« cela, joint à ses moyens, à ses qualités peu
« communes, devint pour lui un écueil funeste :
« il perdit la foi avant d'avoir quitté la maison
« paternelle. Son caractère, qui se montra si
« doux depuis, était, à cette époque, altier et in-
« domptable. »

Treize ans se passèrent ainsi. Cependant Alfred entreprit en Autriche une carrière civile qu'il ne continua pas, se mit à voyager en 1826, parcourut l'Allemagne, la Russie, l'Italie, et revint de temps en temps auprès de la comtesse de Stolberg se reposer de ses fatigues. Cette excellente mère, pareille à une autre Monique, ne cessait de demander à Dieu avec des larmes qu'il voulût bien toucher le cœur de son fils et le retirer de son égarement. Ses vœux furent exaucés, lorsqu'elle osait l'espérer le moins. Ce fut la lecture des Pères de l'Église qui opéra cette conversion inattendue au mois d'octobre 1831. Alfred se trouvait alors en Saxe ; il s'empressa d'écrire à sa mère une lettre touchante pour lui faire part de son changement. Dès lors il arrêta dans sa pensée la résolution de consacrer à Dieu toutes les forces de son intelligence et de son corps. En attendant qu'il pût réaliser son projet, il s'appliqua à se rendre maître de lui-même, affable et bienveillant envers les autres. Il y réussit à merveille. Il avait six frères et six sœurs, dont il se fit extrêmement aimer par les rares et précieuses qualités de son cœur et de son esprit. Les étrangers aussi trou-

vaient dans son commerce un charme particulier, qui le rendait cher à tous ceux qui avaient occasion de le connaître.

Mais tandis qu'il faisait le bonheur de ceux avec qui il avait à vivre, il était sans cesse agité lui-même par une inquiétude intérieure; il sentait au fond de son âme un besoin extrême d'action et de dévouement. C'était l'époque où l'Espagne, divisée entre les Christinos et les Carlistes, était déchirée par une guerre civile des plus cruelles. Alfred se trouvait depuis le mois d'avril 1834 auprès de sa mère, autour de qui s'étaient réunis presque tous ses frères et sœurs. C'est là qu'il prit le parti d'aller soutenir la cause de D. Carlos, qui, dans sa conviction, était la cause de Dieu et de la justice. Mû par un noble et pur dévouement, il dit adieu à sa famille, à sa mère qu'il ne devait plus revoir, et le 2 du mois d'Août il quittait la Saxe pour se rendre en Espagne. Il n'avait confié le secret de son départ qu'à la comtesse de Stolberg.

A son arrivée, le comte Alfred fut parfaitement accueilli dans le parti auquel il venait apporter son appui; il paraît même qu'il devint presqu'aussitôt membre de la junte générale. Plus d'une fois alors il fut témoin de la bravoure et de la constance de ces bataillons Basques et Navarrais, qui savaient marcher au feu avec le courage des lions, et supporter, après la bataille, la faim, la soif, la fatigue et tous les genres de misères;

il ne put leur refuser un profond sentiment d'admiration, non plus qu'à ces chefs intrépides qui s'étaient levés avec eux pour la défense de la même cause. Mais d'un autre côté, avec quel chagrin ne vit-il pas les jalousies, les rivalités, les dissensions, les intrigues qui rongeaient le cœur du parti ? Ce fut pour lui le sujet d'une déception des plus amères. Là où il croyait ne rencontrer que la générosité, le dévouement, l'abnégation, il voyait s'agiter l'égoïsme, l'intérêt personnel, la passion de dominer. D'une part, de grands et beaux sentiments dans ceux qui combattaient; de l'autre, des cœurs étroits et bas dans ceux qui, loin du péril, exerçaient leur influence de *camarilla* et gaspillaient les trésors de l'armée.

A ce spectacle, le noble cœur d'Alfred fut navré de douleur, ses idées s'assombrirent, et la tristesse s'empara de lui. Tout cela, joint à des fatigues excessives auxquelles il lui fallut se livrer, échauffa son sang, et il fut pris d'une fièvre ardente. C'était précisément dans un de ces moments critiques où l'armée carliste se voyait forcée de reculer devant les troupes christines. Dangereusement malade, incapable ni de marcher ni de se tenir à cheval, le jeune comte de Stolberg fut abandonné dans la *taverne* d'un des villages de la frontière espagnole. Quand il se vit ainsi seul, délaissé de tous, loin de tout secours, il pensa à sortir de la terre d'Espagne et à se faire transporter sur le sol français, dans l'espérance d'y trouver un asile hospitalier.

Telles furent les circonstances qui amenèrent le comte Alfred de Stolberg au village de Sare, le premier de ceux que l'on rencontre dans cette partie des confins de la France. J'ai déjà dit de quelle manière le vicaire de la paroisse lui avait fait ouvrir la porte de la maisonnette habitée par une sainte femme appelée Marie-Baptiste Dargaitz. Si jusque-là le comte avait eu à supporter les déceptions, la maladie, le délaissement, du moins ni les soins ni les secours ne lui manquèrent dès l'instant qu'il fut reçu dans la modeste chambrette de Marie-Baptiste. En effet, le jeune ecclésiastique qui s'était tout d'abord intéressé à lui, ne se contenta point de lui rendre de fréquentes visites; il alla chercher lui-même et lui amena le docteur Dornalèche, auquel son savoir médical et sa longue expérience avaient acquis une juste renommée dans toute cette contrée. Le curé de la paroisse, à son tour, se fit un devoir d'aller le voir souvent et de lui apporter des paroles d'encouragement et de consolation. Un officier français, qui commandait deux compagnies de soldats cantonnées à Sare, voulut également être introduit auprès du comte Stolberg, et, depuis ce moment, il ne l'abandonna presque plus, lui prodiguant les témoignages de l'affection la plus cordiale et la plus fraternelle. Mais la personne qu'Alfred distingua parmi toutes les autres, à cause des tendres soins qu'il en reçut, fut sans contredit Marie-Baptiste Dargaitz. Aussitôt qu'elle

l'avait vu logé sous son humble tôit, cette excellente femme s'était constituée sa fidèle et charitable gardienne : désormais elle ne voulut plus le quitter un seul instant ; jour et nuit elle veillait sur son cher malade avec la plus vive sollicitude ; sans cesse elle cherchait quelque nouveau moyen d'adoucir ses souffrances, de soulager la peine que devait lui causer l'absence des siens, et, quand les autres resssources venaient à lui manquer, elle savait au moins toujours trouver pour lui les douces consolations du cœur. Il y avait, dans les soins de cette pauvre femme si simple et si bonne, tant de prévenance, d'affection, de dévouement, que le comte de Stolberg, profondément touché, non-seulement lui accorda toute sa confiance, mais finit par lui donner le nom même de mère. Hélas ! tout cela devait être inutile pour la guérison d'Alfred. Ni la science du médecin, ni les encouragements des deux ecclésiastiques, ni les marques d'amitié de l'officier commandant, ni le tendre dévouement de Marie-Baptiste Dargaitz, ne pouvaient rien contre les ravages que le mal avait déjà faits en lui.

Toutefois les bons soins dont il se voyait l'objet et deux ou trois jours de repos donnèrent un peu de tranquillité à son esprit. Il en profita pour écrire, le 31 octobre, à la comtesse sa mère, qu'il supposait devoir être fort inquiète sur son compte. Mais ce n'étaient que quelques lignes, tracées d'une main presque mourante et à peine recon-

naissable. Dans cette lettre, qui fut jetée à la poste à Bayonne, il lui disait qu'il avait été vivement affligé d'être obligé de prendre la fuite; qu'il était malade, mais qu'il lui donnait l'assurance qu'il n'était pas néanmoins en danger; enfin qu'il la conjurait de lui écrire sur-le-champ.

Le 4 novembre suivant, c'était le jour de la naissance de sa mère, il avait le désir de lui écrire de nouveau. Mais le mal avait déjà fait beaucoup de progrès : il se sentit trop faible, et fut réduit à prier le vicaire de Sare d'écrire sous sa dictée; encore dut-il se borner à ne lui dicter que quelques lignes. On voyait évidemment que la maladie marchait avec rapidité, et que le dénouement final ne pouvait tarder d'arriver.

Il allait donc mourir, le comte de Stolberg, ce jeune seigneur si riche d'avenir, orné de tant de qualités brillantes ! Il allait mourir sur le sol étranger, dans une pauvre demeure, sans entendre une parole amie de quelqu'un des siens, sans pouvoir adresser à un seul d'entr'eux un dernier mot d'adieu ! Oui, ce n'était que trop vrai : il lui fallait ainsi mourir à la fleur de ses années, loin de tous les siens, loin de sa mère, de ses amis, de sa patrie. Le comte le comprit lui-même ; il sentit que la mort approchait vers lui à grands pas, qu'elle allait bientôt saisir sa proie. Mais, à son approche, il ne se troubla point, il ne se livra ni au désespoir, ni aux plaintes, ni aux regrets. Seulement, en songeant que ses jours étaient comptés, qu'il

ne lui en restait que bien peu à vivre sur la terre, il résolut de prendre toutes les meilleures dispositions pour bien faire le grand voyage du temps à l'éternité. Il commença par s'aboucher, à cet effet, avec le curé de la paroisse, puis il reçut tous les sacrements de l'Église avec une vive foi et une résignation profonde aux ordres du Ciel. Quand cet acte solennel fut accompli, son âme parut jouir d'une parfaite sérénité ; on aurait cru voir comme un rayon céleste se refléter sur son front tranquille et pur, quoique penché sous le coup de la mort. Il ne vécut que fort peu de temps après avoir rempli ce dernier devoir de sa vie, et il expira doucement, le 9 novembre, à huit heures du soir. Ainsi mourut à Sare, au sein des consolations de la religion, entouré de personnes dévouées bien qu'étrangères, Ferdinand-Alfred, comte de Stolberg-Stolberg ; il était âgé d'environ 34 ans.

Cependant sa famille était dans les incertitudes les plus désolantes sur son sort. Qu'était devenu le comte Alfred ! En quel lieu se trouvait-il ? Était-il malade ? Était-il déjà mort ? Pouvait-on espérer de le revoir ? Devait-on le compter encore au nombre des vivants ? Privée depuis longtemps de ses nouvelles, elle s'abandonnait aux plus tristes conjectures sur son compte. En effet, la lettre qu'il avait écrite d'une main mourante, le 31 octobre, était restée, on ne sait comment, jusqu'au 2 décembre à la poste de Bayon-

ne, et elle n'arriva que longtemps après à sa destination. Quant aux lignes qu'il dicta quelques jours après au vicaire de Sare, elles ne purent non plus parvenir que tardivement à sa famille, attendu que sa mère, à qui elles étaient adressées, était alors loin de ses enfants, à Munster, en Westphalie.

Pendant qu'on était ainsi livré aux justes inquiétudes que faisait naître le long silence d'Alfred, les journaux français publièrent qu'un comte de Stolberg venait de mourir dans le village de Sare, aux pieds des Pyrénées, en revenant d'Espagne. Quelle révélation pour sa famille! Elle ne put douter que le personnage, dont parlaient les feuilles publiques, ne fût le comte Alfred lui-même. Sur-le-champ elle prit des informations pour s'en assurer, et acquit la triste certitude qu'elle ne s'était pas trompée dans ses conjectures. Qu'on juge de l'affliction qu'elle ressentit d'une si cruelle perte; il faudrait pour la bien apprécier avoir lu les lettres que plusieurs membres de cette famille écrivirent alors dans notre pays. Cette correspondance passa sous mes yeux à cette époque; elle avait principalement pour but d'obtenir tous les détails relatifs aux derniers jours d'Alfred et de faire élever un monument à sa mémoire dans le village de Sare.

Vous comprenez, mon cher Théodore, que je me suis fait un pieux devoir de ne pas revenir de

mon excursion à Sare sans avoir visité ce monument funèbre. Je me rendis donc à l'endroit où l'infortuné comte de Stolberg avait été enseveli, proche de l'entrée septentrionale du porche de l'église. Mais, hélas! quelles furent ma surprise et ma peine! Je n'y vis ni monument, ni aucune trace de monument, ni même rien qui pût me faire soupçonner que là, un jour, le corps d'un chrétien eût été confié à la terre: tout avait disparu. Douloureusement affecté, je me tournai vers le maire de la commune qui m'accompagnait, et je lui demandai ce qu'était devenu le tombeau de marbre sous lequel devait reposer le comte de Stolberg. De vrais Vandales, me dit-il, l'avaient brisé, détruit, profané, pendant une nuit obscure; c'étaient, ajouta-t-il, des christinos qui, d'après l'opinion générale, avaient commis cet acte de barbarie en haine du parti carliste que le comte Alfred avait servi pendant deux mois. Et personne depuis ne s'était mis en peine de réparer l'outrage fait à un illustre mort et à sa noble famille. Je voulus reconnaître au moins quelques-unes des pierres qui avaient appartenu au monument détruit: ce fut en vain; je ne pus en retrouver une seule; et je me retirai en gémissant sur les excès qu'engendrent parmi les hommes les discordes civiles.

Depuis, mon cher Théodore, deux membres de la famille de Stolberg sont venus dans notre pays, conduits par le souvenir, toujours vivant dans leur

cœur, de celui qu'ils avaient perdu ; il y a de cela deux ans environ. Je ne vous dirai pas comme leur âme a été déchirée en ne trouvant aucun vestige de la tombe du comte Alfred de Stolberg et en entendant la profanation dont elle avait été l'objet. Ils ont fait élever un monument nouveau pour protéger les cendres de ce frère chéri ; et on y a gravé l'inscription suivante que l'on avait également gravée sur le premier :

ICI REPOSE

LA DÉPOUILLE MORTELLE DE FERDINAND - ALFRED,

COMTE DE STOLBERG - STOLBERG,

NÉ A EUTIN DANS LE HOLSTEIN, LE 12 AOUT 1800.

Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. (ST-JEAN, XI, 25, R. J. P.

CONCESSION A PERPÉTUITÉ.

Le récit de la mort du comte Alfred de Stolberg m'a entraîné, mon cher Théodore, beaucoup plus loin que je ne pensais. Je repousse néanmoins l'idée qu'il ait pu vous fatiguer.

—

Je me disposais à partir de Sare, quand on m'a parlé d'une grotte remarquable dont j'ignorais l'existence, et qu'on voit au pied d'une montagne taillée à pic. Il était trop tard, pour penser à l'aller

visiter. Son entrée, m'a-t-on dit, est en forme d'arc surbaissé d'environ vingt mètres de haut, sur quarante à quarante-cinq de large. Il en sort un petit ruisseau, qui se hâte d'aller porter ses eaux dans le lit d'un autre ruisseau, son voisin. Cette grotte a plus de 4 kilomètres de longueur : on a beau s'armer de torches et de flambeaux ; en dépit de la lumière qu'ils donnent, on se sent environné de ténèbres épaisses qui se prolongent dans le lointain. On rencontre çà et là d'énormes colonnes de stalactites qui semblent avoir été posées là tout exprès pour soutenir la voûte immense qui couvre ces cavités profondes. De cette voûte tombent des gouttes d'eau, dont la chute forme un bruit régulier et monotone, qui porte la tristesse dans l'âme au sein de l'obscurité. Là, comme dans la grotte d'Isturitz, on trouve un nombre incroyable de chauve-souris : elles sont accrochées à la voûte par les pattes, et se tiennent ainsi suspendues la tête en bas ; elles paraissent engourdies par la fraîcheur de l'air intérieur.

Je regrette, mon cher Théodore, de n'avoir pu pénétrer dans une grotte si curieuse à voir ; je vous en aurais fait une description plus détaillée.

Adieu, mon ami, je vous embrasse de bien bon cœur.

JULES.

EXCURSION EN ESPAGNE.

CAMBO, le 15 Juillet 1858.

Ma journée d'hier a été, mon cher Théodore, une des mieux employées depuis mon arrivée aux eaux. Quand on est à Cambo, on se trouve trop près de l'Espagne, pour ne pas éprouver quelque désir de pousser une pointe dans ce pays. C'était précisément mon cas. J'avais formé depuis plusieurs jours le projet de franchir la frontière et de me rendre au plus prochain village du territoire espagnol; il s'appelle Urdache. La route est belle presque partout, et la distance n'est que de 16 à 17 kilomètres. Au reste, les circonstances m'ont servi à merveille dans cette occasion. Ainsi, j'avais rencontré dimanche au soir un vérificateur de la douane d'Ainhoa, où se trouve le dernier bureau de ce côté de la France. Je m'informai auprès de lui des formalités à remplir pour passer la frontière avec mon cheval; et il m'assura qu'elles se réduisaient à fort peu de chose, que je n'avais qu'à me présenter et qu'on me donnerait toutes les facilités désirables.

Je suis donc parti hier matin pour Urdache par

un temps délicieux. Le soleil brillait de tout son éclat au milieu d'un ciel d'azur, et une légère brise tempérait l'ardeur de ses rayons. A peine ai-je passé le bourg d'Espelette, que je me suis trouvé au milieu d'un admirable paysage : c'étaient partout, le long de la route, des habitations, de vertes prairies, des bois de chênes et de châtaigniers, des ruisseaux murmurants, des champs couverts de riches moissons. Je voyais à ma droite le village de Souraïde, dont la blanche église m'apparaissait près d'un groupe de maisons, au sein d'une campagne fort bien cultivée. Pendant l'espace d'environ 3 kilomètres, le chemin, qui conduit d'Espelette à Ainhoa, monte en serpentant sur le flanc des collines; et durant tout le temps qu'on met à le parcourir, le premier de ces deux bourgs, dès que vous vous retournez, se montre à vous dans une position charmante. Mais lorsque vous avez atteint le point culminant de la route, il faut lui dire adieu en le saluant d'un dernier regard; et vos yeux aperçoivent presqu'aussitôt le joli village d'Ainhoa, vers lequel vous descendez pendant à peu près 3 autres kilomètres. Presque toutes les maisons, qui le composent, sont agglomérées en un seul groupe, et l'église, qui les domine, semble s'élever au-dessus d'elles comme pour les protéger. Les alentours du village sont cultivés avec beaucoup de soin et d'intelligence; ce sont des terres remarquables par la beauté de leurs produits.

En arrivant au village, je suis descendu chez M. Martin Hiriart, un de ces hommes chez qui on est toujours sûr de rencontrer une aimable et cordiale hospitalité. L'aînée de ses demoiselles se disposait à se retirer des eaux de Cambo précisément quand j'y suis venu. Elle avait été atteinte d'une affection de la poitrine très-grave, et les hommes de l'art avaient manifesté de vives inquiétudes sur son état. La jeune malade toutefois ne désespérait pas de la conservation de sa vie; elle manifesta un extrême désir de recevoir la visite d'un des médecins le plus en renom de nos contrées, qui demeure à Bayonne. Le docteur consentit à se rendre à Ainhoa, indiqua le traitement à suivre, et, au bout de quelque temps, Mlle Hiriart se sentit en état de se lever de la triste couche où elle était étendue depuis près de deux ans. Quand ses forces commencèrent à revenir, elle fut envoyée par le docteur aux eaux de Cambo. C'était à la fin de l'automne dernier. Elle y resta un mois entier, jusqu'au moment où les premiers froids annoncèrent l'approche de l'hiver. On ne peut dire la transformation qui s'opéra en elle durant ce court espace de temps. Cette jeune personne était devenue méconnaissable, mangeant, buvant, riant, marchant, faisant d'assez longues promenades; elle était au comble de la joie, et sa famille avec elle; il semblait à celle-ci que ce fût comme une résurrection de la mort à la vie. C'est pour con-

solider le rétablissement de sa santé, qu'après avoir passé doucement l'hiver, Mlle Hiriart est allée de nouveau à Cambo durant ce printemps; elle attend l'automne prochain pour y retourner encore.

Pendant que je me réjouissais de sa guérison avec elle et sa famille, M. Hiriart s'occupait des formalités à remplir au bureau de la douane, et il faisait préparer un cheval pour m'accompagner lui-même à Urdache. Bientôt après nous cheminions côte à côte sur la route d'Espagne, qui est assurément l'une des plus pittoresques et des plus agréables que j'ai parcourues. Un pont de pierre, jeté sur un gros ruisseau, sert de limite aux deux États; c'est ce qu'on appelle le *Pont de Dancharia.* Ce ruisseau prend sa source en France, va joindre au-dessous du pont un autre ruisseau qui vient d'Espagne, et tous les deux réunis forment une petite rivière, que l'on nomme la *Nivelle.* Celle-ci longe le territoire d'Ainhoa, baigne celui de Sare, traverse la commune de St-Pé recueillant çà et là divers courants d'eau sur son passage, commence à porter bateau à Ascain, et se jette à la mer dans la ville de St-Jean-de-Luz, à qui elle prête son lit pour en faire un port. Ces deux ruisseaux sont très-poissonneux ainsi que la Nivelle; ils fournissent surtout une grande quantité d'excellentes truites. La nuit précédente, m'a dit M. Hiriart, avait été très-favorable aux pêcheurs, parce qu'elle avait été fort claire avec un

ciel bien étoilé; la pèche avait été abondante, et, à notre retour à Ainhoa, nous trouverions sur notre table de bonnes et fraîches truites. Il ne se trompait pas, comme je l'ai bien reconnu quelques heures plus tard.

Le bureau de la douane française était, il y a quelques années, à l'avancée près du pont de Dancharia. Mais la crainte de quelque coup de main hardi, et le peu de commodités qu'offre ce lieu isolé, ont déterminé l'administration à le faire reculer jusqu'au bourg d'Ainhoa, où on l'avait placé dans l'origine. Au delà du pont se trouve un poste de *carabineros* ou douaniers espagnols. Au bruit des pas de nos chevaux, ils sont tous sortis à la fois de leur corps-de-garde pour nous voir passer; ils ne portaient point de carabine dans les mains pour nous coucher en joue; mais en revanche ils étaient armés de l'immanquable guittare espagnole, qui leur sert à charmer les ennuis de leur solitude par la musique et la danse. Ils se sont au reste comportés en fort honnêtes gens envers nous. Afin d'éviter toute question superflue de leur part, nous leur avons adressé les premiers la parole, et nous leur avons dit que nous allions jusqu'à Urdache, d'où nous serions de retour au bout de deux heures. —*Bien, bien, Señores, buen paseo.* — Bien, bien, Messieurs, bonne promenade. Nous avons accepté le souhait des *carabineros* qui nous a paru d'heureux augure, et nous avons poussé joyeusement en avant.

Nous venions d'entrer dans la magnifique route que la province de Navarre a fait percer à travers la chaîne des Pyrénées, pour aller de Pampelune en France. Elle est bien construite, bien entretenue, et bordée des deux côtés de jeunes arbres d'une belle venue. A un kilomètre et demi de la frontière, elle s'écarte du chemin d'Urdache, commence à s'élever avec la montagne d'Oxondo, va toujours en montant pendant au moins une heure et demie pour atteindre son sommet, puis redescend jusqu'à sa base, où elle pénètre dans la riche vallée du Baztan, qu'elle parcourt dans toute sa longueur. Les ingénieurs, chargés des études pour la construction de cette route, avaient voulu la faire passer par Urdache, ce qui l'eût rendue moins rude à monter. Mais les habitants s'y opposèrent avec une énergie qui l'emporta sur la volonté des ingénieurs; et ce chemin prit la direction assez pénible d'Oxondo.

Comme nous passions près d'une petite maison située sur le bord de la route, un homme en sortit pour nous inviter à payer le droit de la chaîne, ou de la *cadena*, comme disent les Espagnols. C'est une contribution qu'on lève sur tous les passants à l'exception des habitants du pays, et qui devient plus considérable pour ceux qui ont cheval ou voiture. Le chemin est toujours libre, tant que dure le jour; mais pendant la nuit on étend en travers une grosse chaîne de fer, qui arrête la circulation et empêche qu'on ne passe sans avoir

acquitté le droit. C'est cette chaîne de fer qui a donné son nom à la contribution dont je parle. Il y en a, m'a-t-on dit, jusqu'à sept dans la Navarre : elles doivent faire entrer de fortes sommes d'argent dans la caisse de la province, si c'est là dedans que sont versées, comme on me l'a assuré, toutes celles qui sont perçues par cette voie. Le droit de la *cadena* n'est pas du reste un droit fort élevé ; nous n'avons eu à débourser que dix centimes chacun pour l'aller et autant pour le retour.

Un peu plus loin, M. Hiriart m'a montré un vieux chêne rabougri qui porte encore les marques presque effacées d'une croix, que l'on grava jadis sur son tronc rugueux ; et, en me le montrant, il m'a cité un usage qui rappelle bien la foi religieuse si vive encore de la catholique Espagne. Ce chêne, ainsi marqué d'une croix, se trouve planté à l'endroit d'où l'on commence à apercevoir l'église du village. Aucun habitant du pays ne passe près de l'arbre sans le toucher de la main et sans se signer : c'est le salut de l'arrivant au Dieu qui, du temple rustique, veille sur les habitations d'alentour. Pas un d'entr'eux qui, s'éloignant vers la France, ne s'arrête en ce lieu pour se retourner vers l'église et se signer encore de la main qui a touché l'arbre : c'est, dans la pensée de ces braves gens, comme le dernier adieu du voyageur, qui demande au Tout-Puissant aide et protection pour le temps du voyage et pour l'heureux retour. Quoi de plus touchant

que cet usage si simple et si naïf, qui élève l'homme, cette fragile et chétive créature, jusqu'à son Dieu et le met en communication avec lui?

Une longue colonne d'une fumée épaisse, que nous voyions à notre droite monter vers le ciel, semblait vouloir nous indiquer dans le fond d'un vallon la maison où naquit ce Pierre Axular, dont je vous ai entretenu précédemment; elle porte encore, comme il y a trois cents ans, le nom d'***Axularréa***. Nous distinguions son toit rouge parmi ceux de quelques autres habitations qui en sont voisines. Ce n'était pas le désir, mais le temps qui nous manquait, pour visiter le lieu où s'écoula l'enfance du savant moraliste basque. Nous nous sommes contentés de le saluer de loin, et nous avons poursuivi notre route vers Urdache, où nous descendions de cheval à dix heures du matin.

Le village est situé dans un vallon au pied d'une montagne taillée presque à pic, que les uns appellent ***Azcar***, ce qui, en langue basque, veut dire ***Robuste***, et les autres ***Gazteluco-harria***, mot composé, qui signifie la ***Pierre*** ou le ***Rocher du Château***. Le sommet de la montagne paraît avoir été aplani par la main de l'homme, pour recevoir quelque édifice. Cette particularité, jointe à la dénomination de ***Pierre*** ou ***Rocher du Château***, me fait penser qu'il a dû exister autrefois en cet endroit un château-fort pour la défense de la contrée. A la suite de cette montagne, s'élèvent plusieurs autres, qui, rangées en forme de

demi-cercle, protégent le village contre tous les vents, ne laissant le passage libre qu'à celui du Nord, qui envoie son souffle pendant l'été pour rafraîchir l'atmosphère embrasée par les rayons brûlants du soleil. C'est sans doute cette dernière circonstance qui a donné naissance à un dicton vulgaire bien connu dans ce pays : *Ce que le Français nous envoie de meilleur, c'est le souffle du Nord* (1). Il ne me semble pas, mon cher Théodore, que le dicton soit très-flatteur pour notre patrie. Mais quand on songe que, durant les guerres de la République, les Français incendièrent le malheureux village d'Urdache, et qu'à peu près toutes les maisons devinrent la proie des flammes, on comprend que les habitants ne se montrent pas très-satisfaits de nous. Bon nombre d'habitations sont agglomérées auprès de l'église et de l'ancien couvent des Prémontrés dont une grande partie est encore debout ; les autres sont disséminées çà et là dans le vallon, qui est très-fertile et produit chaque année de riches moissons en froment et en blé d'Inde. La population de ce petit village ne s'élève qu'environ à 700 âmes.

Il y avait autrefois à Urdache beaucoup de vie et d'animation : c'était à l'époque où la grande

---

(1) *Francesac igorteau darokun gauzaric oberena, iparra dugu.*

route du Baztan n'était pas encore construite. L'unique chemin, qui de Pampelune menait à Bayonne, traversait cette localité. Alors on voyait presque journellement de longues files de mulets, attachés à la suite les uns des autres, descendre des montagnes de la Navarre, conduits par ces muletiers espagnols que l'on nomme *arrieros*, pour porter en France des balles de laine, des réglisses, et quantité d'autres marchandises. Or, bien souvent, ces *arrieros* s'arrêtaient, soit en allant, soit en revenant, dans les auberges du village, où les habitants trouvaient un facile emploi de leurs denrées et de beaucoup d'autres produits, ce qui les aidait à vivre dans une douce aisance avec leurs familles. Ce furent les beaux jours d'Urdache. Mais depuis, la grande route du Baztan, en prenant la direction de la montagne d'Oxondo, a détourné vers un autre point le courant des voyageurs et des marchandises; et Urdache est aujourd'hui complètement privé de vie; on n'y trouve même pas un simple bureau de douane. Et, chose singulière, ce sont les habitants eux-mêmes, qui ont procuré un si fatal résultat, en s'opposant, ainsi que je vous l'ai dit, à ce que la grande route passât au milieu d'eux.

Voilà pourtant où conduit une idée fausse, quand on s'y abandonne. En effet, les habitants d'Urdache, en entendant qu'une route allait couper en deux leur joli vallon, et leurs fertiles champs, et leurs vertes prairies, ne purent supporter

une telle pensée : leur esprit se révolte à la seule idée qu'elle va prendre de leurs terres la largeur de quelques mètres; et tout aussitôt ils se mettent à pousser une clameur si haute, à faire des démarches si actives, qu'ils obtiennent que le projet soit abandonné, qu'un autre plan soit dressé; enfin que l'on porte plus loin le malencontreux chemin. Ils réussissent donc au gré de leurs désirs. Mais aussi dès le jour où la nouvelle route est livrée à la circulation, la source, qui jusques-là avait vivifié tout le village, se trouve subitement tarie. Plus d'*arrieros*, plus de longues files de mulets chargés de marchandises, plus de facilité pour l'écoulement des produits, partant plus de bénéfices ni de douce aisance, ni par conséquent d'abondance dans les familles. C'est alors seulement que l'on reconnut la faute qu'on avait commise. Aujourd'hui on travaille à la réparer, et on espère en venir à bout, non pas entièrement, c'est impossible, mais au moins en partie. On se propose pour cela de créer un embranchement qui mettrait Urdache en communication avec la grande route, et y attirerait un certain courant d'affaires et de voyageurs.

Ce village, comme beaucoup d'autres villes et villages d'Europe, doit son existence à un couvent de moines. On sait que là où les moines allaient fonder un monastère et une église, on voyait bientôt s'élever des maisons, se former des paroisses, quelquefois des cités florissantes. Ce

furent, m'a-t-on dit, deux disciples de saint Norbert, qui vinrent jeter les fondements de l'abbaye d'Urdache. Certes ils ne pouvaient choisir un endroit plus retiré ni plus propre au recueillement; il était tout environné de bois et de montagnes; le pays lui-même était généralement fort mal peuplé, les habitations très-éloignées les unes des autres. Une fois établis en ce lieu, ils se mirent à abattre les arbres, à cultiver le sol, à le couvrir de pâturages et de moissons. Ils entretinrent avec le plus grand soin dans les environs d'immenses forêts, tandis que presque partout on tendait à les détruire sans intelligence. Mais en même temps ils songèrent à utiliser le combustible qu'ils possédaient. Une forge considérable fut bâtie, et les bois soumis à des coupes réglées pour le service de l'usine. La fabrication a été très-active dans cette forge pendant plusieurs siècles. On demandait aux excellentes mines de fer de la Biscaye de grandes quantités de minerai, que les vaisseaux marchands venaient débarquer au port de Saint-Jean-de-Luz. De là, des bateaux, qui remontaient la Nivelle, les apportaient à Ascain, où des bouviers allaient les prendre pour les transporter jusqu'à la forge. Au reste ce minerai, converti en fer, n'était pas seulement destiné à fournir Urdache et les localités circonvoisines d'instruments de labourage et d'autres ustensiles; mais encore, après l'avoir réduit en barres, on en expédiait de nombreuses charrettes chargées pour la ville

de Bayonne, où on le travaillait dans les ateliers pour être livré au commerce de détail et servir à l'approvisionnement du pays.

L'abbaye d'Urdache était crossée et mitrée, c'est-à-dire, que l'abbé, dans une procession, avait le droit de faire porter une crosse devant lui, et de marcher une mitre en tête. Il avait sous sa juridiction plusieurs paroisses, dans lesquelles il envoyait ses religieux pour y remplir les fonctions de curé, quoiqu'il ne portassent que le titre de vicaire. Quelques-unes de ces paroisses, telles que Cambo, Ainhoa, Larressore, étaient sur le territoire français; elles ne furent soustraites à son autorité spirituelle qu'à l'époque où Philippe II, guidé par des vues politiques, trouva moyen d'enlever au diocèse de Bayonne, pour la donner à celui de Pampelune, la partie de ce même diocèse qui se trouvait en Espagne. L'abbé de ce couvent assista en 1370 à la conclusion de l'alliance offensive et défensive qui fut faite entre les rois de Navarre et d'Aragon contre celui de Castille, et il jura, ainsi que plusieurs autres seigneurs et prélats, l'observation de ce traité; ce qui me donne lieu de penser que dès lors il jouissait d'une grande prééminence.

Il y a vingt-cinq ans environ, mon cher Théodore, que j'allai pour la première fois au monastère d'Urdache. Je conserverai toute ma vie le souvenir de l'hospitalité affectueuse et tou-

chante que j'y trouvai auprès du P. Elizalde (1), qui en a été le dernier abbé. Tout vêtu de blanc des pieds à la tête, assez petit de taille, une physionomie aimable, quoique sérieuse, des yeux fatigués par le travail au point de devoir les abriter sous des lunettes, des manières simples et presque timides, tel était à l'extérieur le P. Elizalde. Mais sous cet extérieur assez peu remarquable, quels trésors ne cachait-il pas ? Théologien profond, excellent casuiste, possédant la plupart des langues de l'Europe, sans cesse au courant du mouvement philosophique et littéraire, le P. Elizalde était un vrai puits de science. Et cependant, avec tant de savoir, il était d'une humilité à confondre les esprits les plus intrépides. De quel sentiment d'admiration n'étais-je pas pénétré, lorsque, dans les deux jours que je passai à Urdache, je l'entendais discuter les questions les plus relevées avec autant de modestie et de simplicité que d'érudition et de logique ! Il me semble le voir encore debout à côté de moi, les yeux baissés, élevant à peine la voix, et s'exprimant sur toute chose avec une justesse d'idées et une modération de langage, qui rehaussaient infiniment son mérite à mes yeux.

La vieillese du P. Elizalde devait être éprou-

---

(1) C'était ainsi que l'appelaient généralement les Français, tandis que les Espagnols le nommaient simplement D. Elizalde.

vée par un bien cruel événement. Le gouvernement espagnol prononça l'abolition des couvents d'hommes, et certes celui d'Urdache ne pouvait pas plus échapper que les autres au coup fatal qui les frappait tous à la fois. L'antique abbaye fut donc confisquée, la plupart des religieux forcés de quitter le monastère, et les biens, mis à l'encan, furent vendus à vil prix. Le vénérable vieillard assista, le cœur navré de douleur, aux scènes désolantes qui se passèrent alors ; et, quand il vit ses religieux sur le point de se disperser, il en retint trois auprès de lui, et resta pour continuer avec leur assistance de donner les secours religieux aux habitants d'Urdache. Mais, lorsque ses forces vinrent à l'abandonner, alors, accablé d'années et de tristesse, il se retira des lieux où il avait si longtemps vécu et alla mourir au sein de sa famille. Ses trois compagnons l'ont suivi successivement dans la tombe. Le dernier d'entr'eux, D. Erizé, est mort durant le printemps de cette année, il a été le dernier représentant de l'antique abbaye des Prémontrés d'Urdache.

Je viens de visiter, mon cher Théodore, ce couvent jadis si florissant. Une partie sert de logement à des employés d'administration ; une autre a été réservée pour celui du curé, et enfin, une troisième a été détruite. Mais où sont ces religieux que j'y ai vus autrefois ? Où est ce P. Élizalde, si affable, si simple, et en même temps si instruit ? Tous dispersés, tous morts les uns après

les autres. Et ces fertiles jardins, si riches en beaux produits, qu'ils sont différents de ce qu'ils furent! Et ce cimetière, qui recevait les corps des religieux trépassés, si bien entretenu, si bien orné de fleurs, vivantes images de la couronne du Ciel? Hélas! tout envahi par les herbes sauvages, du milieu desquelles s'élèvent encore quelques rosiers fleuris, qui disparaîtront comme tout le reste. Et cette forge, où régnaient l'activité, le travail, qui donnait le pain à plusieurs familles? Fermée, solitaire, tombant en ruines. Et les habitants d'Urdache et des localités voisines en sont-ils plus heureux maintenant? Eux-mêmes savent bien que non; et ils ne l'auraient pas su, que ces dernières années de disette le leur auraient suffisamment appris. Du temps des moines, l'ouvrier pauvre, l'indigent, étaient assurés de trouver toujours auprès d'eux, outre de bons conseils et des encouragements, le pain nécessaire à leurs familles. Aujourd'hui ils n'ont plus où recourir. Les hommes qui font la guerre aux couvents au nom de la philantrcpie et du progrès, croyez-le bien, mon cher Théodore, ne sont pas aussi amis du progrès et de l'humanité qu'ils prétendent l'être.

J'ai revu l'église du couvent, devenue aujourd'hui église de la paroisse. On se prépare à y exécuter de grands travaux d'embellissement. Celui des religieux Prémontrés, qui a survécu à tous les autres, D. Erizé, a laissé pour cela des fonds

assez considérables à la disposition de D. Martin Fagoaga, frère du banquier; c'est une dernière marque d'affection qu'il a désiré donner en mourant à l'église du couvent auquel il avait appartenu.

Le curé du village a bien voulu m'accompagner dans cette visite; il est tout jeune, ne se trouvait dans sa paroisse que depuis le commencement de la semaine, et paraissait fort content de sa nouvelle position. Ce jour-là trois ou quatre ecclésiastiques des environs étaient arrivés pour lui souhaiter la bienvenue, et quelques habitants du lieu, s'étant réunis sur la place qui est attenante à l'église, on avait organisé un partie de paume. Tous ces Messieurs nous avaient accueilli, M. Hiriart et moi, avec la plus grande affabilité; il y en a eu même qui nous ont pressé de dîner avec eux. Comment aurions-nous pu accepter leur invitation, mon cher Théodore, quelque honnête qu'elle fût, puisque M. Hiriart m'avait déjà prévenu que d'excellentes truites nous attendaient à Ainhoa. Il paraît au reste qu'on en mange de non moins bonnes à Urdache.

Au sortir de l'église, nous avons considéré quelques instants avec intérêt la partie de paume qui se jouait. Puis, accompagné du curé et de M. Hiriart, j'ai fait une visite plus courte que je n'aurais voulu, à l'excellente Mme Iñarra, d'Elizondo, qui se trouvait par hasard à Urdache, et que j'avais connue pendant son émigration en France,

lorsqu'elle n'était encore que Mlle Marie-Louise de Echenique. L'heure nous pressait de partir; nous sommes remontés à cheval, après avoir serré la main au nouveau curé, et au bout de trois quarts d'heure nous étions de retour à Ainhoa. Je vous la serre aussi bien cordialement, mon cher Théodore, et suis tout à vous.

JULES.

BAYONNE.

CAMBO, le 19 Juillet 1858.

Voulez-vous connaître, mon cher Théodore, une des plus délicieuses villes de France ? Allez à Bayonne : parcourez la ville, parcourez-en les environs, rendez-vous compte de tout ce qu'on y rencontre d'agréments et de commodités, et vous verrez si je n'ai pas raison de vous dire que c'est là quelque chose de vraiment délicieux. Vous comprendrez alors pourquoi les étrangers aiment le séjour de Bayonne, pourquoi bien des officiers, qui ont passé par tant de garnisons, le choisissent de préférence à beaucoup d'autres, pour y venir, suivant leur expression, *manger leur retraite*.

Bien que place forte de premier ordre, bien qu'entourée, à ce titre, de fortifications considérables, Bayonne ne ressemble ni à Lille ni à St-Omer, ni à aucune de toutes ces places de guerre emprisonnées par d'affreux terrassements qui arrêtent tout court les regards de chacun, et leur interdisent de s'étendre plus loin. On ne s'y sent

ni étouffé ni comprimé comme ailleurs. Au contraire, les poumons s'y dilatent volontiers, on y aspire à l'aise l'air pur qui circule partout. C'est que Bayonne, assise sur deux rivières, l'Adour et la Nive, se trouve par là même dotée de plusieurs larges ouvertures, que l'art des Vaubans, anciens et modernes, n'a pu songer à boucher. On ne saurait ni lui enlever la vue des beaux paysages qui l'environnent, ni empêcher la mer de lui envoyer ses brises rafraîchissantes, ni défendre à ces deux rivières de lui apporter l'haleine parfumée des matinées du printemps. De plus, les rues sont d'une remarquable propreté, les maisons, sans avoir un grand caractère architectural, d'un aspect agréable. Mais, surtout, rien de plus animé que l'intérieur de la cité : gens de la ville et de la campagne, ouvriers, bourgeois, soldats, marins, hommes, femmes et enfants de toutes les classes, de tous les âges, se croisent sans cesse sur les quais, sur les places, dans toutes les rues. Vous entendez parler autour de vous je ne sais combien de langues ou de dialectes à la fois, Français, Basque, Béarnais, Gascon, Espagnol, voire même assez souvent Anglais et Bas-Breton.

La vie n'est pas chère à Bayonne, et la table y est bonne. Gibier de plaine et de montagne, poisson de mer, poisson d'eau douce y abondent également. Les légumes, qui lui viennent de Notre-Dame et de St-Etienne, sont excellents ; le beurre de Notre-Dame est fort recherché des amateurs.

Hasparren, Salies, Roncevaux, les montagnes de la Soule, lui fournissent du mouton de première qualité. Quant aux fruits, nulle part il ne sont plus savoureux. Guiche et Itsassou lui envoient leurs cerises ; l'arrondissement de Dax, ses délicieuses pêches ; Capbreton, ses raisins ; Souraïde, St-Pé, Sare, leurs pommes et leurs beaux marrons ; les Pyrénées, leurs fraises un peu petites, mais fines et parfumées ; l'Espagne, outre ses fameux vins, ses oranges, ses citrons, ses olives, ses amandes, ses figues et ses raisins secs. Je n'ai pas besoin de mentionner les jambons et les chocolats de Bayonne dont la réputation est répandue dans toute l'Europe.

L'origine de la ville de Bayonne remonte à une haute antiquité. Mais on ne connait ni l'époque de sa fondation ni les hommes qui la fondèrent. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle a été longtemps soumise à la domination des Romains, qui lui donnaient le nom de *Lapurdum*. Ce nom parait être une dérivation du mot *Lapurdi* par lequel les Basques de nos jours désignent encore le pays de Labourd, dont cette ville fut autrefois la capitale. C'est plusieurs siècles après qu'on l'appela Bayonne, en basque *Baïona,* rivière bonne. Il existe sur les côtes du golfe Cantabrique ou de Gascogne, un petit port qui est connu sous ce même nom.

Il ne s'est presque pas conservé de vestiges du séjour des Romains à Bayonne. Tout ce qu'on en

voit aujourd'hui, se réduit à quelques pans de murailles, débris d'un ancien temple dédié, d'après la tradition, au Dieu Mars, et à quelques restes du mur d'enceinte de la place. Ce temple était demeuré debout jusques dans les commencements du dernier siècle, tant la construction en était solide : il était situé à la rue Poissonnerie près de la petite rue Ste-Catherine, et contenait les magasins des marchandes de poisson salé. Depuis, il est tombé en ruines ; mais les murs, qui en restent, sont d'une solidité et d'une épaisseur remarquables. De nouvelles constructions se sont élevées sur son emplacement, et rien ne dénote au dehors que là fut autrefois un édifice consacré à l'une des divinités du Paganisme. Une vaste maison, bâtie sur ses débris, porte le numéro 11 inscrit sur sa façade. Mais, en dépit du numéro, le peuple, par une vieille habitude, continue à ne vouloir donner à cette maison que la dénomination de *Temple*.

Quant aux murs d'enceinte construits jadis par les Romains, il n'en existe plus que quelques faibles portions. Détruites presque partout, blanchies ailleurs au lait de chaux, on ne distingue guères ces murailles que le long d'une petite partie du rempart Lachepaillet, à partir de la rue d'Espagne. Mais là elles sont faciles à reconnaître : formées de moellons cubiques de quelques centimètres, placés par assises et divisés horizontalement par des zones de briques posées à plat, on voit du pre-

mier coup d'œil qu'elles appartiennent à l'époque gallo-romaine. Elles sont flanquées de distance en distance de tours cylindriques, dont plusieurs ont évidemment subi des réparations qui les ont dépouillées de leur caractère primitif.

Telles sont, mon cher Théodore, les seules traces qu'aient laissées de leur passage à Bayonne ceux qui furent pendant plusieurs siècles les maîtres du monde. Encore ces rares vestiges tendent-ils à disparaître tout à fait. Depuis bien des années, divers propriétaires, qui ont rebâti ou restauré des maisons sur ces débris d'un autre âge, n'ont rien trouvé de plus convenable que de démolir ces vieux murs qui leur paraissaient occuper trop d'espace, et les privaient de donner un ou deux pieds de plus en longueur à leurs habitations. J'ai assisté moi-même, il y a quelques dix ou douze ans, à une de ces barbares démolitions, et je me demandais en gémissant comment une municipalité pouvait permettre un acte de vandalisme, qui enlevait à l'antique cité de Bayonne, précisément la seule marque d'antiquité qu'elle porte encore sur son front. Je fais des vœux sincères, mon cher Théodore, pour qu'une administration plus éclairée prenne des mesures efficaces, afin d'empêcher qu'on n'achève de dépouiller cette ville de ces vieilles constructions romaines, qui, en consacrant son ancienneté, lui donnent un caractère beaucoup plus vénérable qu'elle ne pourrait l'avoir sans cela.

L'Adour et la Nive partagent la cité en trois quartiers, le Grand-Bayonne, qui est situé sur la rive gauche de la Nive et du Bas-Adour, le Petit-Bayonne entre les deux rivières, et St-Esprit sur la rive droite de l'Adour. Jusques dans ces derniers temps, St-Esprit a fait partie du département des Landes ; c'est la loi du 9 Mai 1857 qui l'en a séparé pour le réunir à la ville de Bayonne. Ces trois quartiers sont défendus, le premier par ce qu'on appelle le Châteaux-Vieux, le second par le Château-Neuf, le troisième par une citadelle, ouvrage de Vauban.

Le Châteaux-Vieux fut bâti, dit-on, au XII[e] siècle par Guillaume-Raymond de Sault, dernier vicomte de Bayonne. Ses fortifications furent augmentées au XV[e] siècle par la construction des quatre tours rondes qu'on y voit encore. Aujourd'hui son importance est à peu près nulle pour la défense de la place ; il sert de logement à une partie de l'état-major, et contient le dépôt des archives de la guerre, qui ne remontent qu'aux temps de la République et de l'Empire.

Le Château-Neuf, comme l'indique son nom, est d'une époque plus récente. Il n'a été achevé qu'en 1489 sous le règne de Charles VIII. Il y a quelques années qu'en démolissant une petite fortification qui en faisait partie, on a découvert dans les fondements une médaille portant le millésime de 1480 avec les armes et la devise de Bayonne, *Nunquàm Polluta*.

La citadelle est placée sur une hauteur fort peu distante de l'Adour d'où elle domine la ville ainsi que la rade et le pont. Louis XIV la fit construire à la suite de quelques démonstrations hostiles faites en 1674 devant Bayonne par la flotte hollandaise, avec laquelle la flotte espagnole devait combiner ses mouvements. C'est un carré régulier, flanqué de quatre bastions et accompagné de demi-lunes et de contre-gardes, le tout environné de fossés profonds avec de bons chemins couverts. On a ajouté dans ces dernières années, du côté opposé à l'Adour, d'importants ouvrages qui ont considérablement augmenté la force de cette citadelle, et qui, au dire des ingénieurs, la rendent presque inexpugnable.

Le Grand-Bayonne et le Petit-Bayonne sont entourés d'une enceinte bastionnée, couverte de larges fossés. Ces fortifications, faites sur les plans du fameux maréchal de Vauban, ont été beaucoup améliorées depuis 1830. La ville a gagné, à l'exécution de ces derniers travaux, un espace considérable, où se trouvent aujourd'hui la place d'Armes, un vaste bâtiment contenant à la fois la Sous-Préfecture, la Mairie, la Douane et le Théâtre, et d'autres belles constructions qui donnent à ce quartier de Bayonne un aspect de grandeur et de beauté remarquable. On doit regretter toutefois de n'avoir pas profité de cette circonstance pour gagner encore plus de terrain, en poussant plus loin les fortifications; ce qui eût été facile alors.

En revanche il se fait en ce moment même d'autres travaux destinés soit à embellir la ville de Bayonne déjà si agréable, soit à en agrandir l'enceinte. Il faut compter parmi ces travaux la construction d'un église du style gothique dans le Petit-Bayonne, le nivellement du vaste terrain qui l'environne, le comblement dans les Allées-de-Boufflers d'un long et large fossé, qui, joint à ces allées, formera un grand et beau quartier avec rues, place et quai magnifique sur l'Adour.

Bayonne n'est pas riche en beaux monuments. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'est la cathédrale, qui est dédiée à la Sainte Vierge. Sa fondation remonte à l'an 1140. Mais cet édifice ayant été incendié moins d'un siècle après, on travailla à élever l'église actuelle, dont la construction fut commencée vers l'année 1213. On fit alors le chœur avec son abside et ses chapelles, ainsi que la partie inférieure des deux transepts avec leurs porches. Depuis, les travaux furent interrompus et repris à différentes époques. Le pavillon qui couvre le clocher ne fut placé qu'en 1605 sous l'épiscopat de messire Bertrand d'Echaux, plus tard archevêque de Tours.

La cathédrale de Bayonne a 78 mètres de longueur sur 28 mètres de largeur, non compris les chapelles. On admire avec raison la grandeur de ses proportions et l'harmonie de ses formes. La lumière y est bien ménagée par un demi-jour qui invite au recueillement et à la prière. Cette

église est partagée en trois nefs par deux rangées de piliers carrés, taillés en colonnettes et ornés de chapiteaux à la hauteur du plan d'imposte des chapelles. Les rosaces des deux bras de la croix sont dignes de l'attention des visiteurs. Il faut aussi voir la belle galerie qui règne le long des murs intérieurs tant autour du chœur que de la grande nef. Les vitraux coloriés, dont les fenêtres étaient autrefois décorées, ont été singulièrement maltraités; beaucoup même ont disparu. Ceux de la chapelle St-Jérôme ont été restaurés par MM. Steinheil et Coffetier. Un autre beau vitrail, placé au fond de la chapelle de la Vierge, est l'œuvre de Henri Gérente, qu'une mort prématurée a enlevé aux arts.

M. Jacques-Taurin Lormand, ancien membre du Parlement de Navarre, et député sous la Restauration, avait laissé par testament pour la cathédrale de Bayonne une rente de 40,000 fr., qui est descendue à 35,000 fr. par suite de la réduction de la rente. Elle est destinée, d'après les intentions du testateur, à la restauration de l'intérieur de l'église, à la construction de chapelles correspondantes à celles qui existent sur le côté nord, à celle d'une sacristie et aux autres besoins de la fabrique. Les sommes, qui en sont provenues, ont servi à exécuter déjà beaucoup de travaux : on s'occupe actuellement de construire la sacristie, et, vu l'impossibilité d'établir une série de chapelles sur le côté méridional de la cathédrale, on

en construit une seulement qui sera paroissiale et qui aura des dimensions considérables. On se prépare aussi à placer au-dessus du maître-autel un *ciborium* que l'on dit être d'un travail fini.

Voulez-vous, mon cher Théodore, jouir d'un superbe panorama? Montez au clocher de la cathédrale, ou bien, si vous l'aimez mieux, au haut d'un des bastions de la citadelle. Je suis sûr que vous descendrez ravi, enchanté de ce que vous aurez vu.

Quiconque vient à Bayonne, doit une visite aux Allées-Marines. C'est ainsi que l'on nomme une des plus belles promenades que l'on trouve en Europe, et qui est située aux portes mêmes de Bayonne; elle s'étend sur la rive gauche de l'Adour à plus d'un kilomètre de la ville. De magnifiques ombrages, des paysages charmants, une brise continuelle, la vue des embarcations qui sillonnent presque sans cesse la rivière, rendent cet endroit délicieux. Plus loin on rencontre le Blanc-Pignon; puis on pénètre dans les pignadars, vrai jardin d'hiver de Bayonne, comme on l'a dit; et enfin, après avoir parcouru un espace de 6 kilomètres, on se trouve sur les bords de l'Océan, où l'Adour va perdre son nom et ses eaux.

Il est à craindre, mon cher Théodore, que ces belles Allées-Marines ne subissent très-prochainement une bien déplorable transformation; ou plutôt la transformation a déjà commencé. Ainsi,

au lieu de poùvoir se porter partout sur de riants paysages, désormais les regards des promeneurs seront arrêtés sur tout un côté par des constructions, qu'on s'est mis à élever au bord même des Allées. Loin donc de posséder une des plus rares et des plus renommées promenades de France, la ville de Bayonne n'aura plus que quelques six ou sept rangées d'arbres étranglées entre l'Adour et des maisons de toutes hauteurs et de toutes couleurs, comme on en voit dans le monde entier. Pourquoi, dès l'instant de l'exonération de ce terrain, n'avoir pas dressé un plan d'alignement général ? En écartant davantage les habitations, il aurait empêché que chacun n'eût la liberté de venir gâter, suivant sa fantaisie, ces magnifiques Allées-Marines, qui font l'admiration des étrangers et la gloire de Bayonne? Tel est le mauvais effet produit par ces malencontreuses constructions, qu'il est des personnes qui soutiennent que l'administration municipale, qui a fait d'énormes sacrifices, pour la disparition de quelques méchantes échoppes à l'entrée de cette promenade, devrait, avec plus de raison encore, se mettre en frais pour faire disparaître au plus tôt ces nouveaux édifices, loin d'en laisser augmenter le nombre; et je crois, quant à moi, que si elle le fait, l'administration aura bien mérité de la ville et de tout le public.

Bayonne est la seule ville de France qui soit assise sur deux rivières ayant flux et reflux. Son

port est admirablement situé au fond du golfe Cantabrique ou de Gascogne. L'Empereur, dont le coup d'œil est si juste, avait vite reconnu l'importance de ce port. Il a ordonné de très-grands travaux pour en faciliter l'entrée aux vaisseaux, et tout porte à croire que le succès répondra parfaitement à ses intentions. Une fois la barre franchie, les navires, de quelque tonnage qu'ils soient, se trouvent en pleines eaux dans l'Adour, fleuve profond, spacieux, magnifique ; ils peuvent flotter jusques devant la ville, et même bien au delà. Bayonne est une place essentiellement maritime et commerciale. Aussi l'industrie de la construction des bâtiments de mer est à peu près la seule qu'on y ait vu fleurir. Charpentiers, cordiers, voiliers, calfats, gréeurs, etc., y sont d'une habileté peu commune. On a fermé, il y a quelques années, l'Arsenal maritime. C'est un vrai malheur, au dire de tous les hommes experts en cette matière.

Les Bayonnais ne sont pas seulement de bons marins ; ils sont encore de bons soldats. Les femmes même, chez eux, on déployé plus d'une fois un courage viril. Ce furent elles qui inventèrent la *bayonnette* au siége de 1523, où elles se battirent comme de vieux guerriers.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,
Qui, du fer et du feu réunissant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

(*Poème de l'Art de la Guerre*, par Frédéric II, ch. Ier.)

Que n'aurais-je pas, mon cher Théodore, à vous dire encore de Bayonne ? Je ne le peux pour le moment. A une autre fois donc. Je vous embrasse avec toute l'affection du meilleur de vos amis.

JULES.

BIARRITZ. (1)

CAMBO, le 23 Juillet 1858.

Il faut, mon cher Théodore, qu'avant de quitter Cambo, un buveur d'eau fasse une excursion à Biarritz; la chose me paraît être de rigueur. Le trajet n'est d'ailleurs ni long ni difficile. Parti de Cambo par les diligences du matin, vous êtes dès huit heures rendu à Bayonne, d'où il vous est loisible de repartir immédiatement pour Biarritz, qui n'en est distant que de 7 kilomètres, à moins que vous n'aimiez mieux faire d'abord un déjeûner confortable dans quelqu'un des bons hôtels de la ville. Bâti à quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, ce village est un des plus pittoresques que l'on puisse voir. Ses nombreuses maisons blanches, jetées çà et là sans ordre et comme au hasard sur le rivage, lui donnent un aspect riant et un air presque coquet. Le climat y est beau, la température douce, les vagues magnifiques et le fracas qu'elles font tout à fait étourdissant.

---

(1) Nom dérivé de *Bi Haritz*, qui en basque signifie *deux chênes*.

On y trouve trois plages fort commodes et fort agréables pour les bains. La plus fréquentée des trois est une petite anse qu'on nomme le Port-Vieux. C'est là que la plupart des baigneurs aiment à prendre leurs ébats, soit en se livrant à l'exercice de la natation, soit en s'abandonnant au ballottement des ondes sur lesquelles on les voit se balancer mollement.

Si du Port-Vieux on se dirige du côté de Saint-Jean-de-Luz, on marche quelque temps par des sentiers habilement ménagés qui serpentent à travers les falaises, et on arrive à la côte des Basques : mais on n'est pas encore sur le bord de la mer ; il faut descendre par un escalier étroit et escarpé pour atteindre le rivage. Cette plage est celle qui attire le moins d'étrangers. Ceux qui s'y baignent sont en général des Basques, dont la plupart ne passent à Biarritz qu'une semaine, quelquefois deux, mais seulement lorsque la Faculté le leur a impérieusement prescrit.

En allant du Port-Vieux vers la *Villa Eugénie*, on rencontre près de la résidence impériale une plage découverte où l'on descend par des pentes gazonnées d'un très-joli effet. On l'appelait jusqu'à présent la Côte du Moulin ; mais ce nom, quelque peu prosaïque, vient d'être changé en celui de Côte de l'Impératrice, qui sonne mieux à l'oreille et à l'imagination. Cette côte est couverte d'un sable fin, uni, moelleux, qui caresse agréablement les piedsdes baigneurs.

La mer est plus houleuse aux deux côtes qu'au Port-Vieux; les lames y sont plus fortes, et s'y succèdent avec plus de rapidité. Mais on n'y court pas plus de dangers pour cela. Car il existe à Biarritz une Société de Sauvetage, qui établit chaque année un service de surveillance parfaitement organisé; ce service a l'œil sans cesse ouvert sur les mouvements des baigneurs, et, à la moindre alerte, vole au secours de ceux qui sont près de devenir victimes de quelque accident ou de leur propre imprudence.

M. le docteur Affre, médecin-inspecteur des bains de Biarritz, fait observer, dans son ***Manuel des Baigneurs***, que *l'action de ces bains est très-énergique, et que tous les individus ne peuvent pas les prendre indifféremment, sans s'exposer à être trop excités. Cependant il est utile de dire*, ajoute-t-il, *que les bains de la côte des Basques offrent un degré intermédiaire entre les bains du Port-Vieux et ceux de la Côte du Moulin.*

Plus loin que la *Villa Eugénie*, sur la pointe de St-Martin, le Phare, svelte et hardi, s'élance comme une flèche vers le Ciel. Tandis que, pendant le jour, il excite l'admiration par l'élégance et la légèreté de ses formes, il fournit, durant la nuit, au navire aventureux sa bienfaisante lumière pour le guider dans sa course.

Commencé en 1830, le Phare de Biarritz fut terminé en 1834. Ses fondements, tout en pierres de taille, sont assis sur le roc qu'ils sont allés

chercher à 10 mètres de profondeur. Son élévation est de 73 mètres au-dessus du niveau de la mer. La lanterne, qui surmonte la colonne, contient un feu tournant, dont les éclipses se succèdent de demi-minute en demi-minute, et dont la portée est de vingt milles marins (sept lieues). En temps ordinaire, les éclipses ne paraissent totales qu'au delà d'une distance de trois lieues. Une clôture, formant mur et grille, a complété, depuis quelques années, ce bel ouvrage.

Durant les nuits nébuleuses, le gardien du Phare fait une chasse à la fois facile et lucrative. Un grand nombre d'oiseaux, fascinés par la lumière de la lanterne, se précipitent avec force vers le point lumineux. Telle est la violence de leur élan, que souvent les malheureux volatiles, en heurtant contre les verres, tombent et restent morts sur la place; le gardien n'a plus que la peine de les ramasser. On en trouve parfois qui sont d'une espèce assez rare.

C'est à l'extrémité septentrionale de la côte du Moulin, aujourd'hui côte de l'Impératrice, que s'élève la *Villa Eugénie*. Elle est bâtie sur un rocher qui domine la plage de 12 à 14 mètres. La façade, tournée vers la mer, est charmante; la terrasse et les pavillons, qui sont de ce côté, reçoivent une brise qui se fait délicieusement sentir à l'époque des grandes chaleurs. Le bâtiment, construit en briques rouges avec chaînes en pierres blanches, n'a qu'un rez-de-chaussée et un éta-

ge. Il est accompagné à ses deux extrémités de deux ailes formant une cour qui est ouverte du côté de la route impériale.

On a fait des déblais et remblais considérables, pour doter la *Villa Eugénie* d'un vaste jardin. Ces travaux ont été dirigés avec beaucoup d'intelligence. Un coup d'œil suffit pour voir avec quelle habileté ont été ménagés des accidents de terrain et à quel point tous les dessins sont bien entendus. Mais ce jardin, malgré ses grandes pièces toutes gazonnées, est trop exposé aux vents d'hiver qui soufflent avec force sur ces parages, pour que la culture des arbres et des fleurs y devienne prospère. Cependant les plantations qu'on y a faites de pins et d'autres arbres résineux, abritées par des claies de paille, donnent aujourd'hui de bonnes espérances. Les jeunes tamarins, que l'on a également plantés à l'entour du domaine excepté du côté de la mer, promettent aussi une jolie et verte clôture.

La chapelle *Sainte-Eugénie*, à laquelle on a voulu donner, par un sentiment de reconnaissance, le nom de l'Impératrice des Français, est un joli édifice dans le style roman. Elle n'est achevée que depuis bientôt deux ans; et déjà on en reconnaît l'insuffisance. On n'a pas songé, en la construisant, à lui donner des dimensions assez étendues pour contenir tout le monde qu'elle était destinée à recevoir durant la saison des bains.

Soit du Port-Vieux, soit du Port des Pêcheurs,

des sentiers pittoresques conduisent les promeneurs sur le promontoire de l'Atalaye, dont les souvenirs se rattachent aux incursions des pirates Normands, et d'où s'élevait un petit château-fort, dont les ruines subsistent encore, et d'où l'on surveillait les mouvements de ces redoutables ennemis. *Atalay*, dans la langue basque, signifie *observatoire, lieu où l'on se tient en veilette*. Plusieurs maisons du pays Basque, situées sur des hauteurs, portent le même nom d'*Atalay*. Ce promontoire offre un des plus délicieux points de vue de cette partie du littoral.

Biarritz, une fois la belle saison venue, devient un des lieux les plus fréquentés par les étrangers ; et je n'en suis pas surpris, mon cher Théodore. La mode, cette aveugle de naissance qui fait tant d'incroyables bévues, ici ne s'est point trompée. Quelle est en effet la plage qui offre, avec une latitude plus douce, un air plus pur et plus frais, une lame plus puissante à cette portion de l'humanité qui va demander chaque année à la mer les moyens de guérir ou de prévenir les mille maux dont elle peut avoir à souffrir ? Aussi Biarritz a-t-il pris faveur comme établissement de bains de mer, dès l'instant qu'il a été connu. Depuis surtout que l'Empereur et l'Impératrice y viennent régulièrement séjourner quelque temps chaque année, la vogue, dont il jouissait déjà, s'est considérablement accrue. On y voit tous les ans, au milieu de la foule des per-

sonnages plus ou moins obscurs qui s'y heurtent et s'y croisent, un bon nombre d'illustrations contemporaines et de sommités sociales. Il n'y a guères de peuple grand ou petit en Europe, qui ne lui envoie quelques échantillons de sa nationalité. Mais ce qui donne une physionomie particulière et piquante à Biarritz, c'est ce mélange continuel de Français et d'Espagnols que l'on y voit. La France et l'Espagne s'y rencontrent, s'y reconnaissent partout; au milieu de cette agglomération d'hommes, de femmes, d'enfants de tout pays et de toute langue, c'est là toujours le fonds qui domine. Quant au toilettes, elles se distinguent, d'après les connaisseurs, par autant de luxe, autant d'étalage, par autant de ridicule qu'à Paris.

Il existe à Biarritz plusieurs établissements de bains de mer chauds; ils ne laissent rien à désirer ni pour les commodités ni pour l'élégance. On y trouve aussi des bains de vapeur, toute espèce de bains médicinaux, de fumigations et de douches. Le premier établissement de ce genre fut fondé en 1839 au Port-Vieux par un étranger, M. Wiel, ancien médecin d'ambassade. Vous vous souvenez peut-être, mon cher Théodore, que je publiai à cette occasion, dans un recueil périodique, un article qui fut assez reproduit; peut-être même trouverez-vous dans ma lettre d'aujourd'hui quelques réminiscences de cet article. Que voulez-vous? Il est bien difficile d'oublier complément ce que l'on a pensé et écrit soi-même.

Il n'y avait pas de Casino à Biarritz jusqu'à présent; on vient d'en construire un, qui n'a été ouvert que depuis peu de jours au public.

Le village de Biarritz est demeuré pendant fort longtemps à peu près ignoré du monde entier; il n'était guères visité que par les habitants de Bayonne. Il fut cependant tiré de son calme et de son silence habituels par une visite que l'on rapporte généralement à 1808 ou 1809, mais qui eut lieu en 1807, d'après le médecin Thore qui faisait imprimer en 1810 sa ***Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne***. Voici comment il s'exprime là-dessus :

« S. M. la Reine de Hollande se rendit à Biar-
« ritz en 1807, époque à laquelle elle honora
« Bayonne de sa présence. Cette promenade fera
« époque dans les fastes de cette commune, et
« les Biarrottes, reconnaissantes de toutes les
« bontés dont S. M. daigna les honorer, en feront
« part à leurs enfants, pour que ceux-ci en trans-
« mettent à leur tour le souvenir à ceux qui leur
« survivront, et afin que d'âge en âge on répète :
« ***Hortense-Eugénie, épouse de Louis-Napoléon,***
« ***frère de l'Empereur des Français et Roi de***
« ***Hollande, daigna honorer Biarritz de sa pré-***
« ***sence, en*** 1807, ***et combla de ses faveurs les***
« ***habitants de cette commune.*** »

Adieu, mon cher Téodore. Je jouis d'avance du plaisir d'aller vous revoir et vous embrasser. C'est de tout cœur que je suis bien votre affectionné.

JULES.

RENSEIGNEMENTS.

Distances pour les Excursions.

Itsassou, à 5 kilomètres de *Cambo*.
Pas-de-Roland, à 6 kilomètres, *id.*
Larressore, à 3 kilomètres, *id.*
Espelette, à 5 kilomètres, *id.*
Hasparren, à 10 kilomètres, *id.*
Izturitz, à 19 kilomètres, *id.*
Ainhoa, à 11 kilomètres, *id.*
Ustaritz, à 6 kilomètres, *id.*
Louhossoa, à 9 kilomètres, *id.*
Urdache, à 15 kilomètres, *id.*
Sare, à 20 kilomètres, *id.*
Mondarrain, à 12 kilomètres, *id.*
Bayonne, à 20 kilomètres, *id.*
Biarritz, à 27 kilomètres, *id.*

Arrivée du courrier à *Cambo* à 8 heures du mat.
Départ pour *Bayonne* à midi.
(Le courrier porte des voyageurs.)

Départs des Voitures publiques de Cambo pour Bayonne.

Entreprise Anatol, } *chaque matin pendant*
Entreprise Domingo, } *toute l'année.*

Retour, *le soir.*

Dans la Saison des Eaux :

Départ de Bayonne *pour* Cambo, *chaque matin;*
Retour le soir.
Anatol. — Chemin de Fer. — Poste.

PRINCIPAUX HOTELS

de Cambo, Bayonne et Biarritz.

CAMBO.

Hôtel *de l'Établissement*, Marguerite HIRIART.
— *des Étrangers*, Ed. LEFÈVRE.
— *des Princes*, N***

BAYONNE.

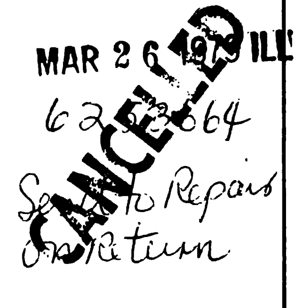
Hôtel *du Commerce.*
— *du Grand d'Espagne.*
— *de la Providence.*
— *Saint-Étienne.*
— *Saint-Martin.*
Fonda *de la Bilbaïna.*

Principaux Cafés. — *de Bordeaux.*
— — *de la Comédie.*
— — *du Commerce.*
— — *Farnié.*
— — *du Grand-Balcon.*
— — *du Port.*

BIARRITZ.

Principaux Hôtels. — *des Ambassadeurs*
— — *d'Angleterre.*
— — *Dumont.*
— — *de l'Europe.*
— — *de France.*
— — *des Princes.*

TABLE DES MATIÈRES.


MAR 2 6
CANCELED

